

NEW WAY



Christina Lauren
Hantée

Hugo Roman

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.

Christina Lauren
Hantée

© Lauren Billings et Christina Hobbs, 2015
Tous droits réservés
Première publication par Simon & Schuster, 2015
Titre original : The House

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal et Dorothy Aubert
Photographie couverture : © iStock/mediaphotos
Graphisme : Ariane Galateau

Pour la présente édition :
© Hugo et Compagnie, 2016
38, rue La Condamine
75017 Paris
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755625615

NEW WAY

Christina Lauren
Hantée

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pauline Vidal

Hugo · Roman



Pour Erin, qui aime trembler et se pâmer.

|
Elle

Là où il y a des garçons, tout me paraît toujours si dégoûtant...

Cette pensée avait à peine traversé son esprit que Delilah s'en voulait déjà, car c'était exactement ce que sa mère aurait dit. En fait, les filles étaient tout aussi sales, avec leurs épais maquillages et tous ces mélanges de parfums qui saturaient les vestiaires. Le lycée semblait envahi par un mince film répandu sur les casiers et au sol, sur les murs et les fenêtres. C'était le jour de la rentrée d'hiver, aussi Delilah supposait-elle que tout avait été vigoureusement nettoyé pendant les vacances, mais ce brouillard où se mêlaient hormones masculines et féminines avait largement envahi toutes les surfaces alentour.

Les élèves se bouscuaient autour d'elle, les casiers claquaient à proximité de sa tête, mais elle s'efforçait de ne pas avoir l'air dérangée par le chaos du lycée. Elle jeta un regard sur le morceau de papier qu'elle tenait dans la main. Ce matin, sa mère n'avait pas attendu qu'elle soit habillée ni qu'elle ait pris son petit déjeuner pour la mettre au courant des informations les plus importantes : numéro de casier, combinaison de la serrure, programme des cours et noms des professeurs.

– J'aurais dû t'imprimer une carte, avait ajouté Belinda Blue en faisant crisser son surligneur sur la page.

Delilah avait détourné les yeux vers les traces bien droites laissées par l'aspirateur sur le tapis, avant d'adresser un signe poli à son père qui venait d'entrer dans la cuisine, vêtu comme d'habitude d'un pantalon beige, d'une chemise à manches courtes et d'une cravate rouge. Bien qu'il fût au chômage, et même s'il n'avait aucun entretien d'embauche aujourd'hui, il portait toujours la même tenue, et elle n'allait pas le lui reprocher : elle-même se sentait plus à l'aise dans des vêtements qui ressemblaient à l'uniforme de son école privée ; elle ne tenait pas à profiter de cette liberté nouvellement acquise qui lui permettait de porter ce qu'elle voulait.

– Maman, il n'y a que deux bâtiments. Je vais m'en sortir ! À Saint Ben, il y en avait sept.

Le lycée de Morton City était, à tous les points de vue, plus petit que le pensionnat de Saint Benedict's, depuis la taille des classes et le nombre des bâtiments jusqu'à l'esprit des étudiants. Alors que – curieusement, sans doute – l'imagination était encouragée dans sa belle école catholique, il n'avait jamais existé qu'un seul point de vue dans sa petite ville natale du Kansas. Une tendance à embrasser la normalité et à rejeter le reste, dans l'espoir que cela suffirait à l'éliminer.

Les choses ne s'étaient-elles pas passées ainsi pour Delilah, six années auparavant ? Ses parents avaient toléré son excentricité non sans échanger quelques regards exaspérés et autres soupirs catastrophés, avant de l'expédier dans le Massachusetts dès que l'occasion s'en était présentée.

– Toi qui es habituée au calme. Cette école doit te paraître immense et tellement bruyante !

Ce qui avait arraché un sourire à Delilah. Quand sa mère disait « bruyante », ça signifiait

« envahie de garçons ».

– Je suis sûre que je m’en sortirai vivante.

Sa mère lui avait jeté ce regard qu’elle avait si bien connu pendant les vacances d’hiver – celui qui disait, *désolée que tu ne puisses faire ta terminale dans un lycée convenable. Je t’en prie, ne dis à personne que ton père a perdu son boulot et que l’argent de ta Nonna est entièrement parti dans sa maison de retraite.*

Regard qui disait également *méfie-toi des garçons. Ils ont des choses derrière la tête.*

Delilah en avait également. Beaucoup, sur les garçons, leurs sourires, leurs bras, le mouvement de leur gorge quand ils déglutissaient. Elle n’y était pas très habituée dans la mesure où, des années durant, elle n’avait fréquenté qu’une école de filles. Ce qui ne l’avait pas empêchée de penser souvent à eux. Malheureusement, le programme qu’elle avait sous les yeux ne mentionnait en rien les garçons. Ce n’étaient que cours de littérature, d’éducation physique, de biologie, de chimie organique, de géographie mondiale, de français et de maths.

La journée n’avait pas commencé et elle sentait déjà son enthousiasme s’émousser. Qui pourrait souhaiter se lancer si tôt dans une heure de gym ? Elle serait en sueur, totalement incapable de songer à quoi que ce soit.

Elle parvint à actionner la combinaison de son casier, y rangea quelques livres et se rendit à son cours de littérature. L’unique place libre dans la salle – salle 104, M. Harrington, écrit en jaune vif, *merci maman* – se trouvait bien entendu en plein milieu du premier rang. Le professeur comme les élèves ne verraient qu’elle. Cependant, même si elle s’était assise au fond de la classe, ça n’aurait pas fait une grande différence : de toute façon, elle aurait été la cible de tous les regards.

Delilah Blue revenait du très chic pensionnat catholique de la côte Est.

Delilah Blue espérait s’encanailler un peu.

Bien qu’elle ait passé tous ses étés à Morton, au lycée, ce n’était pas la même chose. Elle avait oublié combien d’ados pouvaient surgir de nulle part. Tout autour d’elle, ça braillait, ça se balançait des messages, s’interpellait d’une rangée à l’autre. C’est ainsi qu’on se comportait en attendant le prof ? *Quand vous avez du temps devant vous, ne cessait de répéter le père John, profitez-en pour créer quelque chose. Une image, des mots, ce que vous voulez. Ne laissez pas votre cerveau s’abîmer par des bavardages.*

À part son meilleur ami Dhaval qu’elle revoyait régulièrement et quelques élèves rencontrés au cours des vacances, Delilah ne gardait pas grand souvenir de ceux qui avaient été ses camarades à onze ans. Elle devait faire un effort pour raccorder les visages.

Rebecca Lewis, sa copine du jardin d’enfants. Kelsey Stiles, sa pire ennemie de CE2. Toutes deux la regardaient comme si elle avait donné un coup de pied à un chaton en arrivant au cours. En fait, Rebecca devait lui en vouloir d’avoir si bien réussi loin de Morton ; quant à Kelsey, ça devait être parce qu’elle avait le culot de revenir.

Tout le monde ne s’était pas montré hostile en la reconnaissant ; certaines filles l’avaient accueillie devant l’école avec des cris de joie. Elle pourrait repartir d’un bon pied, devenir qui elle voudrait. Inutile de passer pour l’élève aux parents inquiets qui l’avaient envoyée au loin à l’âge de onze ans pour avoir défendu à coups de poing son premier amoureux.

Elle s’assit près de Tanner Jones, l’unique personne à l’avoir battue au ballon poteau en sixième, sa dernière année d’école publique.

– Salut, Delilah ! lança-t-il.

Il regardait ostensiblement ses jambes, puis sa poitrine et sa bouche. Six ans auparavant, il ne s'était intéressé qu'à ses couettes et à ses genoux égratignés.

Elle sourit pour cacher sa surprise. Elle ne s'était pas attendue à ce que le premier garçon qui lui parlerait aurait, lui aussi, des arrière-pensées.

– Salut, Tanner.

– J'ai entendu dire que tu avais dû revenir ici parce que ton père avait perdu son boulot à l'usine.

Sans perdre son sourire, elle songeait à l'espoir de sa mère, pour le moins innocent, que les gens allaient la croire revenue un dernier semestre pour des raisons pédagogiques et non parce que la fortune de Nonna s'était évaporée. Visiblement, leurs concitoyens n'allaient pas s'en laisser conter.

Du moment où vous partagez vos secrets, ils ne vous appartiennent plus, leur répétait le père John.

À l'instant où M. Harrington fermait la porte de la classe, un garçon se glissa à l'intérieur, les yeux fixés sur plancher, en marmonnant une phrase d'excuse.

Delilah en resta le souffle coupé, et l'ancienne flamme protectrice rejaillit entre ses côtes.

Toujours le même et en même temps différent. Il portait son jean noir, sa chemise noire, et ses mèches noires hirsutes lui tombaient dans les yeux. Il était devenu tellement grand qu'on l'aurait dit étiré comme un chewing-gum. En passant devant Delilah, il lui jeta un regard qu'elle reconnut aussitôt – orageux, assombri de cercles bleuâtres –, et une fugitive lueur le traversa un instant.

Le temps de la laisser la gorge sèche.

On aurait dit qu'il connaissait tous ses secrets. Qui aurait cru qu'au bout de six ans, Gavin Timothy lui paraîtrait toujours aussi redoutable ?

Apparemment, Delilah était encore sous le charme.



2 Lui

Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que les filles le regardent, mais en général, ça ne pouvait signifier que deux choses. Soit elles étaient terrifiées à l'idée qu'il puisse sortir un couteau de sa chaussure (ce qui ne s'était jamais produit), soit elles s'armaient de courage pour l'inviter chez elles dans l'espoir de terrifier leurs parents qui se sentiraient alors obligés de leur acheter une voiture (ce qui s'était produit deux fois).

Delilah Blue était de retour à Morton et dévorait Gavin d'un tout autre regard. Elle avait plutôt l'air d'un loup devant un lapin.

Faisant tourner un crayon au-dessus de son cahier, il la fixa droit dans les yeux, au point de la faire virevolter sur son siège et se tenir droite comme un I. Elle avait noué ses cheveux caramel dans le dos en une longue natte retenue par un élastique rouge qui dansait entre ses omoplates à chacun de ses mouvements. Ses pieds tapotaient nerveusement le sol. Pour toute la classe, elle devait paraître concentrée, presque trop. Cependant, ce n'était pas le cours qui l'intéressait le plus. Si elle avait été un chat, elle feulerait face à lui, les oreilles en arrière. Il n'en doutait pas.

Il n'avait pas oublié à quoi elle ressemblait la dernière fois qu'il l'avait vue, les poings égratignés, le nez ensanglanté, l'air si sauvagement protectrice qu'il en avait encore le cœur serré. Il n'avait jamais eu l'occasion de la remercier.

La cloche sonna la fin des cours et Delilah sursauta, comme si elle cherchait d'où provenait ce bruit. Ils n'avaient donc pas de cloches dans son élégante école privée ? Parce que, oui, Gavin la connaissait assez pour savoir quel établissement elle avait fréquenté. Sauf qu'il ignorait totalement pourquoi elle était revenue.

À l'instant où elle parut repérer la cloche, perchée au-dessus du tableau blanc, la porte s'ouvrit sur Dhaval Reddy qui se précipita sur elle, la soulevant dans ses bras.

– Ma copine est de retour ! lança-t-il à tue-tête.

Alors que les autres élèves rassemblaient leurs affaires, Gavin sentit l'ordre revenir dans la salle : le retour de Delilah semblait largement approuvé par l'assistance.

Récupérant livres et cahiers, il fila devant elle, non sans sentir au passage sa main lui effleurer le poignet ni avoir aperçu le petit dessin qu'elle avait tracé dans son cahier : une dague dégoulinante de sang.



3

Elle

Compte tenu des conseils du père John, Delilah avait toujours su que le meilleur moyen de garder un secret consistait tout simplement à n'en parler à personne. Et, avec les années, elle avait accumulé des centaines de secrets. Comme le jour où Nonna l'avait emmenée chez Saks à Manhattan et qu'elle était tombée, aux toilettes, sur deux personnes en train de faire l'amour. Ou la fois où elle avait entraîné Joshua Barker dans son dortoir pour l'embrasser pendant dix minutes avant de le renvoyer traverser la pelouse obscure et humide.

Ça, c'étaient des secrets qu'elle comptait utiliser comme monnaie d'échange. Mais elle en avait d'autres – ceux qu'elle ne partagerait jamais parce qu'ils risquaient de la faire passer pour une tarée. Des secrets comme son goût bizarre pour le gore. Représentations d'instruments de torture du XV^e siècle, toiles montrant des victimes mourant sous des coups de flèche ou d'épée. L'obsession de la réanimation, des zombies, des exorcismes. Ses livres sur la peste noire. Non pas qu'elle ait spécialement caressé l'idée de sa mort ou de celle des autres. C'était une réaction viscérale à l'abominable, à l'effroi spectaculaire, à la démence de l'horreur. Delilah aimait cette sensation de souffle coupé quand elle avait peur, cette chair de poule sur ses bras.

À Saint Ben's, elle aimait parcourir la nuit les froids couloirs de pierre de l'aile des Beaux-Arts, pieds nus, sans torche. Toutes lumières éteintes, elle se retrouvait dans une totale obscurité, au cœur d'un pesant silence. Rien ne bougeait plus, pas un courant d'air pour froufrouter les lourdes tentures ou tapoter les tableaux aux murs.

Delilah connaissait les lieux par cœur. Un calme total y régnait, le vide ; sauf pour la fille qui se glissait entre les ombres, à la recherche d'un signe prouvant qu'il se passait des choses dans cette école, à la nuit tombée ; une histoire oubliée depuis longtemps et qui ne reprenait vie que lorsque les élèves dormaient profondément dans leurs lits.

Une fois, elle s'était fait repérer, deux semaines avant de se voir réexpédiée à la maison pour de bon. C'était le père John qui l'avait surprise marchant sur la pointe des pieds dans le couloir, entre la classe de céramiques de sœur Judith et l'amphithéâtre. Dans cet espace étroit se trouvait un vieux coffre du XVIII^e siècle, serti de pierreries, précieuse œuvre d'art qui trônait tranquillement au beau milieu d'un simple couloir. Il était assez grand pour pouvoir contenir un petit enfant ou, encore mieux selon Delilah, un démon très patient.

– On chasse les fantômes ? avait demandé le père John derrière elle, la faisant sursauter.

Une fois ses battements de cœur apaisés, elle avait reconnu :

– Oui, mon père.

Elle s'était attendue à une leçon de morale ou, pour le moins, à quelques paroles avisées. Mais non, il lui avait souri avant de conclure en hochant la tête :

– Allons, retournez vous coucher.

Ses parents ne se doutaient pas d'un tel penchant pour ce genre de choses ; elle s'était donné la peine de le leur cacher. Ce qui n'avait pas été trop difficile dans la mesure où elle avait vécu à deux mille kilomètres ces six dernières années ; et encore moins quand on voyait à qui on avait affaire : sa mère ne portait que des cardigans de toutes les nuances pastel possibles et de sages mocassins toujours de la même marque. Pourtant, elle lisait des livres aux couvertures présentant invariablement de beaux torsos nus et musclés, et collectionnait de petits animaux de céramique que Delilah trouvait hideux.

Quant à son père, avant de perdre son emploi, il avait plutôt été un bourreau du travail, qui passait son temps planté devant la télévision à râler systématiquement contre une chose ou une autre. Depuis qu'elle était rentrée, Delilah avait l'impression qu'elle ne le connaîtrait pas mieux si elle avait vécu à la maison ces six dernières années.

Malgré son désir d'avoir un petit frère ou une petite sœur, elle avait dû se contenter de son partenaire, Dhaval Reddy, enfant unique comme elle, dont les parents étaient aussi obsessionnels et attentifs que les siens se désintéressaient de la question. Mais là où la rébellion de Dhaval allait s'avérer bruyante, exubérante au cœur d'une aimable maisonnée, celle de Delilah allait toujours demeurer silencieuse : elle conservait des centaines et des centaines de dessins de têtes coupées, de poings cruellement serrés sur des cœurs encore battants, de tunnels sans fin, amassés sous son placard.

C'était cette même fascination obscure qui l'attirait vers Gavin Timothy.

Dhaval était avec elle quand naquit cette obsession. Ils avaient neuf ans et venaient de voir un film, *Wallace et Gromit : le mystère du lapin-garou*. Delilah avait insisté pour se faufiler ensuite dans la salle projetant *Les noces funèbres*, ce qui leur avait permis d'assister à deux séances consécutives. Sa vie dans la minuscule ville de Morton lui semblait soudain bien calme, oppressante, ordinaire. L'idée d'un autre monde moins gris et paisible à en mourir ressemblait désormais au chant des sirènes.

Ce fut le lendemain, à l'école, que Delilah remarqua vraiment Gavin. Grand, dégingandé, cheveux longs, sombres et hirsutes, on n'aurait plus vu son visage si Mlle Claremont ne lui avait pas dit de ranger ses mèches derrière ses oreilles. Il avait les yeux maquillés de noir avec ses cernes en dessous et de longs cils au-dessus ; et puis des joues pâles, des lèvres rouges, comme ensanglantées, et de longs bras si maigres qu'ils semblaient tirés à l'élastique.

Gavin avait toujours été dans sa classe mais, jusque-là, elle ne lui avait pas vraiment prêté attention ; certes, il était différent, comme sorti d'un film, mais il savait fort bien se fondre dans la foule.

Tout d'un coup, elle se rendait compte de l'étrange fascination qu'il exerçait sur elle – au point qu'elle l'avait observé du coin de l'œil pendant deux ans et qu'elle l'avait invité à danser au premier bal de l'école. Mais à la pause, au lieu de le trouver en train de lire sous un arbre comme d'habitude, elle l'avait surpris qui servait de punching-ball à deux petites frappes. Delilah leur avait alors dit sa façon de penser, d'un direct au menton à Ethan Pinorelli, d'un autre dans la mâchoire à James Towne. Ce qui lui avait valu de recevoir quelques coups à son tour, avant de se faire renvoyer.

Horriifiés, ses parents l'avaient expédiée dans un pensionnat privé voisin de l'excentrique propriété de sa grand-mère. Cependant, loin de la stricte école catholique à laquelle ils s'attendaient, Saint Ben's avait servi de déclencheur à la folle imagination de Delilah.

Sans doute la distance aurait-elle dû également apaiser ses élans mais elle s'apercevait maintenant

qu'il lui devenait à peu près impossible de détacher ses yeux de Gavin.

– Qu'est-ce que tu regardes ? s'enquit Dhaval en la poussant du coude pour l'arracher à ses pensées.

Elle avala le morceau de pomme qu'elle mangeait, puis donna un coup de menton en direction de cet adolescent en train de lire tout seul sous un arbre.

– Toi, ricana son ami, tu as passé trop de temps dans une école de filles.

– Non, insista Delilah. Regarde-le bien.

– C'est ce que je fais.

– Il est devenu si grand... et élancé...

Gavin lui avait toujours paru élancé mais là, outre ses jambes comme des échasses et ses pieds immenses, il paraissait ne savoir que faire de ses bras infinis. En tout cas, il n'avait plus l'air d'un gamin et semblait garder des millions de secrets en lui. Dans son genre, il représentait la kryptonite de Delilah.

Pour toute réponse, son ami poussa un léger soupir d'acquiescement.

– Et puis il n'est plus aussi maigre, reprit Delilah. Je le trouve plutôt musclé.

Elle perçut très bien son intonation en articulant ce qualificatif, « musclé », comme s'il s'agissait d'un gros mot.

– Si tu le dis...

– Et...

Que dire de plus ? *Il m'obsède complètement depuis qu'on a neuf ans et je n'en reviens pas de le trouver encore mieux qu'avant...*

– Tu ne lui avais pas glissé un mot dans son casier ? s'enquit Dhaval. Avant de te faire expédier à Saint Ben's ?

Dans un éclat de rire, Delilah hocha la tête. Apparemment, la fascination que lui inspirait Gavin Timothy n'était pas aussi discrète qu'elle l'avait cru.

– Qu'est-ce qu'il y avait écrit dessus, déjà ?

– « Je ne veux pas te le cacher. Je t'aime bien. »

À son tour, Dhaval pouffa de rire.

– C'est trop nul, Dee ! Mais, au moins, c'était la vérité.

Delilah se rongea l'ongle du pouce, incapable de détacher les yeux de ce garçon au pied d'un arbre.

– Je me demande s'il a compris.

– Évidemment ! dit Dhaval en mordant dans son sandwich. Jusqu'à ce que quelqu'un, je ne sais plus qui, le lui arrache et en fasse tout un truc.

– Comment ça, « un truc » ?

– Bon, tu sais, il l'a lu devant un groupe de potes en faisant des bruits de bisous, tu vois...

– Et Gavin, qu'est-ce qu'il a fait ?

– Je crois qu'il a ri un bon moment avant de demander qu'on lui rende le message.

Ce qui arracha un petit sourire à Delilah. Au moins, Gavin avait voulu reprendre le message. À vrai dire, ça devait être l'épisode le plus romantique de leur vie, et elle ne l'apprenait que six ans plus tard.

Elle avait mille questions à poser sur la vie à Morton depuis qu'elle en était partie pour le pensionnat. Un jour, elle était en sixième au collège de Morton. Le lendemain, elle se retrouvait dans un avion en vol pour le Massachusetts. Quand elle revenait passer une semaine par-ci, quinze jours

par-là, elle n'avait jamais le temps de se réhabituer au rythme de la petite ville. À peine se réadaptait-elle qu'il fallait repartir. À part Dhaval, quels amis avait-elle ? Avec qui aurait-elle échangé son premier baiser ? Qui sortait avec qui ?

Mais la plupart de ses questions tournaient autour de Gavin. Avait-il une petite amie ? Jouait-il toujours du piano ? Et, bien entendu, Dhaval avait-il jamais aperçu un parent, ou même un seul adulte, avec lui ? C'était le plus grand mystère de l'enfance de Delilah : Gavin était toujours seul le jour de la rentrée ou aux représentations de l'école, ou tout simplement le soir, en rentrant chez lui. Elle n'avait jamais vu personne l'attendre.

Cette fascination pouvait s'expliquer autant comme un penchant de pré-ado que comme un instinct protecteur animal.

– Tu es contente d'être revenue ? interrogea soudain Dhaval.

Elle haussa les épaules. D'accord, c'était sympa de le revoir ou de se remettre à lorgner Gavin, pourtant, elle avait plutôt envie de répondre « non ». Certes, elle avait été envoyée sans ménagements à Saint Benedict's, mais c'était devenu son foyer, beaucoup plus que le banal pavillon trois-pièces de Sycamore Street où elle vivait. Elle regrettait déjà son ancienne école, ses amies, autant que la présence de sa grand-mère de plus en plus sénile mais chez qui elle avait passé le plus clair de son temps ces dernières années. Seulement, maintenant qu'elle avait complètement perdu la tête, Nonna avait été envoyée dans une maison de retraite et les parents de Delilah ne pouvaient plus lui payer le pensionnat à deux mille kilomètres de là.

– D'accord, t'es pas obligée de répondre, commenta Dhaval devant son silence. Moi, en tout cas, je suis content de te revoir. On a besoin d'un peu de fantaisie, ici, Dee.

– Moi aussi je suis contente de te revoir. Et que Gavin ait grandi.

– Tu m'étonnes. Petite démonsse.

Elle lui décocha un sourire espiègle. Mais ce fut à ce moment-là que sonna la cloche de fin de la pause déjeuner, la faisant sursauter. En se retournant vers l'arbre, elle put constater que Gavin était déjà parti. Elle ramassa les restes de son déjeuner et suivit son ami vers la classe.

À la fin de la journée, quelques coups d'œil vers Gavin suffirent à piquer de nouveau sa curiosité. *Qu'est-ce qu'il fait après l'école ? Il retrouve des amis ? Il a un boulot ?* Questions qui ne firent que lui hanter davantage l'esprit, lui rappelant aussi ses pensées à Saint Ben's, quand elle essayait de rester sagement dans son lit la nuit sans y parvenir... alors qu'elle aimait tant traîner dans le bâtiment des Beaux-Arts.

Elle le suivit de loin, comme il s'éloignait de l'école, tout en faisant mine de s'intéresser aux jardins, à son téléphone, à tout ce qui lui permettrait de ne pas avoir l'air d'espionner un garçon aussi loin de chez elle.

En fait, ça n'avait rien d'extraordinaire. Combien de fois ses propres amies s'étaient-elles éloignées du pensionnat pour se faufiler du côté des dortoirs des garçons, à Saint Joseph ? Combien de fois Nonna lui avait-elle raconté comment elle passait devant la maison de Grand-Père quand ils étaient enfants, histoire de jeter un coup d'œil dans le salon ? À l'époque, ça lui avait paru tellement innocent, pourquoi le serait-ce moins aujourd'hui ?

D'autant qu'elle n'avait pas vraiment besoin de suivre Gavin. Elle se doutait qu'il habitait toujours dans la même maison, celle qu'on appelait la maison Patchwork tant il semblait que chaque partie se détachait des autres par une incroyable différence de couleur, de style, d'architecture.

C'était une belle propriété, nichée au milieu de bâtisses toutes semblables mais encerclée par une clôture qui la cachait à peu près entièrement de l'extérieur, et depuis longtemps couverte de liserons

mauves qui fleurissaient tous les jours de l'année. D'après ce qu'elle en avait aperçu, à l'époque où, gamine, elle y sonnait les jours d'Halloween – le seul moment de l'année où les grilles de l'entrée restaient ouvertes –, elle savait que la pièce de devant offrait une verrière moderne, tandis que la baie du petit salon était couverte de bardeaux de bois. Au deuxième étage, il y avait une tourelle ornée de peintures victoriennes et de boiseries sculptées.

Les enfants disaient que c'était une maison hantée, mais Delilah n'avait jamais vu les choses ainsi. Elle la trouvait prodigieuse, florissante, comme tirée d'une histoire ancienne ou d'un vieux film en noir et blanc. Cette maison – comme toutes les choses un peu bizarres de Morton, y compris Gavin – était juste assez étrange pour inciter les habitants à faire comme si elle n'existait pas.

Le voyant tourner au coin d'une rue, elle vint se cacher derrière le large tronc d'un orme pour observer ce qui allait se passer. Elle attendit qu'il s'approche de la clôture, en se disant que dès qu'il aurait tiré le loquet, elle rentrerait immédiatement chez elle.

Sauf que cela ne se produisit jamais.

Gavin allait et venait devant et, à chacun de ses passages, le portail bougeait un peu, s'entrebâillant sans qu'il le touche. Bientôt, la fente fut assez large pour qu'il puisse se glisser à l'intérieur et la laisser se refermer sans un bruit. Pas une fois il ne se retourna, pas plus qu'il n'effleura la clôture.

Sans trop savoir qu'en penser, Delilah demeurait figée derrière son arbre. À quoi bon une grille automatique côté piéton ? Pouvait-il l'ouvrir à distance avec une télécommande dans sa poche ? Pourtant, il avait toujours gardé les mains fixées à son sac à dos, sans rien toucher d'autre.

Elle traversa la route pour se rapprocher de l'imposant portail de la maison Patchwork. Jetant un coup d'œil à travers l'épaisse vigne vierge, elle vit que le même mécanisme se produisait avec la porte d'entrée qui s'ouvrit juste à l'arrivée de Gavin. Là non plus, il n'y avait personne derrière pour l'actionner, rien que le silence et l'obscurité.

À présent, Delilah ne songeait plus du tout à rentrer chez elle ; impossible de s'éloigner d'un tel spectacle. Sans plus y réfléchir, elle tendait déjà le pied, posait sa chaussure sur la haie de liserons en rassemblant tout son courage pour escalader la clôture et sauter de l'autre côté.

Quand elle eut repris son souffle, elle put examiner à loisir ce qui l'entourait. La maison qui se dressait devant elle ne ressemblait que de très loin au souvenir qu'elle en gardait. En fait, on avait plutôt l'impression qu'elle avait été posée sur deux ou trois autres bâtisses d'époques et de styles différents, affichant des couleurs aussi variées qu'un bordeaux profond, mais aussi du jaune mimosa, du vert émeraude et du bleu barbeau, comme si elle n'avait jamais affronté ni le vent, ni la pluie, ni la poussière. Aux étages, deux vitraux scintillaient au soleil de cette fin d'après-midi, tels deux yeux contemplant la rue en contrebas. La moitié de la pelouse était vert émeraude, scintillante, nette. Étonnamment, l'autre moitié semblait aussi desséchée que l'autre resplendissait de santé. Au fond, des pommes d'un rouge éclatant garnissaient les branches des arbres. En fait, chacun regorgeait de fruits magnifiques... en plein mois de janvier.

Plissant les yeux dans la lumière, Delilah se sentit comme arrachée à son existence ordinaire pour se retrouver propulsée dans un autre monde, prospère, mûr, éclatant de couleurs.

D'un regard derrière son épaule, elle vérifia de quel terrier de lapin elle sortait ; bientôt, elle allait se retrouver, endormie de l'autre côté. Existait-il de tels endroits dans le monde réel ?

Une voix venue de la maison attira son attention, une voix qui criait bonjour, puis le bruit d'un sac à dos qui tombait au sol. Delilah se glissa derrière la fenêtre la plus proche, jeta un coup d'œil à

l'intérieur. Un feu brûlait allègrement dans une profonde cheminée de pierre. Elle éprouva un immense soulagement à l'idée que quelqu'un se trouve là, pour accueillir Gavin ; peut-être lui préparer de la soupe, lui cuire du pain pour le dîner.

Mais, alors que la longue silhouette du garçon apparaissait dans son champ de vision, les rideaux se fermèrent soudain avec une telle violence qu'elle eut un instant l'impression d'avoir senti la maison trembler.



4

Lui

Une clameur s'éleva dehors, suivie d'un crissement, et Gavin se précipita vers la fenêtre.

– Laisse-moi voir ! cria-t-il à Rideau, alors qu'il savait déjà ce qui se passait.

Il n'aperçut que la semelle des chaussures de Delilah alors qu'elle se précipitait par-dessus la palissade. De fines branches s'agrippèrent à ses pieds. Il frappa à la vitre et elles relâchèrent leur prise, contrites.

Il avait fait mine de ne pas la voir, mais il savait très bien qu'elle le suivait. Comment imaginer que Delilah ait trouvé l'audace d'escalader cette clôture ? Sans réfléchir davantage, il courait dehors, poussait Portail et se lançait dans la rue à sa poursuite.

– Delilah !

Elle s'arrêta, se retourna, les joues en feu.

– Je suis désolée, je voulais...

Bredouillante, elle cligna des paupières, comme si elle ne trouvait plus ses mots.

– Je voulais juste... savoir si tu vivais toujours ici.

– Oui, répondit-il.

Peu à peu, la confusion laissait place à un tout autre sentiment. Il n'aurait pas dû la laisser le suivre. Il aurait dû essayer de mieux protéger Maison au lieu de se laisser aller à y ramener une fille. Personne n'avait jamais osé s'en approcher. Gavin s'aventurait en territoire complètement inconnu, à discuter ainsi avec quelqu'un d'autre tandis que Maison vibrait silencieusement en arrière-plan.

Contrairement à lui, Delilah ne devait rien entendre de l'endroit où elle se tenait.

Ils étaient si près l'un de l'autre que Gavin ne parvenait pas à détacher son regard de cette bouche douce et rose, aux lèvres si pleines qu'elles en donnaient le vertige. Juste faites pour être prises entre les dents. Ces six dernières années, rien qu'en l'apercevant de loin quand elle rentrait pour les vacances, il avait imaginé ce qu'elle deviendrait en grandissant. Et récemment s'étaient rajoutées à ses rêveries quelques digressions sur ce qu'il pourrait ressentir le jour où il embrasserait enfin Delilah Blue. Et voilà que, sur le trottoir devant sa maison, il se trouvait plus proche d'elle que jamais.

– Ne fais plus ça, dit-il doucement. Je t'en prie, Delilah, n'essaie plus jamais d'entrer chez moi.

– C'était par curiosité, reconnut-elle. Je voulais juste vérifier que tu allais bien...

Elle avait ajouté ça avec cette petite moue boudeuse qu'il connaissait déjà si bien.

– Pourquoi ça n'irait pas ? demanda-t-il sans relever les yeux.

Sur le coup, elle ne répondit pas, le regard fixé sur Maison derrière lui, comme si cette seule question risquait d'en ébranler les fondations.

– J'ai entendu dire de drôles de trucs sur cet endroit, finit-elle par dire.

– Et moi, de drôles de trucs sur toi.

– Personne ne dit que je suis hantée.

– Je parie que tu t’en ficherais pas mal.

Lui aussi avait repéré les dessins qu’elle griffonnait dans les marges de son bouquin de littérature.

– Effectivement.

Un court silence s’ensuivit avant qu’elle ne reprenne :

– Ta maison est hantée ?

– D’après toi ?

– Aucune idée. Bon, je ne connais pas son histoire mais je ne suis quand même pas aveugle,

Gavin. Regarde-la un peu !

Il n’avait pas besoin de se retourner pour comprendre ce qu’elle voulait dire ; il connaissait les lieux mieux que personne.

– C’est sympa d’avoir vérifié que j’allais bien, Delilah. Je te jure, je trouve ça génial. Seulement, ne recommence jamais.

Ce n’était pas du tout ce qu’il voulait dire, mais mieux valait le préciser. Il ne fallait surtout plus qu’elle s’approche ainsi et encore moins qu’elle entre à l’intérieur.

La voyant froncer les sourcils, l’air déterminé, il ne put réprimer un sourire. Un court instant, il espéra qu’elle allait le bousculer et poursuivre son chemin, car elle y semblait bien décidée. Mais, après un dernier coup d’œil, elle se retourna et s’en alla.

Comment réagirait-elle, le lendemain, au lycée ? Il connaissait la réputation de sa maison ; on la disait hantée, ou alors que toute sa famille y avait été assassinée, ou encore – son bobard préféré – qu’il s’agissait du siège officieux de tous les rites sataniques du Kansas. Il ignorait qui pouvait gober de telles histoires mais, même si ce n’était pas le cas, ces terribles rumeurs tenaient les gens à l’écart.

Sauf Delilah. Elle l’avait suivi, sans se laisser impressionner par la clôture. Et même lorsqu’il l’avait rattrapée sur le trottoir, elle paraissait plus gênée que terrifiée d’avoir senti son pied agrippé par une plante de la palissade. Elle ne semblait pas avoir peur du tout. Devait-il s’en inquiéter ?

Il n’avait jamais été très doué pour capter les gens. Il avait vite laissé tomber après avoir invité un ami durant un week-end, pour le voir s’enfuir en hurlant que la maison était pleine de fantômes. Ce qui lui avait valu des questions, des regards de travers et des railleries tout au long de la semaine suivante. Heureusement, Delilah avait corrigé les plus acharnés dans la cour de récré. Après quoi, elle avait été envoyée dans un pensionnat catholique à l’autre bout du pays. À onze ans, Gavin était déjà trop grand et trop maigre, tout en jambes, les cheveux longs, le teint pâle, plutôt bizarre pour son âge. Cependant, après l’intervention de Delilah – la plus jolie et la plus dure des filles du collège –, les agressions avaient cessé. Personne ne faisait plus attention à lui mais, au moins, on lui fichait la paix. Il aurait voulu pouvoir la remercier.

Ce soir-là, il rentra pour aller chercher le coffre poussiéreux planqué au fond de Placard où il rangeait ses vieux carnets et ses dessins. Au beau milieu de ces paperasses, il retrouva le message que lui avait griffonné, six années auparavant, la bouillante et protectrice Delilah.

Je ne veux pas que tu te caches. Je t’aime bien.

Il le lut et le relut encore, essayant de saisir ce qu’elle entendait par là. Si, toutefois, ça signifiait quelque chose de précis.

Il ne dort pas beaucoup et se leva avant l’aube, prit son petit déjeuner dans le jardin, plus calme, où il pouvait réfléchir tranquillement. Avec les filles, il avait toujours mille idées en tête, sur leurs

lèvres, sur leur cou, et leurs mains et partout ailleurs. Mais jamais il n'avait éprouvé une telle fascination pour un esprit, car, bien que chétive, Delilah pouvait se montrer féroce. Quel couple ils pourraient former tous les deux ! Elle, brûlante d'une ardeur qui bouillonnait de tout son être et se répandait autour d'elle. Lui, dans son monde si petit qu'elle n'en voyait rien, car Gavin lui bouchait la vue de sa grande carcasse d'ado.

Gavin avait beau aimer le visage de Delilah, il préféra se placer derrière elle au cours de littérature. Ce matin-là, elle n'osa pas se retourner, mais il sentit bien qu'elle portait toute son attention sur lui.

Elle était si fine, si fluette ! Il s'imaginait allongé auprès d'elle dans la pelouse, à jouer du piano sur sa peau.

– Monsieur Timothy ?

Clignant des yeux pour revenir sur Terre, il s'aperçut que M. Harrington le regardait.

– Oui, Monsieur ?

– Nous parlons d'Edgar Poe cette semaine, Gavin. Et je vous ai demandé quelle œuvre vous aviez choisi de lire et de nous présenter. À moins, bien sûr, que vous n'espériez plutôt pouvoir lire et nous présenter les pensées de Mlle Blue ?

– Ce serait trop beau... rétorqua-t-il dans un sourire. Mais non, je suis prêt à présenter *Le portrait ovale*.

Delilah avait enfin une bonne excuse pour se retourner et le regarder, les yeux écarquillés, brûlants de curiosité. Cette fois, elle ne le suivrait plus à la maison – il était sûr qu'elle allait tenir compte de ce qu'il lui avait dit la veille – mais elle n'en avait pas pour autant fini avec lui.



5

Elle

Delilah traversa la pelouse sans se soucier des dizaines de paires d'yeux qui la suivaient alors qu'elle s'approchait bravement du lecteur solitaire sous son arbre. *Ce serait trop beau...*

Depuis le cours de littérature et cette réponse effrontée de Gavin, mille interprétations différentes lui trottaient dans l'esprit. Les battements de son cœur s'accéléraient à chacun de ses pas, au point qu'arrivée devant lui, elle se crut sur le point d'exploser.

– Qu'est-ce que tu voulais dire, avec ton « ce serait trop beau ! » ? laissa-t-elle tomber, avant de se mordre les lèvres.

Elle était venue dans l'intention de lancer quelque chose d'aimable, du genre, *salut, si on oublie hier pour reprendre à zéro ? Comment ça se fait que tu sois de plus en plus mignon avec les années ?*

Et voilà qu'à la place elle avait tout gâché.

Il mit un certain temps pour lever la tête de son livre, comme s'il voulait d'abord terminer la phrase qu'il lisait. Et puis il sourit.

– Salut, Delilah.

– Salut.

Comme la réponse n'arrivait pas, elle insista :

– Qu'est-ce que tu voulais dire ?

Il tapota la place près de lui.

– Je ne parlais pas en langage codé. Je trouve juste que ce serait intéressant de te déchiffrer.

– Parce que c'est moi le mystère ?

– Pour moi, oui.

À contrecœur, elle s'assit près de lui en essayant de ne pas rougir.

– Pourquoi tu ne m'as pas laissée voir ta maison, hier ?

Il réfléchit quelques secondes avant d'admettre :

– Parce que je suis au courant des rumeurs. Ça me gêne de t'imaginer là-bas.

Elle en éprouva comme un sentiment de défaite. Ça venait donc de tous ces bavardages ? Croyait-il qu'elle partageait ces opinions ? Ou était-ce seulement parce qu'il ne voulait pas la laisser entrer ? Ce qui changerait tout...

– Tu sais, reprit-elle, que je ne parle jamais de ta maison.

Il suivit de son pouce le dos du livre qu'il lisait, ce qui la fit frissonner car elle imaginait ce que ce pourrait être si ce doigt parcourait ainsi son dos à elle.

– Je sais, Delilah, dit-il sans lever les yeux.

Ainsi, c'était donc ça ? Voilà à quoi s'en tiendraient leurs relations ? Le premier jour du lycée, elle l'avait observé une bonne heure durant, puis l'avait suivi chez lui, avant de s'humilier de nouveau aujourd'hui.

Elle était sur le point de se lever quand Gavin lui saisit l'avant-bras. Deux doigts lui avaient suffi

pour ça.

– Reste un peu. Il faut que tu me racontes au moins deux ou trois histoires sur les horreurs de l'école catholique.

– Quelles horreurs ? demanda-t-elle en se rasseyant.

Rien d'horrible ne lui venait à l'esprit. Juste d'interminables colles au coin et des adolescentes asexuées qui s'ennuyaient et faisaient des chichis pour rien.

– Les exorcismes, énonça-t-il avec une moue excessive, les méchantes religieuses, les dortoirs hantés. Enfin, un truc intéressant.

Elle le dévisagea en retenant son souffle. C'était trop facile. Il disait exactement ce qu'il fallait pour prouver qu'elle ne s'était pas trompée sur son compte.

– Pourquoi pas des orgies lesbiennes, tant que tu y es ?

Il prit un air gourmand.

– Vas-y, je t'écoute !

– Bon, je te préviens, tu vas être déçu. Les bonnes sœurs sont sympas et je n'ai jamais vu d'exorcisme. Mais tout le monde passait en douce des canettes, des cigarettes et des garçons.

– Des garçons ?

Ravie de son effet, Delilah ne précisa pas qu'elle pratiquait peu ce type de contrebande. À vrai dire, elle n'avait pas beaucoup d'expérience avec les garçons. Elle en avait embrassé quelques-uns, introduit un dans sa chambre pour voir ce que ça faisait dans un lit mais sans vraiment aller plus loin.

Gavin l'arrêta d'un geste.

– Non, je veux dire que les garçons, c'est sûrement beaucoup moins illégal que la drogue mais sans doute plus difficile à faire entrer dans un pensionnat ?

– Pas forcément. Bon, toi, tu aurais beau mettre une jupe, ce serait difficile de te confondre avec une fille, même la nuit, vu tes vingt mètres de haut. Mais la plupart des garçons de notre âge peuvent passer inaperçus.

– Ah, pigé ! Tu n'as plus qu'à retourner dans ce pensionnat pour vérifier si tu arrives à m'y faire entrer discrètement.

– Entrer où ça ? Dans ma chambre ?

La voilà qui s'emballait, oubliant combien cette nouvelle amitié restait fragile. Elle vit son sourire se figer.

– Peut-être juste dans le bâtiment pour commencer, murmura-t-il.

– Pardon. Je peux pas m'empêcher d'en faire des tonnes avec toi. D'habitude, je ne suis pas comme ça.

– Ah bon, tu es comment alors ?

– Euh... je m'ennuie. Je cherche quelqu'un qui voudrait parler d'exorcisme et de maisons hantées.

Ce n'était plus elle qu'il regardait mais les bâtiments du lycée derrière elle.

– Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi, Delilah Blue. Tu as l'air tellement décidée à ce qu'on soit amis...

– C'est parce que je t'aime bien.

Le sourire de Gavin se ragaillardit :

– Ça marche toujours ?

– Pas forcément de la même façon que quand on avait onze ans. Enfin, si, peut-être. Peut-être que je t'aimais déjà comme ça.

Il n'insista pas, ne posa surtout pas la question qu'elle espérait : *De quelle façon ? Dis-moi comment tu m'aimes bien, Delilah.* Il préféra hausser les épaules comme s'il voyait de quoi elle parlait, ajoutant qu'il était content de s'être fait une nouvelle amie.

– J'avais oublié que tu voulais toujours aller voir des films d'horreur ! marmonna Dhaval en grimaçant. On pourrait se balader à Seneca Park et picoler un peu, j'ai une fiole. On parlerait de garçons.

– Je ne bois pas, lui rappela Delilah. Et depuis quand on parle de garçons devant tout le monde ? Il haussa les épaules. Elle savait très bien qu'il était gay. Ils n'en avaient jamais parlé ouvertement, mais ce n'était pas la peine. Deux étés auparavant, il lui avait raconté comment il avait embrassé Aiden Miller le dernier jour d'école, derrière les gradins. Le seul reproche de Delilah étant qu'il ait échangé son premier baiser avant elle. À ses yeux, les gens qu'il choisissait comptaient autant que les chaussures qu'il portait : ils devaient ne pas le faire souffrir.

– Mes parents me laissent sortir un soir par semaine, expliqua-t-il. Un seul. Alors je m'en fiche que tu boives ou pas. Moi je boirai et tu me raconteras tout sur les folles soirées de ton école catholique.

– Mais, ronchonna-t-elle, qu'est-ce qui vous fait croire à tous que ça se passe comme ça, là-bas ?
– Parce que j'invente, peut-être ? Attends, tu avais une chambre toute seule, ce dernier semestre. Ne me dis pas qu'aucun mec n'y est jamais entré. Ça me ferait trop mal au cœur !

– Arrête ! J'ai envie de regarder un film, pas d'aller picoler dans un parc !
– Tout le monde n'a pas eu la chance de fréquenter un pensionnat de la banlieue de Boston, énonça-t-il avec le pire accent bostonien qu'elle ait jamais entendu. Par ici, tu auras du mal à trouver mieux qu'une virée dans les parcs de Wichita.

L'attrapant par le bras, elle l'entraîna vers sa voiture.
– Un petit film d'horreur. Je t'invite. Je te promets que tu vas te régaler.
Le vieux cinéma Morton était aussi délabré que dans le souvenir de Delilah. Décidément, rien n'avait changé. Sa chambre lui paraissait d'un mauve toujours aussi aveuglant, et elle dormait toujours sur le même minuscule canapé-lit de cuivre. Ses parents semblaient porter les mêmes vêtements, arborer la même coiffure. La crevasse sur le trottoir devant la maison était toujours là. À croire que le temps s'était arrêté en son absence et qu'elle seule avait grandi, à part Gavin, bien sûr.

Elle paya les tickets d'entrée, entraînant derrière elle un Dhaval réticent.
– Pop-corn ?
– Non, dit-il d'un ton boudeur.
– Des bonbons ?

La promesse de sucreries parut atténuer sa mauvaise humeur ; alors qu'ils faisaient la queue devant les confiseries, Delilah aperçut Gavin juste à côté du bar. Chaque fois qu'elle le voyait, elle avait du mal à en croire ses yeux, comme s'il n'existait pas. Il était incroyablement bizarre.

– Tu savais qu'il travaillait là ? lui marmonna Dhaval à l'oreille. C'est pour ça qu'on est venus, espèce de malade ?

Gavin les aperçut et leur adressa un petit signe de la main.
– Non ! souffla Delilah. C'est le genre de chose que tu aurais dû annoncer à une amie partie depuis six ans !

Elle rendit à Gavin un sourire tremblant et vit son regard s'illuminer d'une lueur amusée devant

leur échange chuchoté.

– Qu'est-ce que j'en savais ? murmura Dhaval. Je te rappelle que je ne passe pas ma vie au cinoche, moi ! On ne peut pas mater les mecs dans le noir.

Redressant les épaules, elle se dirigea vers Gavin appuyé à son vieil aspirateur. Il prit le temps de la dévisager des pieds au menton, puis remonta vers la bouche, les joues, et enfin les yeux.

– Salut, Delilah.

Elle se sentait comme dénudée.

– Je ne savais pas que tu travaillais ici.

– On a passé presque toute notre dernière conversation à chercher comment me faire entrer dans ton ancienne école. On n'en était pas encore à ma situation professionnelle.

– Exact.

Elle sentit son cœur palpiter. Pourquoi Gavin la regardait-il comme ça ? S'il voulait connaître toutes ses pensées, il n'avait qu'à demander, elle le lui dirait.

– Je ne savais pas, dit-elle en désignant l'aspirateur à rouleaux, que les cinémas utilisaient encore ce modèle.

Elle sourit parce qu'il souriait, à peine, juste l'air de flirter.

– Oui, répondit-il, les cinémas l'utilisent encore.

Et son sourire devint plus impénétrable, ce qui ne faisait qu'ajouter un peu de mordant à ses paroles.

– Oui, c'est ça, marmonna-t-elle.

Avant d'ajouter dans la foulée :

– Et si tu le laissais tomber, cet aspirateur, pour venir voir le film avec nous ?

Il parut se rembrunir, tout en demeurant amical. Il avait plutôt l'air de ne pas comprendre.

– Désolé, il faut que je reste ici, mais amusez-vous bien, tous les deux.

– On n'y manquera pas, articula Dhaval d'une voix languissante.

Entraînant Delilah, il attendit d'être entré dans la salle pour émettre un sifflement.

– Ma petite, tu es accro, toi.

Elle poussa un soupir abattu, un rien essoufflé.

– Je sais, avec lui je fais un peu n'importe quoi.

– Je reconnais qu'il n'est pas mal. Il a quelque chose.

– « Pas mal » ? Dhaval, ce mec c'est du concentré de sexe.

Deux sourcils noirs se haussèrent face à elle.

– Delilah Blue, qu'est-ce que tu connais au concentré de sexe ?

– Rien, dit-elle en souriant. Pas besoin d'en avoir vu de toutes les couleurs pour savoir les distinguer.

Il éclata de rire dans la salle quasi déserte.

– Cette école t'a vraiment changée !

Delilah et Dhaval s'étaient assis au quatrième rang, les pieds posés sur les places de devant. Chaque fois que quelqu'un se faisait poignarder, il criait et elle grognait. Trop gore. Le faux sang était trop épais, trop écarlate, rien à voir avec le vrai, profond et lumineux comme le cœur d'une rose.

Elle crut distinguer un mouvement du coin de l'œil, juste avant que Gavin n'apparaisse. Il avait beau essayer de se faire tout petit en inspectant la salle avec sa lampe torche – chargé de s'assurer

que personne ne dérangeait personne ou ne s'envoyait en l'air entre deux rangées –, sa haute silhouette se découpa devant l'écran quand il passa devant.

Aussitôt, Dhaval ôta ses pieds du siège de devant, mais Delilah y laissa les siens, dans l'espoir que Gavin s'arrête pour lui dire de les ranger d'un regard gentiment sévère. Il allait peut-être même se pencher et lui caresser la jambe. Ou, en fin de compte, même s'asseoir avec eux.

– Delilah, s'il te plaît, ôte tes pieds de là, lança-t-il avant de s'éloigner.

Sans plus la regarder.

Elle le suivit des yeux alors qu'il remontait vers le fond.

– Pas très aguichant, commenta-t-elle.

Dhaval rit en reposant ses pieds devant lui.

– Il faut te faire remarquer si tu veux flirter avec lui.

– Il m'a très bien remarquée.

À l'écran, le tueur brisait un à un les doigts de sa victime et, sur le moment, Delilah se laissa distraire.

Mais elle détourna vite son attention pour revenir sur Dhaval.

– Tu as déjà vu les parents de Gavin ?

Il ferma un œil, réfléchit.

– Ma mère connaissait la sienne. Il paraît qu'elle est devenue une espèce d'ermite qui ne sort plus de sa maison. Il s'est passé un truc, la première année. Les services sociaux sont venus le voir à l'école. D'après l'un d'eux, ses parents n'ont jamais assisté à aucune réunion, et on ne les aurait jamais revus depuis. Tout le monde s'est mis à raconter que Gavin Timothy n'avait pas de parents, qu'il les avait tués et qu'il vivait seul dans cette maison flippante.

Avant de poursuivre, il prit une poignée de pop-corn.

– C'est ridicule. Enfin bon, ça s'est arrêté au bout de quelques jours. Je suppose que la dame avait fini par reparaître.

Le mardi, à l'heure du déjeuner, Dhaval accompagnait Delilah au bord de la pelouse et cherchait un prétexte quelconque pour aller retrouver ses amis du côté des terrains de handball, alors qu'aucune fibre de son corps ne le poussait vers le sport. Pendant ce temps, Delilah rejoignait Gavin plongé dans sa lecture sous son arbre.

Peu à peu, il s'arrêta de lire pour la regarder approcher et elle se voyait alors flotter comme dans un film au ralenti ; ce regard interminablement posé sur elle lui donnait l'impression d'être la fille la plus léthargique du monde.

En le dévisageant, par ce mardi brumeux, elle se sentait encore engourdie dans sa peau de petite fille. Il était si grand, avec ses longs muscles qui s'étiraient, ces poils à la naissance de sa poitrine sous son col ouvert sur... un torse velu ! Tandis qu'elle était si maigre. Presque plate.

Finalement, Gavin parut ne plus y tenir.

– Delilah ?

– Mmm ?

Il se passa une main sur le visage.

– Tu es en train de regarder... ma poitrine, là ?

– Oui, pourquoi ?

– Ça devrait être le contraire, non ?

Oh ! Elle faillit s'étrangler.

– Je veux dire... commença-t-il en rétro-pédalant.

Cependant, elle ne voulait surtout pas le voir reculer.

– En principe, les filles se développent plus vite que les garçons, coupa-t-elle. Là, je m'assieds à côté d'un homme, alors que je n'ai rien d'une femme.

– Et tu me sors ça comme ça ! observa-t-il avec un mince sourire. Ça n'a pas l'air de te gêner.

– Donc, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu, c'est toi qui as gagné la course à la puberté.

– La quoi ?

– Regarde tous les lycéens autour de nous. Ils ont l'air minuscules à côté de toi.

Détournant son attention vers le bâtiment, il regarda leurs camarades qui allaient et venaient en bavardant, en mangeant, en tapant dans des ballons.

– Tu as du poil sur le torse, ajouta-t-elle.

À son tour, il baissa les yeux sur l'ouverture de sa chemise.

– Un peu, reconnut-il.

– Et j'ai des demi-seins !

L'air amusé, il regarda ses seins et elle crut que sa peau allait s'enflammer.

– Ils sont très bien, conclut-il après une longue inspection.

– Merci. C'est bon, ne te mouille pas.

– Mieux que bien. Superbes même, parfaits. Ça va mieux comme ça ?

Cette fois, il riait carrément.

– Un peu.

– Et cette course à la puberté ? Tu rigoles ?

Il faisait mine de plaisanter, mais on le sentait ravi, très fier.

– Ta gueule, Gavin ! rétorqua-t-elle en riant.

Il rouvrit son épais recueil de nouvelles non sans lui jeter quelques coups d'œil narquois.

– J'ai droit à un trophée ?

– Oui. Des poils de torse.

Ils virent Dhaval passer devant eux.

– Pourquoi il ne se joint jamais nous ?

– Parce qu'il sait que je veux rester seule avec toi.

Il déglutit, comme si ça n'allait pas de soi, comme s'ils ne venaient pas de passer le déjeuner ensemble à parler de puberté, de seins et de son corps sous sa chemise. L'œil rivé sur l'école, derrière elle, il ne la regardait plus.

– Tu crois qu'il veut devenir ton petit ami ?

– Dhaval ?

Elle éclata de rire.

– Il n'en a strictement rien à fiche des filles.

Gavin parut tomber des nues.

– Non ? Alors là... je n'aurais jamais cru.

– C'est que tu dois avoir le pire gaydar que je connaisse. Il fait son coming out à peu près chaque

fois qu'il ouvre la bouche.

Gavin était trop perdu dans ses pensées pour sourire à cette remarque.

– À quoi tu penses ? s'impatienta Delilah.

– Ses parents sont au courant ?

– Que Dhaval est gay ? Ça m'étonnerait.

– Comment ça se fait ? Tu vis dans la même maison que quelqu'un sans savoir ces trucs-là ?

– Je ne crois pas qu'il veuille le leur dire pour le moment. Les autres d'accord, mais pas eux.

– Qu'auraient fait tes parents si tu prenais de la drogue ou si tu avais organisé une orgie lesbienne

à Saint Benedict's ?

Elle frémit, incapable de s'imaginer attirée par aucune de ses anciennes camarades de classe.

– Beurk, non !

Ce qui le fit éclater de rire.

– Je ne te demande pas avec quelle fille tu serais sortie. Je te demande ce que tes parents auraient fait.

– Ça les aurait rendus dingues.

– C'est-à-dire ? Qu'est-ce qu'ils font quand ils sont dingues ?

Elle avait plutôt envie de lui demander, pour la millionième fois, à quoi ressemblaient ses parents à lui. Il ne les rendait jamais dingues ? Il ne leur cachait jamais rien ? Elle n'aimait pas particulièrement parler de sa famille – il n'y avait pas grand-chose d'intéressant à dire et elle se sentait plutôt triste d'avoir des parents aussi peu affectueux, aussi détachés, surtout quand elle les comparait à l'exubérante Nonna – mais si elle pouvait ainsi montrer à Gavin que sa famille n'était pas plus étrange que la sienne, ça vaudrait la peine d'essayer.

Aussi lança-t-elle, dans un haussement d'épaules :

– Mes parents sont... difficiles à décrire.

– C'est-à-dire ?

– En fait, je ne les connais pas très bien.

Il réfléchit un peu avant de demander :

– Tu veux dire, parce que tu as vécu loin d'eux pendant longtemps ?

– Oui, et puis je pense qu'ils n'aiment pas trop parler ni communiquer avec les autres gens. Ils restent dans leur bulle de couple marié ; je suis leur enfant mais, pour eux, je représente surtout un projet commun. Du genre bâtir une cabane à oiseaux ou redécorer la cuisine à deux.

– C'est... dommage.

– Attends, ils s'occupent bien de moi et ne veulent pas me faire courir le moindre risque. Seulement, ils ne sont pas très démonstratifs. Ils ne demandent jamais si j'ai fait mes devoirs. Mais ils ont des idées bien arrêtées sur les garçons, les sorties, les relations et même les pensées.

– Tu ne peux pas avoir des pensées ?

– Ma mère dit qu'il ne vaudrait mieux pas. De toute façon, ça ne sert à rien de penser à des choses que je ne peux pas encore faire. Mon père est juste... un père. Il travaille, il mange, il regarde la télé. Il travaille, il mange, il regarde la télé.

– Il ne traîne jamais au lit ? demanda Gavin avec un sourire en coin.

– Peut-être un peu. Ma mère n'est pas vraiment du genre charmeuse. Nonna la traitait de puritaine. Et j'ai fini par comprendre pourquoi. En fait, je crois qu'elle tomberait dans les pommes si elle découvrait que je me masturbe.

Gavin avait tout écouté avec attention, mais cette dernière réplique le fit tressaillir. Il se passa une

main sur le visage, éclata de rire.

– Bon Dieu, Delilah, tu vas me tuer !

– Pardon ? Comment ça ?

Elle était soudain distraite par les mots écrits en noir sous le poignet de Gavin. Que pouvait-il avoir de si important à écrire à même sa peau ?

Mais, déjà, il demandait :

– Tu as déjà eu un petit ami ?

– Euh, non. J’ai embrassé quelques garçons, mais tout ça fait partie de ma collection de secrets.

– Plus maintenant.

Elle venait juste d’enfreindre sa règle d’or.

– Je ne t’ai pas donné les détails.

– Je te promets de ne dire à personne que tu as embrassé un garçon, dit-il en lui touchant le bras.

– Tu te fiches de moi, là, souffla-t-elle en plissant les yeux.

– Oui, s’esclaffa-t-il. Complètement.

Dans le Massachusetts, l’épicerie du coin resplendissait de couleurs avec son enseigne rutilante au-dessus de l’entrée et ses produits frais qui semblaient dégouliner des étagères. Celle de Morton était beige, banale, comme tout le reste dans la ville. Il s’agissait d’un long bâtiment rectangulaire entre une librairie délabrée et un petit marchand de chaussures.

Absorbée par sa lecture, Belinda avait donné à sa fille les clés de la voiture pour l’envoyer chercher des oignons. Ravie de pouvoir conduire tranquillement, Delilah sauta sur l’occasion. Ça lui permettrait d’écouter de la musique à fond.

Elle ne sut trop quelle force cosmique remercier quand, en se garant dans le vieux parking de l’épicerie, elle aperçut juste à temps la silhouette dégingandée de Gavin Timothy qui disparaissait entre les portes automatiques. Les clés et son porte-monnaie à la main, elle sauta de la voiture et se dirigea vers le supermarché.

Dominant tout le monde d’au moins une tête, Gavin ne pouvait passer inaperçu dans l’allée centrale, où il sortait une boîte de glace du rayon des surgelés.

– Salut, Gavin Timothy, lança-t-elle en s’arrêtant à quelques pas de lui.

Il jeta un regard par-dessus son épaule.

– Delilah Blue.

Comme d’habitude, il était vêtu de noir des pieds à la tête, son jean comme peint sur le corps et son t-shirt mettant parfaitement en valeur ses bras et son ventre bien plat. Mais ce fut son sourire qui la fit reculer et trébucher dans un étalage de sirops.

– Ça va ? dit-elle en se redressant aussitôt.

– Ouais.

Son sourire s’élargit dans des proportions quasi indécentes. Fermant la porte du bac à surgelés, Gavin se retourna vers elle en lui montrant la boîte de cônes qu’il achetait.

– J’ai fini mon boulot et j’avais envie de glace.

Ils remontèrent ensemble l’allée.

– J’espère qu’il y en a une pour moi, dit-elle en lui donnant un coup d’épaule.

– Je ne sais pas ce que ça va me faire de te voir manger ça.

Comme elle manqua de laisser tomber ses clés à cette remarque, il secoua la tête l’air navré.

– Je n’aurais pas dû dire ça.

– On ferait mieux de décider qui des deux doit choquer l’autre parce que si chacun s’y met, je ne crois pas que notre amitié y résistera.

Amitié, se redit-elle. *Amitié*.

– Je ne faisais que te rendre la monnaie de ta pièce, conclut-il en la suivant vers le rayon épices.

Une femme d’une soixantaine d’années lisait le dos d’une boîte de levure quand elle leva la tête et jeta un coup d’œil désapprobateur sur le grand gaillard aux cheveux en bataille qui accompagnait Delilah.

– Tu peux m’attraper ça ? dit Delilah en désignant une bouteille sur la plus haute étagère.

– Là ?

Tendant la main, il l’attrapa sans difficulté.

– Merci. Pourquoi ils rangent des produits si haut que ça ? Moi, il me faudrait une échelle pour l’atteindre.

– Ou juste un accompagnateur pour faire tes courses.

Le cœur de Delilah fit un bond dans sa poitrine.

– Alors, qu’est-ce que tu as prévu de faire ce soir ? demanda-t-elle.

– Manger des glaces en pensant à des trucs sympas. Sans compter que j’ai un contrôle d’histoire à préparer. Et toi ?

– Regarder mon père regarder la télévision ? Je ne sais pas trop, en fait.

Alors qu’il allait répondre, tous deux atteignirent la caisse.

– Salut Dave, lança-t-il en posant sa boîte sur le comptoir.

Il fourra les deux mains dans les poches de son jean. L’employé, un homme d’un certain âge aux cheveux grisonnants qui se raréfiaient sur le sommet du crâne, lui jeta un coup d’œil surpris.

– Salut, dit-il lentement, l’air de chercher à qui il avait affaire au juste. On se connaît, mon gars ?

Gavin adressa un clin d’œil à Delilah avant de revenir vers son interlocuteur.

– Non, non, répondit-il en lui donnant un billet.

L’air toujours aussi perdu, Dave enregistra la poudre d’oignon, non sans lancer plusieurs regards vers le jeune homme comme s’il restait persuadé que quelque chose lui échappait.

Leur monnaie à la main, Delilah et Gavin se dirigèrent vers la sortie.

– C’était trop bizarre, dit-il.

– En fin de compte, tu le connais ?

– Il vient juste toutes les semaines nous livrer notre marché depuis... quoi ? Sept ou huit ans ? Et il ne me reconnaît pas ?

Derrière eux, le caissier était passé au client suivant. Impossible d’oublier Gavin une fois qu’on le connaissait, et totalement impossible d’oublier sa maison.

Ils déjeunaient ensemble tous les jours, mais ces moments étaient entrecoupés de week-ends. C’était le samedi que Delilah redoutait le plus. Ce vendredi-là, elle griffonnait discrètement pendant les cours des crânes, des torches et des mains coupées, pour ne plus penser aux moments lugubres qui l’attendaient. Deux jours à la maison avec les parents : un supplice.

Elle n’était pas du genre à lâcher prise. Ni à se montrer des plus patientes avec Gavin. Sans savoir pourquoi, elle avait presque tout de suite décidé que c’était lui qu’elle voulait. Elle voulait ces lèvres et aussi ce torse longiligne, et ce rire rauque ; elle voulait s’assurer que ces mêmes doigts qui

jouaient du piano ou dessinaient, pouvaient lui caresser la joue, les lèvres ou la taille. Tant qu'il ne lui dirait pas non, elle resterait aussi près de lui que possible. Il semblait à l'aise avec elle, posait des questions et répondait. Néanmoins, il ne racontait pas grand-chose sur lui-même.

– Tu n'as pas apporté de déjeuner aujourd'hui, dit-il en mordant dans une pomme verte tachetée de rouge.

Il en sortit une seconde de son sac.

– Tiens, j'en ai une pour toi.

– Tu savais que je n'apporterais rien ?

– Pas du tout.

Ce disant, il arracha de ses canines pointues un énorme morceau de son fruit qui lui gonfla la joue.

– Mais, ajouta-t-il, ces pommes sont trop bonnes, tu vas sûrement aimer.

– Elles viennent de ton pommier ?

Il se figea, avala d'un coup sa bouchée.

– Oui.

– Parce qu'il donne des fruits en janvier ?

– Ça n'a rien d'extraordinaire pour un pommier, énonça-t-il comme un robot.

– Pour les reinettes, si.

Elle avait bien vu l'arbre de loin, foisonnant de fruits mûrs et, maintenant, Gavin le savait.

Tout en frottant sur sa chemise, pour la faire briller, la pomme qu'il lui avait donnée, elle perçut le désarroi de Gavin. Il devait chercher comment changer de conversation. Ce fut elle qui lui tendit la perche :

– Tu es content que je vienne déjeuner avec toi ?

– Bien sûr.

Il jeta son trognon de pomme dans un sac en papier vide.

– Tu m'aimes autant que je t'aime ? reprit-elle.

Il se gratta la joue, finit par poser les yeux sur elle.

– À quel point m'aimes-tu, Delilah ?

Elle soutint son regard. Il le savait très bien. Elle ne s'en était jamais cachée. Pourquoi tenait-il tant à le lui faire dire ? En voyant ses pupilles s'écarquiller, elle comprit : Gavin ne croyait pas vraiment qu'elle puisse ressentir ça.

– Je veux que tu m'invites à sortir.



6 Lui

Gavin contemplait la fille devant lui tout en digérant ce qu'elle venait de lui dire. Sortir, devant un repas, et peut-être des milk-shakes, les mains qui se trouvaient, qui finissaient par se serrer. Peut-être même les lèvres et les dents... et ces sons paisibles de fille qu'il étoufferait de sa bouche.

Il n'avait jamais été doué en approches amoureuses. Ces regards lourds, sournois des filles quand elles s'approchaient de lui... Leur douceuse anxiété dès qu'elles essayaient de lui parler, de plus en plus gênées tandis qu'il attendait poliment qu'elles achèvent de lui dire ce qu'elles avaient à lui dire... Heureusement, la plupart préféraient en fin de compte se défilier. Sauf cette tigresse de Delilah.

C'était en partie ce qui la rendait si attirante à ses yeux, mais seulement en partie. Sa totale intrépidité avait quelque chose d'apaisant, de fiable ; sans oublier ses lèvres, sa chair, la petite pointe de ses seins sous son pull, qui ne faisaient pas de mal non plus.

– À quoi penses-tu ?

– À rien.

– menteur. Je viens de te demander un rendez-vous. Que ça t'étonne ou te dégoûte, dans les deux cas, tu dois bien en penser quelque chose.

Préférant ne pas nier, il se contenta de lui sourire et observa encore son visage. Elle était si belle, avec cette peau irréaliste, parsemée de fines taches de rousseur mais par ailleurs délicate et claire, avec juste ce qu'il fallait de roseur sur les joues quand elle le regardait. Il pourrait les dessiner, ces yeux. Au fusain, peut-être légèrement atténué du bout du petit doigt. Ils étaient assez écartés, extraordinairement en amande, d'un turbulent gris-vert évoquant les vagues déferlantes sur la roche et le sable de Peinture du Couloir.

Il la dessinerait plus tard. Il exécuterait les esquisses en bas, assis devant Piano, écouterait une chanson qui devrait donner vie à Delilah ; il la prendrait dans ses bras et danserait avec elle. Elle le toucherait, si réelle à promener les mains dans ses cheveux, à tirer des dents le col de sa chemise tel un chaton impatient, à ronronner dans son cou.

– Gavin ?

La vraie Delilah attendait une réponse. Comment sortir ensemble quand ils ne vivaient pas dans le même monde ? Elle, mystère ambulante dans sa stricte chemise et sa jupe plissée, incapable de renoncer à l'uniforme guindé de son école catholique. Lui, avec sa tignasse ébouriffée, sa chemise noire, son jean au bord de l'anéantissement.

– Je ne suis pas sûr d'être vraiment ton type.

Elle lui opposa un sourire à croquer.

– Je dirais que si.

– Je dirais que tu peux être dangereuse, rétorqua-t-il en haussant un sourcil sarcastique.

Elle pouffa d'un petit rire étouffé, dont la douceur le réchauffa par tous les pores de sa peau.

– Je ne crois pas, Gavin.

– Qu'est-ce qu'on fait quand on sort ?

Elle souriait de plus en plus et semblait si fervente qu'il l'aurait crue si elle lui avait affirmé que le sol devenait invisible.

– On pourrait boire des milk-shakes. Et peut-être qu'en chemin tu me prendrais la main.

– Eh, minute ! s'esclaffa-t-il.

– Et on parlerait. Tu parlerais.

Il se rembrunit.

– J'ai entendu dire que ça se passait comme ça à un rendez-vous, ajouta-t-elle. C'est ce que je fais tous les jours avec toi. À ton tour, maintenant.

– Franchement, ce n'est pas mon fort.

– Je sais.

– Alors, pourquoi tu voudrais qu'on se donne rendez-vous, avec l'idée de boire des milk-shakes, de se tenir éventuellement la main et de se faire la conversation ?

– Parce que, dit-elle en passant la langue sur ses lèvres rouge pomme, je viens de vivre six années dans une sorte de couvent, alors que tu me plais depuis nos neuf ans. Dès que j'arrive à te faire dire plus de deux mots d'affilée, j'ai l'impression de remporter une grande victoire.

– Genre trophée de poils ?

– Genre guerre.

Cette réponse donna la chair de poule à Gavin. Rien à voir avec la peur, mais ça le faisait frémir de l'entendre énoncée par cette fille toute menue qui dessinait des croix sanglantes et des crânes aux orbites vides.

– Qu'est-ce que tu veux, Delilah ?

– Être la seule fille que tu regardes.

Elle disait toujours des trucs aussi directs, à croire qu'elle se fichait de se mettre à nu devant lui.

– C'est déjà le cas.

– J'aimerais être ta copine, Gavin Timothy.

– Copine ou amie ?

Il préférait lui offrir toutes les chances de revenir en arrière.

– Copine, chérie, ce que tu voudras. C'est ça que je veux.

– Chérie ? répéta-t-il amusé. La fille de ma vie ?

– Voilà.

– Il faudrait que tu saches tout de moi.

– Évidemment. Je ne traîne pas avec toi sous cet arbre depuis plusieurs semaines pour moins te connaître.

– Je n'ai pas un problème du type fétichisme des pieds. Je ne suis pas pareil, c'est tout.

– Comme tu dis...

– Je vis dans... une maison.

Il avait lâché ça d'un ton si pesant qu'elle fronça les sourcils. Il prit alors conscience de ce qu'il venait de dire, soupira en se passant les mains dans les cheveux.

– Non, enfin oui, tout le monde vit dans une maison, en quelque sorte. C'est juste que la mienne est différente.

– Quoi ? À cause des vitraux ?

– Non.

Tout d'un coup, il comprit à quoi elle faisait allusion, à l'impression que Maison pouvait donner

aux gens de l'extérieur. Il avait tellement l'habitude de la voir ainsi, d'en différencier chaque partie individuelle, qu'il ne remarquait plus cet étrange assemblage.

– En fait oui. Je veux dire que son aspect s'explique de la même façon que tes petites jupes ou mes jeans.

– De même que chaque pièce est décorée d'une façon différente, approuva-t-elle.

Sauf qu'elle ne comprenait rien du tout. Les pièces n'étaient pas décorées d'une façon différente ; elles étaient différentes.

– Non, Delilah. La maison et tout ce qu'elle contient sont uniques. Tout y a son propre style, parce que tout, dans cette maison, est vivant.

Elle se mit à rire.

– C'est ça, Gavin.

Il poussa un soupir. Il pourrait toujours dire qu'il plaisantait. Mais, dans ce cas, ça signifiait que rien d'autre entre lui et Delilah ne pourrait progresser. Il serait incapable de se montrer aussi sincère envers elle qu'il l'aurait voulu... ou l'avait peut-être déjà été.

Ou alors, il pourrait essayer de la convaincre.

– Je comprends l'effet que ça peut faire, commença-t-il. Mais je ne veux pas te mentir ni me moquer de toi.

D'un doigt, il lui débarrassa le visage de la mèche qui venait d'y tomber.

– J'ai toujours été un mec un peu à part, tu sais, mais, étant donné la façon dont j'ai été élevé, ça n'aurait pas pu se passer autrement. Mon premier jour au jardin d'enfants, ce n'est pas un de mes parents qui m'a amené mais un tricycle qui couinait à côté de moi. Je n'étais pas dessus, il m'accompagnait. Il est resté devant la classe jusqu'à ce que j'en sorte et là, il a roulé près de moi tout le long du chemin. Je ne savais même pas ce que c'était l'école, jusqu'au moment où j'ai vu les autres enfants qui jouaient, et compris que je devais me joindre à eux. Mais même là, à cinq ans, je savais que je ne devais rien dire à personne. Je savais qu'il fallait poser la main sur le guidon pour avoir l'air de le diriger, alors que c'était le contraire qui se passait.

Delilah semblait au bord de l'évanouissement.

– Et quand je suis arrivé chez moi, ce jour-là, continua-t-il, un goûter m'attendait sur la table de la cuisine, à côté d'un nouveau Lego... un cadeau pour me récompenser de m'en être si bien tiré. Jusqu'en CE2, j'ai été accompagné à l'école par quelque chose de la maison. Le tricycle ou une poussette ou même un petit jouet qui me réchauffait la main comme pour me rassurer. La maison a l'art de se glisser dans des objets inanimés. Elle s'occupe de moi. Depuis toujours.

Delilah tenta d'émettre quelques petits sons avant de sortir une phrase audible :

– De se glisser dans... quoi ?

– Je ne sais pas vraiment quoi, reconnut-il.

Devant son expression incrédule, il eut envie d'expliquer combien de fois lui aussi avait essayé de comprendre. S'agissait-il d'esprits ? D'une espèce de sort ? Était-ce simplement... magique ? De toute façon, ça correspondait à sa réalité à lui, à sa famille, à son existence.

– Les objets à l'intérieur de Maison peuvent prendre vie comme nulle part ailleurs, je crois. Tous les objets qui s'y trouvent... deviennent vivants.

Delilah le dévisageait d'un air absent, répétant :

– Deviennent... ?

– Attends, ils ne me sautent pas au cou non plus. Mais je crois que leur énergie, ou je ne sais pas quoi, peut provenir de l'électricité ou d'autres sources dans le sol. J'ai bien essayé de comprendre

mais ils semblent incapables de me donner une explication.

Il comprit qu'il en avait trop dit. Delilah s'éloignait de lui, les yeux écarquillés. L'affolement le gagna alors qu'il tentait d'expliquer :

– Je te dis ça parce que je tiens beaucoup à toi. Et je suis sûr que tu ne vas pas... me prendre pour un dingue.

Comme le silence s'éternisait, il insista :

– Dis quelque chose.

– Ça a l'air taré, ton truc.

Quelque part, elle devait bien le croire. N'avait-elle pas senti la branche qui lui accrochait la cheville ?

– Oui, c'est dingue. Mais le monde est plein de trucs fous et incroyables. Tu le sais mieux que personne, Delilah. C'est pour ça que tu es fascinée par la possession démoniaque et la résurrection. À partir de là, tu peux bien imaginer que les objets possèdent une vie intérieure, non ?

Elle semblait abasourdie, comme si elle avait reçu un coup de poing dans la poitrine.

– D'où tu tiens ces choses sur moi ?

Il s'interdit de lever les yeux au ciel.

– Quand on fait un peu attention à toi, on le sait.

– Personne ne le sait.

– Je fais attention à des détails que personne ne voit.

– Alors, on va dire que tu racontes la vérité et que tu es loin d'être fou. Comment ça marche ? Par exemple, ces objets... ils parlent ?

– Ils sont vivants, mais ils ne parlent pas parce qu'ils n'ont pas de bouche. À part la télévision, sans doute. N'empêche qu'ils sont vivants. Les pièces, les meubles, les tableaux.

– Les rideaux, souffla-t-elle avec une moue.

– Oui, les rideaux.

– Et les plantes grimpantes.

Elle regarda ses pieds comme si elle s'attendait à y voir une tige l'enserrer encore.

– C'est pour ça que tes parents ne quittent jamais la maison ?

Il marqua une pause avant de répondre, se demandant encore s'il ne ferait pas mieux de mentir, puis se lança, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge ; et ce fut la vérité qui sortit dans un murmure :

– Je n'ai pas de parents. Je vis dans cette maison depuis toujours.

Apparemment, ça dépassait tout ce que Delilah pouvait admettre. Elle cligna plusieurs fois des paupières, les lèvres légèrement ouvertes, pour demander d'une voix étranglée :

– Où sont-ils ?

– Je ne sais pas, avoua-t-il sans oser la regarder.

– Alors ils sont partis... comme ça ?

– Oui. Je ne garde aucun souvenir de mon père, mais ma mère... je sais qu'elle a été là au moins un moment – il y a un portrait – mais... elle est partie. Elle m'a abandonné.

– Mais pour te nourrir...

– J'ai tout ce dont j'ai besoin.

Chaque semaine, arrivait un marché, prépayé – par qui, il n'avait jamais cherché à le savoir. Quand il était plus jeune, il trouvait les caisses sur le perron de l'entrée, mais maintenant qu'il ouvrait lui-même la porte, il avait fait la connaissance de Dave. Voilà des années que celui-ci passait

toutes les semaines. Comment se faisait-il qu'il n'ait pu reconnaître Gavin ?

Hormis les marchés, Maison semblait veiller à ce que son hôte ne manque de rien au point de vue matériel.

– Tu ne te sens pas trop seul ? demanda Delilah.

Il fit non de la tête.

– Comment...

Elle s'interrompit puis reprit :

– Comment c'est possible ?

– Ça s'est toujours passé comme ça, assura-t-il dans un sourire. Pour moi, c'est normal. J'ai des amis, ici, au lycée. J'ai des amis en ligne. Les objets de la maison bougent... ils s'occupent de moi. Depuis toujours. Ils ne me quitteront jamais. C'est un peu comme une grande famille, sauf que personne ne parle.

– Montre-moi ça, dit-elle entre ses dents.

Le vent souffla, soulevant des feuilles qui vinrent danser autour d'eux.

– D'accord, dit Gavin.

Il commençait à aimer la tournure que prenait cette conversation ; à croire qu'il exhalait une goulée d'air qui lui brûlait les poumons depuis toujours. Et cette fille, cette superbe fille complètement cinglée qui ne s'enfuyait pas en hurlant...

Captant son sourire, elle prit un air soupçonneux.

– Tu ne me racontes pas de craques, au moins ?

– Je te jure que non.

– Alors, pourquoi tu ris ?

– Parce que je n'aurais jamais cru que la jolie fille qui m'a écrit un message en sixième allait me demander six ans plus tard de devenir ma copine, entendre tout ça et rester là, devant moi.

– Tu voulais être mon copain ? gronda-t-elle.

Sur le pied de guerre.

Comme s'il pouvait répondre non... Il hocha lentement la tête. À croire que cette fille était destinée à revenir dans cette école crasseuse et bruyante, traînant derrière elle un interminable enchevêtrement de paroles et d'innocence. Et que son premier désir se tourne vers lui.



T Elle

Ainsi, il lui appartenait. Elle eut un sourire farouche, faillit en grogner. Cette coiffure débile, ces yeux sombres, espiègles. Ces lèvres – impossibles à décrire. Ce cou et ces épaules interminables, ces bras noueux, ce torse qui ne cessait de grandir...

Elle songerait plus tard au reste.

– Tu m’as l’air un peu déstabilisée, observa-t-il amusé.

– Sans doute, admit-elle en haussant les épaules.

Elle se rapprocha, plus près que jamais, lui posa les mains sur le torse.

Gavin ravala un énorme soupir qui la secoua, puis ferma les paupières avec une telle vigueur qu’il en grimaça, comme si elle l’avait blessé. Mais quand elle essaya de se détacher, il l’arrêta en plaquant les paumes sur ses mains.

Personne ne l’avait donc jamais touché ?

– Tu as eu beaucoup de copines jusqu’ici ?

Il rouvrit les yeux.

– Deux. Mais je n’ai pas cherché à ce que ça dure ; et aucune ne m’a fait cet effet.

– Quel effet ?

– De soulagement. Et aussi d’un peu de terreur.

Cette fois, elle le lâcha sans lui laisser le temps de réagir.

– C’est moi qui te terrifie ?

– Oui.

– Ce... ce n’est pas bon, ça ?

– Pour moi, si. Tu me combles. Tu es enfin à moi. Je ne veux pas tout gâcher.

Il semblait vibrer d’un espoir désespéré.

Gavin la raccompagna chez elle, loin des buissons râpeux entourant le lycée, vers les pelouses vertes de son quartier. De minuscules maisons pastel s’alignaient à égale distance de la rue, séparées les unes des autres par un espace d’à peine un mètre.

Delilah se doutait qu’elles ne pouvaient beaucoup intéresser Gavin qui avait grandi dans cet immense manoir ; pourtant, il considérait les alentours d’un air visiblement fasciné.

– À quelle heure rentrent tes parents ?

– Ma mère, vers seize heures. Elle est coiffeuse au Supercuts. Mon père était sous-directeur à l’usine.

– Qu’est-ce qu’il fait maintenant ?

Delilah haussa les épaules, surprise que Gavin ne soit pas encore au courant, contrairement au reste de la ville, semblait-il. Devant les fenêtres obscures de sa maison, elle se demanda si l’un de ses

parents ne la surveillait pas depuis le salon. Que penseraient-ils en la voyant parler sur le trottoir à cette haute silhouette maigre ? À vrai dire, elle s'en moquait et s'étonna seulement de ne pas s'en être aperçue plus tôt. Ils avaient des avis sur tout, particulièrement sur les choses sans importance. Où Gavin pourrait-il bien atterrir sur leur spectre de préoccupations ? Mais Delilah les connaissait, elle savait qu'ils ne songeraient pas à vérifier par la fenêtre qui l'avait raccompagnée à la maison ; en revanche, ils avaient remarqué ce matin que sa jupe était un peu plus courte que celle de la veille.

– Ton père est à la maison ? demanda Gavin.

– Peut-être. Il cherche du travail. Je parie qu'il n'y a pas grand-chose pour les sous-directeurs en ce moment dans cette ville.

Gavin fit oui de la tête, mais elle se demanda ce qu'il savait au juste du chômage et des charges d'un foyer. Il travaillait dans un cinéma quelques heures par semaine. Combien d'argent avait-il au juste ? Difficile de lui poser la question. À qui s'adressait-il pour parler école et carrière ? Que faisait-il s'il se retrouvait bloqué sur un problème de maths ?

– Tu devrais rentrer, lui conseilla-t-il en désignant une fenêtre.

Derrière la vitre, la mère de Delilah leur faisait de grands signes.

– Je sais, mais je n'ai pas envie.

– Tu ne vas pas rentrer en flippant à cause de moi, j'espère ?

Elle se souleva sur la pointe des pieds pour l'embrasser mais n'alla pas plus loin que la joue.

– À demain.



8

Lui

Cette nuit-là, Gavin resta allongé sur son lit, les pieds atteignant presque l'autre extrémité. Il devenait trop âgé pour cette chambre qu'il occupait depuis l'âge de sept ans, et venait de décider d'en changer. Ici, le papier peint était bleu et des modèles réduits d'avions pendaient au plafond.

Il avait eu sa phase aviateur, à douze ans, après avoir vu un documentaire sur les frères Wright à la télévision. Il se rappelait encore avoir parlé du programme des semaines entières à Maison qui l'avait écouté avec ravissement. Il avait jacassé des heures durant sur les planeurs et le gauchissement des ailes, et elle avait eu l'air de comprendre, tandis que les fleurs de Peinture du salon s'agitaient à chacun de ses silences comme pour l'encourager à poursuivre.

Il se rappelait comment des caisses de livres sur l'aéronautique et l'aérospatiale étaient apparues comme par magie sur le porche – commandées discrètement, discrètement livrées –, comment des encyclopédies avaient trouvé leur chemin vers Table près de Lit. Il s'y était plongé, volume après volume, avait lu d'innombrables biographies et même trouvé des plans pour construire des modèles à l'échelle. Mais pas de carte. Pas un seul atlas ni aucun globe en vue. C'était le premier soupçon qui avait frappé Gavin : bien que Maison lui ait toujours fourni ce dont il avait envie ou besoin, elle pouvait aussi tenter de l'éloigner de la seule chose à laquelle il ne prêtait pas vraiment attention : le monde extérieur.

Comme chaque fois que ce genre de pensée le traversait, Gavin la fourra dans un coin de son esprit, parmi d'autres choses désagréables. Après tout, il n'avait pas connu d'autre mode de vie que celui-là. N'avait-il pas toujours été heureux ? Ou, du moins, satisfait ? Il partait du principe que chacun vivait sa vie dans une boîte ou dans une autre, que la sienne était juste un peu plus étrange que le reste.

Et voilà que Delilah voulait y entrer.

Gavin ne savait pas comment prendre la chose ; personne ne s'était autant intéressé à lui jusque-là. D'autres filles s'étaient montrées curieuses, se servant peut-être de lui pour explorer leurs propres frontières entre sécurité et danger ; cependant, il semblait clair que Delilah devait être traitée avec doigté. Elle était comme un explosif près d'une allumette : toute d'énergie potentielle encore enveloppée dans son cocon. Il avait envie de la voir éclater.

C'était donc lui, l'allumette. Lui qui devait la mettre en feu.

Fermant les yeux, il laissa échapper un soupir irrité.

– Tu es trop petit, dit-il à Lit.

Presque aussitôt retentit un grondement métallique à travers la chambre. Lit tremblait, ses ressorts grinçaient et des raclements de métal retentissaient autour de lui.

Gavin attendait calmement que Lit achève de s'allonger sous lui d'au moins trente centimètres, et de s'élargir de près d'un mètre. Parfois, il se demandait si Maison se rendait compte qu'il avait

grandi ou si tout, à l'intérieur, le considérait encore comme le petit garçon qu'il avait été.

– C'est mieux, là. Merci.

Il voyait encore au-dessus de lui le plafond bleu ciel avec ses nuages. Impossible de laisser Delilah voir ça.

– Il serait peut-être temps de revoir la décoration.

Que mettre à la place ? Comment les garçons de dix-sept ans installaient-ils leur chambre ?

– Plus foncé.

Ce serait déjà une étape dans la bonne direction.

La chambre s'apaisa et Maison émit de profonds gargouillements, comme pour le réprimander doucement.

Sauf que Gavin n'en tint pas compte ; il sortit de Lit, traversa la pièce pour aller regarder monter les premières lueurs du jour, les rayons dorés qui se dessinaient derrière les toits des maisons dans le lointain.

Le jardin s'étalait devant lui, kaléidoscope de fleurs encore visibles sous la fine couche de givre. Delilah avait compris pour les pommes, mais Gavin se demandait ce qu'elle penserait en voyant ces roses épanouies en plein janvier ou le potager rempli de légumes au cœur de l'hiver.

Plus tôt, au lycée, elle était restée imperturbable à la découverte de son secret, mais c'était une chose d'admettre l'existence d'une maison qui vivait, respirait et grandissait autour de vous, c'en était une tout autre que de la voir. Comment réagirait-elle devant Fougères qui se redressaient toutes seules, s'installant sous les meilleures Fenêtres au soleil ? Ou devant Lampe qui le suivait de pièce en pièce car il n'y avait aucun interrupteur sur les murs ? Ou devant Table de Salle à Manger, l'un des rares meubles qui ne bougeait pas le jour mais crissait la nuit à travers les couloirs ?

Delilah avait envie de venir voir comment il vivait, mais il appréhendait sa réaction devant le feu de cheminée qui brûlait sans intervention humaine, ou devant Grand-Mère Pendule qui lui disait exactement où il risquait d'arriver en retard. Il y avait de grandes chances pour qu'elle s'enfuie en hurlant et ne veuille plus jamais lui adresser la parole.

Pourtant, quelque part, il redoutait qu'elle n'en fasse rien. Que Delilah Blue ne soit aussi intrépide qu'elle le paraissait et qu'elle reste. C'était cette dernière possibilité qui lui faisait le plus peur car, une fois qu'elle aurait franchi la porte d'entrée, à coup sûr il ne voudrait plus la laisser partir.

Gavin ne se hâtait pas pour regagner le lycée, sans trop savoir ce qu'il allait raconter à Delilah la prochaine fois qu'elle lui demanderait de l'accompagner chez lui. Pataugeant dans la neige fondue, il se disait qu'elle allait forcément le lui demander. Restait à savoir si elle allait lui laisser le temps de placer un mot avant d'en parler.

Elle attendait devant l'entrée, son sac abandonné en tas à ses pieds. Gavin eut le temps de la contempler avant qu'elle ne l'aperçoive, de l'observer, depuis la natte de ses cheveux jusqu'à ses jambes sous sa jupe plissée.

Il n'y connaissait pas grand-chose en filles, mais savait au moins que la plupart portaient ce genre de tenue afin d'affoler les garçons. Cependant, il ne fallait pas être un génie pour comprendre qu'en arborant ce qu'elle considérait comme un banal uniforme, Delilah ne se rendait absolument pas compte de l'effet qu'elle produisait sur lui, ou d'ailleurs sur n'importe quel autre garçon. À vrai dire, elle n'accordait pas beaucoup d'importance aux vêtements. Pourtant, l'innocente apparition d'une

jambe, bien enveloppée d'un collant tricoté et d'une paire de bottes, suffisait à le faire imaginer tout ce qu'elle ne lui montrait pas.

Elle l'aperçut alors qu'il traversait la rue, lui sourit, et il sentit aussitôt son cœur se serrer, encore plus fort que la dernière fois.

– Salut, Delilah ! lança-t-il en essayant d'éclaircir sa voix cassée.

– Salut, Gavin ! Tu as fait ton devoir sur Edgar Poe ?

– Oui. Et toi ?

Elle prit le chemin du lycée.

– Oui, mais ça m'a pris un temps fou.

– Pourquoi ? Vous en avez sûrement déjà parlé à Saint Benedict's.

Ils gravirent les marches et Gavin lui ouvrit la porte, humant au passage son parfum de fleur de pommier.

– J'ai quand même eu beaucoup de recherches à faire.

– Je parie que tu avais juste oublié de petits détails.

– Sauf s'il y a trop de distractions dans mon cours de littérature, rétorqua-t-elle avec un sourire taquin.

– C'est vrai que M. Harrington est très distrayant.

– On pourrait aussi se distraire chez toi, murmura-t-elle. Je suis sûre que tu ferais un excellent professeur.

Il déglutit, détourna les yeux mais, autant il était gêné, autant elle restait à l'aise. Elle lui prit les mains en éclatant de rire, aperçut alors les mots qu'il avait écrits en noir ce matin même sur sa manche :

Elle te casse la voix et te laisse hurler à la lune.

– C'est quoi, ça ?

Retirant aussitôt son bras, il s'aperçut soudain que plusieurs élèves les observaient avec intérêt.

– C'est tiré d'une chanson que j'aime.

Ils s'arrêtèrent devant le casier de Delilah.

– Tu es sûre ? finit-il par demander. Cette maison, ce n'est pas évident, pas plus que de sortir avec moi.

Une lueur enflamma les yeux de Delilah et elle se hissa sur la pointe des pieds pour lui effleurer l'oreille du bout des lèvres. Les couloirs bourdonnaient, mais tous deux s'en moquaient éperdument.

– Je suis sûre.



9

Elle

Gavin ouvrit la lourde porte et entra en regardant autour de lui comme pour s'assurer que tout était en ordre. Avec un petit sourire, il fit signe à Delilah d'entrer.

Tout le long du chemin, elle avait vibré d'impatience à l'idée de découvrir le monde secret de Gavin. Mais, sur le seuil, elle éprouvait une subite terreur en se voyant déjà retenue prisonnière par les bras d'un fauteuil ou envoyée à terre par un croche-pied d'une table. Et si tout était... délirant, là-dedans ? Dans un court moment de panique, elle revécut une sensation éprouvée dans son enfance en regardant *Jumanji* : des vignes au plafond, des rhinocéros lâchés à travers la maison, d'énormes abeilles attaquant en piqué...

– Entre, souffla Gavin avec un sourire rassurant.

D'un bref regard, elle aperçut derrière lui l'intérieur d'une maison des plus classiques.

Elle traversa plusieurs pièces en passant les doigts sur chaque surface à sa hauteur, jusqu'à s'aviser qu'elle importunait peut-être ce qu'elle touchait. Les meubles étaient magnifiques, les sols – parquets, carrelage ou moquette – ne présentaient pas une trace de poussière ni de saleté. D'épaisses tapisseries couvraient les murs, ornées parfois de tableaux pleins de vie – cris de mouettes en bord de mer, parfum des orangers. Néanmoins, mis à part ces sons et ces odeurs, la maison restait parfaitement tranquille.

Gavin la suivait en se mordillant la lèvre, d'un air à la fois anxieux et amusé. Elle caressa un long canapé de cuir dans le salon.

– C'est là que je m'assieds pour lire, dit-il.

La voyant contempler une chaise à l'aspect particulièrement sévère en bout de table dans la salle à manger, il se mit à rire.

– Mais pas là, en revanche. Cette pièce est plutôt agressive.

Delilah s'attendait à une certaine réaction alentour, quelque chose comme un murmure ou un frisson, mais un silence total régnait sur l'ensemble, à part les tableaux, qu'elle avait déjà oubliés. Arrivée dans une cuisine des plus paisibles, elle en venait à se demander ce que ces lieux pouvaient au fond avoir de si extraordinaire.

– Je ne vois pas en quoi cette maison est... différente.

Gavin sourit en ouvrant le réfrigérateur pour sortir deux bouteilles de jus de fruit.

– Si tu le dis.

– Tu crois que ça te ferait drôle de vivre ailleurs ? Par exemple, quand tu iras à l'université ?

Elle avait lancé ces paroles en toute innocence, mais la maison sursauta dans un grondement terrible. À quoi répondit un cri de Delilah qui se précipita vers la porte d'entrée.

Trouvant la poignée bloquée, elle l'agita désespérément, jusqu'à ce que Gavin la rejoigne et lui prenne la main avec douceur pour l'en écarter.

– C'est bon, murmura-t-il, c'est bon.

Le calme était retombé autour d'eux, plus de secousses, plus de vent glacial. Delilah sentait le souffle de Gavin sur son oreille. Elle s'adossa contre lui.

– C'est juste que... ça m'a surprise.

– Désolé.

Quelque part, elle eut l'impression qu'il s'adressait autant à la maison qu'à elle.

En se retournant vers lui, elle aperçut la lampe qui continuait de danser au-dessus de la table de la cuisine, les murs qui semblaient respirer comme s'ils avaient jusque-là retenu leur souffle.

– Elle essayait d'être sage, expliqua-t-il. Je lui ai beaucoup parlé de toi, alors tout le monde est un peu excité. On ne sait pas trop ce qu'il faut faire.

– Désolée. Je ne voulais vexer personne en demandant ça.

Les yeux écarquillés, elle tremblait quand Gavin l'attira contre lui, l'enveloppant de ses bras immenses. Elle posa le visage contre son torse, écouta les battements réguliers de son cœur ; pendant un petit moment, elle eut l'impression d'être enveloppée dans un autre corps, plus grand et infiniment plus puissant. Une légère irritation emplit ses pensées, comme si des doigts fantômes venaient lui presser les tempes.

Clignant des paupières, elle secoua la tête et se sentit habitée d'une forte pulsion de colère contre cette perturbante sensation qui s'éclipsa aussitôt.

Gavin promena un long doigt sur sa colonne vertébrale, la ramenant aussitôt à l'instant présent, auprès de lui. Elle avait été épouvantée par le tressaillement de la maison. Rien de plus.

– Viens, on va dans la remise, murmura-t-il contre ses cheveux.

Elle se demanda quelles histoires sa bouche pourrait inscrire sur sa peau et où au juste.

– Tu as peur ? demanda-t-il tout doucement.

Elle fit non de la tête. Elle n'avait pas peur ; pas vraiment. Mais comment concilier son goût pour l'étrange avec cette tonitruante plongée dans le bizarre ? Finalement, c'était fantastique d'assister à une telle scène de ses yeux. Cependant, elle devait admettre qu'il était aussi un peu effrayant de sentir la présence de cette maison se coller ainsi proche d'elle, si près, jusque dans ses pensées. Et dans cette grande maison bien réelle habitait Gavin. Ainsi, ses parents à elle, normaux à faire peur, devaient l'avoir marquée de quelques traces. Chose qu'elle n'était pas certaine de pouvoir jamais accepter.

– Je ne veux pas commettre d'erreur, reprit-elle.

Un paisible éclat de rire monta de l'endroit où elle avait collé sa joue, pour s'exhaler au-dessus de sa tête.

– Arrête ! Tu ne risques rien. Je crois que la maison a aussi peur que toi. Tu sais bien ce qu'on dit, « elle a plus peur de toi que toi d'elle ».

Il l'emmena dans le jardin, vert, immense, peuplé d'arbres luxuriants. Des pommes rubis pendaient aux lourdes branches. Mandariniers, cerisiers, pruniers et pêchers regorgeaient de fruits ; ils semblaient plantés pour former une délicieuse petite forêt à proximité d'une remise.

Là aussi, la pelouse crissait doucement, moelleusement, sous ses pas.

– Qu'est-ce qui se passe avec la pelouse du devant ? demanda Delilah.

– Ah, les jumelles ! Je crois que Pelouse Morte le fait exprès pour embêter Vivante. Mais c'est juste une supposition.

Certes, songea Delilah. Comment pourrait-il le leur demander ? Comment pourraient-elles lui répondre ?

– Je dois avoir quelque chose comme un million de questions à te poser.

– Ah bon, c'est tout ? Tiens, entre dans cette remise, elle est tranquille.

Delilah faillit lui demander comment il le savait, ou que les pelouses étaient jumelles ou que la maison s'inquiétait de ses réactions, mais en passant la porte elle découvrit les murs de bois parfumé et comprit.

Ce n'était pas vraiment ainsi qu'elle aurait imaginé une remise. Pour elle, il s'agissait plutôt d'un endroit poussiéreux et plein de toiles d'araignées, où on gardait les vieux outils de jardinage. Ce qui n'était pas du tout le cas, en l'occurrence. Il suffisait de voir ce parquet brillant, impeccable, ces deux petites fenêtres reluisantes, ces étagères remplies de pots de fruits, de légumes et de sauces, devant ce petit évier, ce fourneau et ces tiroirs aux poignées de cuivre. Un canapé bleu était installé sous une fenêtre plus large, à proximité d'un tas de livres posés par terre. Delilah devina aussitôt que Gavin passait beaucoup de temps ici.

– Qui a préparé ces pots de nourriture ?

– Remise.

Elle capta au passage le petit sourire qui avait accompagné cette réponse.

– Comment c'est possible ? insista-t-elle.

Il ouvrit un tiroir près du fourneau, en tira quelques ustensiles : un éplucheur, une écumoire, un beau couteau au manche d'ivoire.

– Elle utilise le matériel qu'il faut.

Delilah voulait savoir comment ces gestes se déroulaient mais, sans lui laisser le temps de poser la question, il ajoutait :

– Tu veux emporter quelques fruits chez toi ?

L'atmosphère s'attéridit soudain et Delilah ne put s'empêcher de chercher par la fenêtre l'apparition subite d'un rayon de soleil.

– Il fait doux parce qu'elle veut que tu en prennes.

Hochant poliment la tête, Delilah prit les pots de pêches et de prunes que lui tendait Gavin.

– Ça aussi, dit-il en lui plaçant un pot de cornichons sous le bras. C'est ce que je préfère.

Pour un peu, elle se serait attendue à les voir lui faire signe derrière le verre, mais ils paraissaient aussi tranquilles que n'importe quels cornichons.

– Et c'est ici que tu les gardes ?

– Entre autres.

– Et où encore ?

– Dans la cuisine, dans ma chambre. J'aime jouer Piano mais Salle à Manger peut être insupportable. Elle se prend pour un ermite, elle est glaciale, je n'aime pas y rester.

Il la reconduisit dehors et elle eut l'impression de descendre d'un bateau, les jambes un peu flageolantes, l'estomac secoué par la dureté du sol sous ses pieds.

– Ça va ? demanda Gavin en lui prenant le bras.

De ses longs doigts, il enveloppait délicieusement sa peau. Pas trop sûre de son équilibre, elle trébucha et dut s'accrocher à lui, tandis qu'une petite voix en elle demandait si elle ne l'avait pas un peu fait exprès ; car, une fois qu'il l'eut enveloppée de ses bras, elle se sentit parfaitement à l'aise. Protégée, stable mais – malheureusement – saisie d'un désir désespéré de l'embrasser.

Ils s'allongèrent sur une pelouse d'herbe grasse sous un cerisier. Le soleil se faufilait par légers éclats et Delilah dut chercher à positionner sa tête pour éviter de prendre un rayon dans l'œil. Pour

ça, il fallait juste l'appuyer sur l'épaule de Gavin.

– Tu peux encore me poser des questions, dit-il. Je suis sûr que tu es un peu perdue.

Elle hocha la tête et comprit qu'il l'avait senti en le voyant se pencher un peu plus près d'elle. Elle eut l'impression qu'on lui versait de l'eau chaude dans les veines.

– La maison possède toutes ces choses ? C'est comme ça que ça marche ?

– Je ne sais pas trop, mais c'est une explication qui se tient. Les ustensiles bougent. Le four s'allume. J'ai l'impression que c'est la remise qui fait tout, mais c'est peut-être moins évident. Pour moi, la maison est une seule... chose, composée de parties mouvantes.

D'un petit geste de l'épaule, elle l'incita à rapprocher sa main pour pouvoir s'en emparer.

– Tu es heureux, ici ?

– Oui. En fait, c'est tout ce que je connais. Je sais que ma vie est un peu différente. Pour le moins.

Normalement, elle aurait dû maintenant l'interroger sur le jardin, ou la maison, ou demander comment il avait appris à marcher, à parler, à s'entendre avec les autres humains. Pourtant, ce fut une tout autre question qui lui vint à l'esprit :

– Tu as déjà amené une copine ?

Il se mit à rire.

– Non, tu es la première.

– Tu sais ce que c'est, une peine de cœur ?

– Ce n'est pas une question sur la maison, là.

– Réponds quand même.

Levant les yeux vers lui, elle admira sa puissante mâchoire et sa barbe naissante. La laisserait-il jamais dessiner quelque chose sur lui ? Par exemple, des ronds rouge sang ou des lignes grises en dents de scie, comme il le faisait lui-même. Ou alors des runes, pour effrayer et empêcher quiconque de le toucher.

– Si je suis ta copine, je te demanderai des trucs comme ça.

– Compris. Alors non, je n'ai jamais connu ça. Enfin, pas comme tu l'entends. J'en ai eu d'énormes quand j'étais petit, parce que je me sentais ignoré ou rejeté ou humilié. Alors aujourd'hui, je ne risque plus rien.

Ce fut elle qui eut envie de le plaindre.

– C'est terrible, ça.

– Mais non ! Je n'ai jamais été seul. Maison est très affectueuse. Les objets forment ma famille et je me sens heureux. Et puis, je peux discuter en ligne avec des amis qui ne connaissent que mon pseudonyme ; ils ignorent que je forme la version Maison hantée du gars élevé par les loups. Sauf que maintenant, je t'ai, toi aussi.

– Eh oui.

– Seulement, comme je t'ai dit, les peines de cœur c'est fini, sauf avec Maison, peut-être.

Les branches de l'arbre avaient commencé à s'étirer pour venir caresser le bras de Gavin, celui qui ne touchait pas Delilah. Elle l'entendit souffler un petit « merci » tout en portant une cerise à sa bouche avant d'en cracher le noyau sur la pelouse. La branche lui tapota doucement l'épaule.

– Quoi ? Tu voulais le récupérer ?

L'arbre lui caressa la joue d'une feuille puis s'écarta. À l'évidence, c'était un « oui ». Ce fut alors que Delilah comprit comment il avait dû apprendre à marcher et à communiquer et tout ce qui avait pu servir à son éducation : c'était Maison qui le lui avait appris. Si elle était capable de gestes aussi

déliçats que de lui donner cette cerise, le réprimander pour avoir craché le noyau puis lui caresser la joue, elle était certainement capable de l'élever et de le nourrir.

Gavin était aimé.

De sa place, Delilah observait ces relations d'un œil fasciné.

– Je ne sais pas quoi demander, finit-elle par avouer. C'est tellement extraordinaire...

Une douce brise souffla sur eux un parfum de printemps dans une tiédeur des plus beaux jours d'été. Au beau milieu de l'hiver.

Ils partirent peu après. Delilah restait fascinée par ce qui les entourait, un rien gênée aussi, car elle se demandait à quel point la maison pouvait les entendre ou les voir, ou même percevoir ses intentions pas très innocentes envers Gavin. Elle avait passé une bonne partie de ces moments à chercher où ils pourraient s'embrasser lorsqu'ils passeraient du temps ensemble dans cette maison.

Il ne dit pas un mot en partant mais donna une petite tape sur le tronc du cerisier avant de conduire Delilah vers la porte du jardin qui menait à la rue. De retour sur un trottoir normal, elle se dit qu'elle ne verrait plus jamais le monde du même œil. Combien de maisons se comportaient ainsi ? Combien d'arbres possédaient la même conscience que ceux du jardin ?

À cet instant précis, un bourdonnement s'éleva de la poche de Gavin. À sa grande surprise, Delilah le vit marquer une hésitation avant d'y plonger la main.

– Tu as un téléphone ?

– Oui, bien sûr.

Il la dévisageait comme si elle avait soudain un troisième œil sur le front.

– Tu l'as acheté ?

Il leva un doigt pour la prier de le laisser répondre, mais ne dit pas « allô » ou « salut » ou « c'est moi, Gavin. » Il lança seulement :

– Je rentrerai vers neuf heures.

Et il raccrocha.

– Tu as une heure limite ?

– Évidemment, dit-il en riant.

– Mais si la maison sait toujours où tu te trouves, pas besoin de lui dire quand tu vas rentrer, si ?

– Elle ne peut pas me voir, sauf si j'ai pris avec moi quelque chose de... possédé.

Il rit en prononçant ce dernier mot, comme s'il s'excusait.

– Sauf si ça me suit dans la pelouse ou sur un fil, ce qui... Enfin, je ne sais pas si elle peut faire ça. C'est difficile à exprimer en mots. Tu vois, parfois je sais quand Maison s'inquiète, car elle laisse un petit objet devant la porte pour que je le prenne avec moi. Par exemple, les jours où j'ai un examen important. Ou quand j'ai eu mon entretien d'embauche, elle savait que j'étais inquiet. Enfin bon, d'habitude, si je m'en vais, je suis... tout seul.

Delilah commençait à se demander s'il était aussi libre qu'il le disait.

Et puis, neuf heures du soir, ça semblait une éternité. Elle regarda sa montre. Il lui restait donc encore cinq heures avec lui ? Un flot d'images lui traversa l'esprit comme s'il battait un jeu de photos de ses longs doigts. Leurs mains nouées, des lèvres sur sa paume, qui remontaient sur son poignet, qui lui baisaient le menton, les lèvres, les paupières. Le doux contact de sa langue sur la sienne, un soupir de sa bouche dans la sienne.

Mais non, elle n'avait pas cinq heures. Avec un peu de chance, elle en aurait deux, car sa propre

heure limite, c'était le coucher du soleil, et la lumière baissait déjà pour faire place aux soirées gris-bleu des courtes journées d'hiver.

Remettant le téléphone dans sa poche, il la contempla de ses yeux sombres et brillants.

– Je travaille, dit-il, parce que c'est sympa d'avoir son indépendance ; en même temps, il y a toujours de l'argent dans le pot.

Elle cligna des paupières.

– Quoi ?

– Dans le cellier. Il y a un pot toujours plein d'argent. J'ignore comment ça se fait, mais j'en trouve chaque fois que j'en ai besoin.

Comme elle ne réagissait pas, il ajouta :

– C'est comme ça que j'ai eu mon téléphone.

– Ce pot, il est vivant ?

– Je suppose. En même temps, toutes mes relations avec lui consistent à obtenir de l'argent quand j'en ai besoin.

– La scène typique de distribution de l'argent de poche.

Il lui répondit d'un petit sourire qui finit par s'élargir au point de lui manger tout le visage. Delilah se dit qu'elle allait perdre la tête ou se fondre dans le trottoir s'il continuait à la regarder ainsi.

– C'est la première fois de ma vie qu'on me trouve « typique ».

– Mais à part l'histoire du pot, tu ne l'es pas vraiment.

– Et toi, on t'a déjà dit que tu l'étais ?

– Oui, plein de fois. Peut-être pas avec ce mot précis, mais on m'a déjà trouvée gentille, sage ou bien élevée.

– Alors là, c'est faux.

– Quoi ? Je ne suis pas bien élevée ?

Quelque part, elle était enchantée qu'il puisse lui trouver un petit côté farouche, même s'il était bien caché au fond de son cœur.

– Peut-être pas, mais surtout, tu n'es pas typique.

Il se pencha, saisit une mèche de ses cheveux qu'il enroula autour de son doigt avant de la tirer doucement.

– Même pas un peu. Et quand tu me regardes comme ça, j'ai envie d'embrasser tes lèvres jusqu'au coucher du soleil.

Ce fut comme si mille chevaux galopèrent dans la poitrine de Delilah.

– Tu pourrais, tu sais.

Il parut ne pas l'entendre, alors qu'il ajoutait déjà :

– Personne ne m'a jamais regardé comme toi.

Elle voulait bien le croire. Elle n'avait non plus jamais vu personne comme lui.

– Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ?

– Je risque de ne plus pouvoir m'arrêter, et tu rentreras en retard chez toi.

Elle crut voir le visage irrité de son père, l'expression inquiète de sa mère, alors que tous deux tourneraient en rond dans la cuisine sans quitter la pendule des yeux.

– Ça en vaudrait peut-être la peine.

L'air de réfléchir à la question, il se mordit les lèvres, les faisant blanchir sous la pointe de ses canines. Jamais elle n'avait vu de mec aussi sensuel.

– Je pense tout le temps à t'embrasser, murmura-t-il.

Fermant les yeux, elle respira un grand coup. Elle voulait qu'il arrête et rêvait qu'il continue à jamais.

– Ça et d'autres choses, reprit-il. Par exemple, si tu me mordais l'épaule, ou si c'était moi qui le faisais et que tu aimais ça.

Elle se dit que ce serait sûrement le cas. Car, si c'était bien ce côté obscur qui l'attirait en lui, ce qui la rendait de plus en plus en plus amoureuse de Gavin, c'était la réalité : il disait tout ce qu'il pensait sans s'arrêter sur son aspect différent, un peu obscur...

Elle eut envie de rouvrir les yeux pour voir la tête qu'il faisait quand il déclarait ce genre de chose, mais n'en eut pas le temps car, déjà, elle sentait sa bouche effleurer la sienne, ses doigts lui enserrer la taille, ses dents lui mordiller la lèvre inférieure. L'exquise douleur lui coupa le souffle et elle eut aussitôt envie de recommencer.

– Tu me diras demain si tu as aimé.

Quand elle put enfin ouvrir les yeux, Gavin n'était plus qu'un point qui disparaissait au bout de l'allée.



10

Lui

Gavin raconta comme il le put à sa chambre son après-midi avec Delilah, tout en essayant de ne pas avoir l'air d'un poète énamouré. Delilah aux mille sourires, Delilah l'intelligente, l'audacieuse malgré sa silhouette si menue à côté de lui. Et la chambre de tiédir autour de lui.

– Mais je suis éreinté. Ça m'épuise de lui parler. J'ai l'impression que, rien qu'en me regardant, elle m'arrache toutes mes pensées de mon cerveau. Jamais je ne pourrai garder un secret devant elle.

La chambre se refroidit.

– Elle est déjà venue ici, Chambre. Elle sait tout de toi, tu ne représentes plus un secret. D'ailleurs, elle te trouve formidable.

Les bords de Couverture se soulevèrent, enveloppant Gavin dans son étreinte. Qui savait que les objets de Maison pouvaient être à ce point sensibles, possessifs, inquisiteurs ?

– Tu m' observes quand je ne suis pas là ?

Il s'était toujours posé la question, et cette conversation avec Delilah n'avait fait que la soulever de nouveau. Quand il était petit, il y avait toujours quelque chose de Maison pour l'accompagner en promenade ou à l'école. Mais, en grandissant, il avait eu l'impression qu'elle voulait l'aider à se sentir indépendant, même s'il n'était jamais vraiment tout seul.

Il se doutait que Maison l'épiait la plupart du temps, encore qu'il ne comprenne pas comment elle s'y prenait. Par le biais d'un réseau d'arbres ou de fils bourdonnant dans le ciel ? Il n'avait jamais cherché à savoir car ça lui était égal.

Mais maintenant, il devait savoir s'il pouvait se retrouver seul avec Delilah quand il le voudrait.

– Alors, Maison ? Tu m' observes tout le temps ?

La pièce ne refroidit pas, ne se réchauffa pas. La couverture ne se tendit pas plus qu'elle ne se relâcha. Pas de réponse.

– C'est bien ce que je pensais, dit-il paisiblement.



||
Elle

- Arrête de te toucher la lèvre, Delilah, lui dit sa mère avec un sourire tendu. Ton menton va retomber. Tes doigts sont sales et gras, ça va te donner des boutons.

- D'accord, murmura Delilah au-dessus de son assiette.

Légumes sans goût, poulet fade, riz pas assez cuit. Les yeux au plafond, elle se prit à souhaiter que la lampe s'anime soudain d'un joyeux mouvement. Le silence qui régnait dans cette maison avait quelque chose de sinistre. Elle regrettait le chaos qui régnait à son ancienne école pendant les repas, les claquements des fourchettes, les verres qui se remplissaient et ces centaines de filles qui échangeaient des murmures pétillants. Elle se demanda comment se passaient les dîners dans la maison de Gavin et si elle pourrait l'embrasser devant la table de la salle à manger.

Si seulement elle lui avait demandé son numéro de téléphone, elle pourrait l'appeler après le dîner de sous les couvertures pour lui dire qu'elle avait apprécié son baiser.

- Delilah Blue, je t'ai dit d'arrêter de te toucher la lèvre.

* * *

Cette nuit-là, Delilah fit des rêves tordus et délicieusement terrifiants. Chaque fois, elle se réveillait en sursaut, la tête pleine d'images de mort à la suite d'un accident domestique – elle oubliait le four allumé et la maison explosait – après quoi elle se rendormait, et ça recommençait : cette fois, elle lâchait son séchoir au-dessus de la baignoire pleine d'eau ou elle dégringolait de l'escalier pour atterrir sur le couteau qu'elle tenait à la main.

Sans trop savoir pourquoi, elle avait dû aller se coucher, le poing serré sur un couteau à beurre. Elle le laissa tomber par terre dans un claquement sinistre et sentit ses muscles se tendre alors qu'elle s'étirait, complètement réveillée. Sa tête lui faisait mal, les tempes battantes, comme si des doigts enserraient son crâne. Elle trouva des cachets dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains, puis revint se coucher, s'endormant jusqu'aux premières lueurs du jour.

En se levant par d'aussi sombres matinées, elle se racontait qu'elle ne dormait jamais, qu'elle était sortie toute la nuit, pour danser sans s'arrêter. Sous la douche, elle se disait qu'il était trois heures du matin et qu'elle évacuait la transpiration à force de heurter d'autres corps détrempés sur la piste ; loin de ces quelques heures innocentes de sommeil et de rêves fous.

Elle enfila les habits qui lui tombaient sous la main ; d'ailleurs, il y avait des chances pour que Gavin ne fasse pas attention à ce qu'elle portait. Alors que si lui se présentait au lycée en polo et pantalon, elle allait faire une crise cardiaque. Donc, en fin de compte, peut-être que les vêtements avaient leur importance. Elle passa la paume sur sa jupe rouge et son pull blanc. Trop ordinaires. Elle avait échangé un uniforme contre un autre. Dur de faire correspondre son apparence à sa personnalité.

Devant la glace, elle dessina le tracé de ses hanches – étroites et si féminines – puis de sa poitrine

– à peine visible. Elle se sentait piégée par son école privée, comme si, loin de tout contact avec les garçons, l'évolution de son corps avait stagné, prenant plusieurs années de retard sur les autres. Elle aimait les longues lignes sinueuses de Gavin sous son t-shirt. Elle aimait voir saillir les veines de ses bras quand il soulevait son sac à dos sur ses épaules, et ses biceps tendus comme des cordes sous ses manches. Il paraissait fort et teigneux, aussi capable de l'envoyer balader dans la pelouse que de glisser une main dans la sienne.

Le petit déjeuner – plus terne que jamais. Le chemin vers le lycée – trop long. Mais, en apercevant Gavin qui l'attendait devant la cour d'entrée, elle sentit son cœur s'enflammer.

– Alors ? demanda-t-il.

– Alors quoi ?

– Tu as aimé ?

Elle répondit en pressant le pas avant de se jeter dans ses bras, de lui entourer le cou des siens pour l'attirer vers elle

plus bas

plus bas

plus bas vers sa bouche afin de lui offrir encore sa lèvre.

– J'ai adoré.

Adoré qu'il la morde, qu'elle puisse se repaître de ses lèvres et le tirer par les cheveux pour entendre ce son qui lui mettait les pieds en feu.

– Adoré comment ?

– Pas pu arrêter d'y penser. Ma mère m'a crié après parce que je me touchais tout le temps la lèvre.

– C'est vrai ? Elle a crié ?

– Enfin, pas vraiment, mais elle me harcelait de sa voix désagréable.

– Parce que tu te touchais la lèvre pendant le dîner ?

– Exactement. Alors maintenant, tu es obligé de recommencer tout le temps.

La cloche sonna derrière eux et Gavin la saisit par les épaules, l'entraînant vers le lycée.

– Il y avait une cloche dans ton autre école ?

Elle leva la tête vers lui, un peu déçue qu'il change de sujet.

– Non. Nous étions considérées comme responsables de notre temps.

Elle se rendit compte de la vacuité de ses paroles tout droit sorties du manuel de Saint Benedict's.

– C'est ça, rétorqua-t-il. Les élèves des écoles publiques ne sont pas considérés comme responsables.

Jetant un coup d'œil vers le trottoir, elle s'aperçut qu'il avait de nouvelles chaussures noires et préféra les regarder en essayant de ne plus songer à quel point elle avait envie qu'il l'embrasse.

– Même si je ne me considère pas comme quelqu'un de typique, reprit-il d'une voix amusée, j'aime remplir mes obligations. Pour embrasser ou pour autre chose. Mais surtout pour embrasser.

Delilah se rendit compte qu'elle lui offrait un sourire ridicule en croisant le regard de Dhaval, non loin de là. Haussant un sourcil, les bras croisés, celui-ci n'avait rien manqué de la scène et elle comprit qu'il ne la lâcherait plus jusqu'à ce qu'elle lui ait tout raconté au sujet du garçon qui l'accompagnait. Gavin ralentit le pas et finit par la laisser partir en l'embrassant sur la tête, promettant qu'ils allaient se retrouver plus tard. En le regardant s'éloigner, avec ses larges épaules carrées et ses cheveux noirs comme l'ombre des arbres, elle se sentit un rien vidée, à croire qu'il emportait une partie d'elle-même avec lui.

L'herbe brune et boueuse formait une sorte de marécage devant le lycée. Dhaval s'était assis en

haut des marches, à côté de Cornelia Stinton, une fille qu'il lui avait présentée le premier jour. Arrivée de Wichita l'année qui avait suivi le départ de Delilah pour son pensionnat, elle faisait partie des rares élèves qui ne se sentaient pas personnellement offensées par cette désertion.

– Viens ici, ma belle, lança Dhaval en tapotant le béton près de lui.

Elle prit place après avoir poliment salué Cornelia, qui lui sembla un peu trop collée à Dhaval ; apparemment, celle-ci ne savait pas encore qu'il s'intéressait davantage aux garçons qu'aux filles.

– C'est quoi, le sujet d'aujourd'hui ? demanda-t-il à Delilah en lui donnant un coup d'épaule.

– Discussion sur la fiabilité des narrateurs de fiction, tir à l'arc en éducation physique et...

– Et quelques bisous avec ta nouvelle peluche ?

Elle le fusilla du regard et ne répondit pas.

– Trop fort, tu es une rapide, toi ! Tu obtiens toujours ce que tu veux ?

– Absolument pas.

– Tu sors avec Gavin ? demanda Cornelia en écarquillant ses grands yeux bleus.

Elle était jolie comme on l'est souvent à dix-sept ans, malgré tous les produits qu'elle se mettait sur le visage.

Prétendait-elle ne pas avoir vu Delilah et Gavin sur la pelouse quelques minutes auparavant ? Au fond, elle ne les avait peut-être pas vus... Si bien que Delilah hocha la tête et, apercevant Gavin qui s'éclipsait par la porte d'entrée, se prit à espérer qu'il ne se trouve pas encore derrière elle au cours de littérature. Elle avait envie de pouvoir observer à loisir ses larges épaules et se rappeler ce que ça faisait d'y appuyer la tête.

– Il était un peu trop bizarre pour moi, commenta Cornelia d'un ton las. Je suis contente que ce soit fini.

Ça sentait trop le mépris de l'instinct territorial : en rejetant Gavin, Cornelia laissait Delilah l'approcher. Dhaval se racla la gorge d'un air sceptique.

– Tu as été vache avec lui, Cor'.

– Pas du tout !

– menteuse !

– Moi aussi, je le trouve bizarre, intervint Delilah en se levant.

Après quoi, elle dit au revoir à Dhaval puis se dirigea vers le bâtiment.

Bousculée par les autres élèves, elle avait trop chaud. Ils avaient tous l'air savamment échevelés, après avoir passé des heures à s'installer un parfait désordre sur la tête, puis à se choisir des vêtements totalement désassortis. Elle jeta un coup d'œil sur sa jupe, son pull, ses bêtes chaussures marron.

S'appuyant contre son casier, elle sentait encore tous ces corps la bousculer, comme poussés par la marée. Elle pourrait se joindre à eux, se laisser porter jusqu'à la salle de classe. Ou faire mine de planter ses pieds dans le sable en attendant que son monde cesse de tourner.

Elle n'était pas du genre jalouse. Elle n'avait eu ce qu'on pourrait appeler un petit ami que quelques semaines l'année précédente. Elle avait embrassé deux autres garçons. Pourtant, elle les avait tous laissés partir avec un sourire aussi aimable que possible, en tâchant de ne pas leur dire qu'ils ne correspondaient pas vraiment à ses goûts.

Des pas de géant retentirent derrière elle ; sans s'en rendre compte, elle se retrouvait à peu près seule dans le couloir déserté depuis le deuxième appel de la cloche ; du moins jusqu'à ce qu'apparaissent des baskets noires dans son champ de vision.

– Qu'est-ce que tu fais encore dehors ? Je croyais que tu étais la reine de la gestion du temps.

Gavin avait l'air tendu, comme si quelque chose l'inquiétait. *C'est quoi, ce mystère ?* Forcément, il l'avait vue s'asseoir près de Cornelia. C'était même exactement pour ça qu'il ne l'avait pas rejointe.

– Tu l'as embrassée ? demanda-t-elle.

– Qui ?

Il l'interrogeait du regard, jusqu'au moment où il écarquilla les yeux :

– Cornelia ?

– Oui.

Alors qu'il hochait la tête, elle porta les yeux sur l'encre noire qui marquait son avant-bras.

– Tu l'as emmenée chez toi ?

– Je t'ai déjà dit que tu étais la première, Delilah. Tu es jalouse ?

Apparemment, ça semblait beaucoup lui plaire.

– Un peu.

– De Cornelia ?

Elle détourna les yeux en réprimant un sourire, ravie de constater qu'il ne pouvait imaginer une telle situation.

– Oui.

– Je servais juste à faire flipper ses parents.

– Pourtant, tu sortais avec elle.

– Évidemment. Pourquoi ?

Ce n'était pas exactement ce qu'elle aurait voulu entendre, mais elle appréciait sa franchise.

– Tu lui as mordu la lèvre inférieure ?

Le sourire de Gavin s'éteignit aussi vite qu'une allumette sous l'eau, mais une lueur gourmande scintilla dans son regard, qui donna des frissons à Delilah.

– Non. Jamais eu envie de faire ça avec elle.

Le prenant par la main, elle l'entraîna vers la salle 104, au cours de littérature de M. Harrington.



12 Lui

Elle passait son temps à lever le doigt pendant le cours. Gavin regardait le bras maigre de Delilah s'agiter en tous sens. *Elle parlera toujours pour nous deux*, se dit-il. Il voyait déjà comment ça se passerait au marché, pour acheter une voiture, en balade ensemble dans le parc ; il se demandait s'il parviendrait un jour à faire partie de son monde ou s'il faudrait toujours qu'elle le prenne par la main et l'entraîne dans son fin sillage.

Pour une fois, il envisageait une relation dans l'unité abstraite du temps, non dans un petit laps défini comme un cours ou quelques baisers. Il n'avait jamais vraiment songé à intégrer quelqu'un à long terme dans sa vie, ce qui lui rappela aussitôt la question qu'elle avait posée la veille : *Tu crois que ça te ferait drôle de vivre ailleurs ?*

Il n'y avait jamais vraiment songé. Il s'était toujours dit qu'il passerait sa vie dans cette maison.

* * *

Leurs chaussures crissaient sur les feuilles séchées alors qu'ils traversaient la pelouse vers leur arbre préféré.

Gavin l'observait de profil en se demandant, comme toujours, à quoi elle pensait.

– Pourquoi tu intervien tellement aux cours ?

À peine ces paroles étaient-elles sorties de sa bouche qu'il en percevait le ton critique. C'était le genre de chose qu'il aurait dite à une autre fille, comme Cornelia ou Tabitha, et qui aurait répondu, *Gavin, c'est super mal élevé*. Il aurait marmonné une excuse en se demandant pourquoi elle ne lui accordait pas le bénéfice du doute. Là, il n'était pas face à Dhaval Reddy – M. Fêtard – ou Tanner Jones – l'Écossais. Ils avaient choisi ce mec à part pour qu'il se conduise en conséquence.

Apparemment, Delilah ne l'entendait pas de cette oreille. Elle haussa les épaules, complètement indifférente à cette plaisanterie.

– Mon ancienne école insistait beaucoup sur la participation aux cours. Ça faisait partie du programme. Tandis qu'ici, on peut passer l'année à ne rien dire et rien faire.

Dieu merci, songea-t-il.

– Saint Benedict's te manque ?

Elle réfléchit à la question en se mordillant la lèvre.

– Oui et non.

En se mettant à sa place, il s'avisa que si elle comparait ce lycée pourri à un élégant pensionnat de la côte Est, c'était certain que tout ou presque lui manquait. Pourvu qu'au moins elle se réjouisse du seul avantage qu'elle avait maintenant sur Saint Ben's : sa présence à lui.

Elle s'assit sur la pelouse et ouvrit son sac-déjeuner, lança un grain de raisin dans sa bouche qu'elle se mit à mâchonner, pensive. Assis à côté d'elle, Gavin se pencha pour l'embrasser sur la tête avant d'ouvrir son propre sac.

– Il y a beaucoup plus d’élèves ici, dit-elle. Ils font plus attention à ce qu’ils portent, mais d’une façon idiote. Ils veulent avoir l’air négligés et passent un temps fou pour y arriver. Nous, on s’en fichait un peu, et quand on avait le droit de s’habiller comme on voulait, on gardait nos tenues de nuit.

Aussitôt, Gavin imagina une toute petite chose de soie noire. Il lui passa une main sur le bras, remontant vers son cou, pour lui donner un baiser.

– Pas comme ça, dit-elle en souriant contre ses lèvres.

Il essayait de voir Maison avec les yeux de Delilah. L’ensemble de la bâtisse était resté très calme à son arrivée, comme s’il retenait son souffle collectif, mais Gavin avait alors tellement guetté la réaction de Delilah qu’il n’avait pas prêté attention au reste. D’autant qu’il ne s’attendait pas du tout à la voir réagir ainsi. Il s’était montré sincère en disant qu’il n’avait jamais eu de vraie petite amie jusque-là, mais devait imaginer que, dans le cas contraire, tous deux se seraient tenus beaucoup plus serrés l’un contre l’autre qu’avec Delilah. Elle, elle avait tendu les mains, touché Murs et Canapé et même Chaise raide.

Comme toujours, elle n’avait peur de rien, fonçant même avec un peu trop d’audace.

Il s’arrêta net, examinant le papier peint pastel de Couloir en se demandant d’où provenait cette idée. S’il faisait confiance à Maison, pourquoi pas Delilah ? Pourquoi devrait-elle s’affoler ? Y avait-il quelque chose à craindre au sujet de Maison ?

L’esprit encombré de mille pensées, il fila vers l’escalier, grimpa vers la salle de bains – la seule vraiment fonctionnelle, l’unique pièce qu’il ait toujours crue sans vie. C’était son sanctuaire, l’endroit de Maison où il se sentait libre de penser tout ce qu’il voulait.

Voilà que ça le frappait à son tour. Pourtant, il devait bien penser partout la même chose, non ? Dans toutes les pièces où il entrait, il pouvait imaginer ce qu’il voulait, que ce soit une Delilah nue qui l’attendait au lit, ou évoquer quelques autres images qui venaient papillonner sous ses paupières – lui-même à l’université, riant parmi une famille, voguant au milieu de l’océan – et disparaître aussitôt, sans que personne ne l’apprenne jamais. Ses pensées lui appartenaient, depuis toujours, non ?

Pour la première fois de sa vie, il se demandait s’il avait conscience de la réalité des choses. Tous les objets de Maison pouvaient remuer, ressentir, penser. Pourtant, ils n’avaient pas de muscles, ni de sang, ni de cerveau pour régir tout ça. Pourquoi Maison ne serait-elle pas capable d’entendre ses pensées ? Que pouvait-elle faire d’autre, qu’il n’avait jamais envisagé ?

Sur le point de se laisser entraîner dans l’enchevêtrement de craintes et de pensées aboutissant à la question qu’il redoutait le plus – *d’où est-ce que je viens ?* – il entendit un petit coup heurter la porte.

Il n’attendait ni paquet ni livraison et personne ne passait jamais le voir. Pourtant, on frappait encore.

– Gavin ?

Derrière le lourd panneau de chêne, la voix de Delilah semblait si frêle... alors qu’en réalité, malgré sa taille menue, elle avait un timbre grave, un peu cassé, comme si elle avait passé sa vie à brailler, pour ne décider que récemment d’adopter un ton plus modéré. Gavin ouvrit en souriant.

– Qu’est-ce qui vous amène ici, Mlle Blue ?

Passant devant lui comme si elle entrait chez elle, Delilah laissa tomber son sac par terre.

– Mon cher petit ami.

Il regarda autour de lui comme s'il ne comprenait pas.

– Il est là aussi ?

– Oui ! Tu pourrais aller le chercher ? Il est petit, baraqué, et n'arrête pas de parler. Juste mon genre.

Il se pencha pour l'embrasser sur le front.

– Désolé d'avoir mis tant de temps à t'ouvrir. Je n'attendais personne. Il m'a fallu une seconde pour me rendre compte qu'il y avait quelqu'un à la porte. Les gens ne viennent jamais ici.

– Sauf que maintenant, tu ne peux plus dire ça.

En poursuivant son chemin, elle lui effleura le torse des doigts puis entra dans la salle à manger, promena la main sur Piano avant de plaquer doucement un accord en do majeur.

– Eh bé ! souffla Gavin.

Comme prévu, Piano tint les notes beaucoup plus longtemps que les doigts de Delilah, emplissant l'énorme pièce de notes en do, mi et sol.

– Ouf, quelle réverbération ! s'écria-t-elle en partant inspecter le reste de la pièce. Ou ce qu'on dit pour le piano.

– Piano, c'est...

Il s'interrompit, conscient de ce qui allait suivre.

– Quoi ?

À peine avait-elle posé la question que Piano jouait un autre accord en do dièse majeur. Puis, après une pause, encore un, en ré majeur. Piano parcourut ainsi tous les accords majeurs, mi bémol, mi, fa, fa dièse, sol, la bémol, la, si bémol et enfin un long si appuyé.

Delilah, qui s'était éloignée avant les premières notes, s'immobilisa, les yeux sur les touches.

– Je ne sais pas jouer du piano, dit-elle. Il veut quoi ? Que j'en fasse autant ?

– Il t'offre une leçon.

Comme pour confirmer, Piano rejoua l'accord en do dièse majeur, puis s'arrêta. La pièce se refroidit aussitôt, soulignant l'hésitation de Delilah. Gavin connaissait l'exact processus sans cesse répété depuis ses six ans. Il n'avait pas eu le droit de monter ce soir-là avant de maîtriser tous les accords en majeur.

– Il sait que je ne joue pas ?

– Je crois qu'il a compris, s'esclaffa Gavin, parce que tu n'as pas bien posé tes doigts.

Elle revint les appuyer sur les touches – l'index, le majeur et le petit doigt – mais aucun son ne sortit de l'instrument.

– Erreur, observa Gavin.

Il regrettait que personne ne lui ait soufflé cette réplique. C'était ce qui lui avait pris le plus de temps : où poser ses doigts, comment les mouvoir sur toute la gamme.

– Je rêve, Gavin, on se croirait dans *Pitfall* ! Il faut que je finisse ceci avant de voir le reste de la maison ?

– Quoi, *Pitfall* ?

– Pardon, grimaça-t-elle. C'est un jeu vidéo. Mon père avait un vieil Atari. Figure-toi qu'avant de devenir un personnage en carton, c'était un geek.

Le sourire aux lèvres, Gavin se rapprocha pour lui positionner correctement les doigts.

– Je n'y crois pas !

Il n'avait jamais vu le père de Delilah mais, d'après ce qu'elle lui en avait dit – très peu, en réalité –

il avait du mal à l'imaginer faire autre chose que dîner en silence et regarder les infos à la télé.

Il sentait sous ses mains les longs doigts tièdes de Delilah mais préféra reculer pour la laisser étudier.

– Reste près de moi, lui demanda-t-elle doucement sans lever les yeux du clavier.

Il se rapprocha et elle appuya la tête contre son torse tout en laissant Piano lui donner sa leçon. De temps à autre, elle éclatait de rire, laissait échapper des sons dépités quand elle manquait une note, ou de petits cris de victoire dès que Piano passait à un nouvel accord. À croire qu'elle s'amusait beaucoup, d'ailleurs, les lampes brillaient plus fort et une douce tiédeur s'installait ; Four se mit à cuire quelque chose qui embauma bientôt les lieux de sucre et de chocolat. Gavin embrassa Delilah sur la tête en se demandant si Maison n'avait pas le pouvoir d'arrêter le temps et de laisser ce moment se réverbérer sur toute une semaine.

Son cœur bondit dans sa poitrine quand Delilah tourna le visage vers lui, avec ses lèvres aux couleurs de fruit mûr et ce petit sourire dangereux. Il ne tenait pas du tout à faire l'amour dans Maison mais, sur le moment, il se se serait bien laissé convaincre.

Cependant, au lieu de commencer à l'embrasser, elle demanda :

– Tu sais danser ?

Il fit non de la tête, aussi déçu que soulagé.

– C'est bon, dit-elle en se levant. Moi je sais.



13

Elle

La musique baignait toutes les pièces, se répercutant sur les murs, emplissant chaque recoin. Le piano joua ainsi des heures durant tandis que Gavin faisait tourner Delilah, les mains sur sa taille, les doigts posés sur sa peau nue, juste au-dessus de la jupe.

Elle appréciait qu'il la tienne ainsi, presque trop serrée contre lui. Il ne prenait jamais beaucoup de précautions avec elle, au contraire de sa famille et de ses amies dans son ancienne école, qui réfléchissaient à chaque parole avant de les prononcer.

Elle se demandait si Gavin avait jamais autant ri de sa vie ; il se laissa tomber dans un fauteuil de la salle à manger, les yeux brillants, les joues roses. Sa bouche parfaite s'incurva en un sourire malicieux, assez près d'elle pour l'embrasser quand elle voudrait.

– Tu sais bien danser, articula-t-il en coiffant d'une main ses cheveux sombres.

– Pourtant, je n'en ai pas souvent eu le droit. Sauf si tu comptes les samedis de quadrille à Saint Benedict's.

– Vous n'organisez pas de soirées avec les autres écoles ? demanda-t-il incrédule.

– Oui, bon, finit-elle par répondre. Quelquefois. Mais les garçons de Saint Joseph dansaient souvent encore plus mal que nous. Imagine ça, à seize ans, ne pouvoir fréquenter de filles que sous l'œil acariâtre de vieilles bonnes sœurs.

– Ça devait peloter sec.

Il étendit devant lui ses longues jambes et ses Converse noires. Une petite table roulante apporta un pichet de limonade et deux verres : les glaçons tintèrent quand elle s'arrêta devant lui.

Décidément, Delilah ne pourrait jamais s'y habituer. Dehors, la neige se mettait à tomber, tapissant le sol de blanc. De temps à autre, un arbre frémissait de toutes ses branches feuillues pour s'en débarrasser. Ça fit rire Delilah qui pensa aussitôt au vieux berger allemand de Nonna s'ébrouant après un bain.

– Comment comparer une autre maison à celle-ci ? demanda-t-elle innocemment.

Gavin ouvrit la bouche mais fut interrompu par un brusque fracas venu du piano, comme si quelqu'un venait de le frapper à coups de poing. Il sursauta lorsque le couvercle tomba sur les touches avec une telle force que toutes les cordes en résonnèrent.

Dans le silence vibrant, Delilah promenait son regard entre Gavin et le piano.

– Je crois qu'il en a eu marre de jouer, expliqua-t-il en enlaçant les doigts de Delilah. Piano a toujours été imprévisible.

– Je ne voulais pas...

Il l'interrompit en posant deux doigts sur sa bouche.

– C'est mieux comme ça, dit-il en l'attirant contre lui. Je mourais d'envie de t'embrasser.

Ce dimanche n'en finissait pas. Gavin devait travailler et Delilah fit de son mieux pour se trouver des occupations, mais sa maison lui semblait trop petite, ses parents trop... partout. Elle regarda la

télévision et nettoya sa chambre ; elle disposa tous ses livres en ordre de taille, puis de couleur, pour finalement décider de les classer par le nombre et le genre de morts qui se produisaient dans chacun.

En fin d'après-midi, elle se sentit devenir folle. Elle voulait le revoir, regarder ce sourire qui lui donnait des palpitations, passer les mains dans sa chevelure en bataille et l'embrasser encore jusqu'à ce qu'il la dévisage de cet air sauvage et carrément indécent.

En général, elle ne lui envoyait pas de SMS ; il lui donnait des idées trop compliquées pour s'exprimer en quelques lignes de texte. Sans compter qu'elle tenait à entendre sa voix, cette diction lente et paisible. Il n'en disait jamais beaucoup mais ne cherchait pas non plus à filtrer ses pensées, et Delilah guettait ses paroles avec avidité, préférant le son de sa voix à ses réponses guindées, monosyllabiques, typiques des garçons.

Néanmoins, à situations désespérées, mesures désespérées.

Tu es arrivé à la maison ?

Heureusement, la réponse ne se fit pas trop attendre :

Dois faire des heures sup.

Jusqu'à quand ?

Une heure ou deux ?

Elle mourait d'envie de le voir mais devait reconnaître qu'elle devenait accro aux sensations qui la prenaient quand elle entra dans la maison de Gavin, comme si elle quittait ce monde pour un autre.

Tu serais d'accord si j'y allais ? Je pourrais t'attendre.

Retenant son souffle, elle attendit la réponse de Gavin ; ce fut la plus longue minute de sa vie. L'incertitude se glissait sous sa peau alors qu'elle se demandait si sa question n'était pas un peu trop bizarre ou déplacée. Elle aimait l'idée de se retrouver un peu seule dans cette maison. Elle aimait l'idée de goûter à la vie qu'avait connue Gavin.

Tu es sûre ?

Elle sourit en tapant :

Absolument.

* * *

Delilah attendit que ses parents sortent pour la soirée. Elle regarda sa mère se préparer tranquillement, appliquant un maquillage à peu près inexistant et vaporisant un jet de Jean Naté. *Pas trop*, disait-elle toujours.

Son père bricolait dans la maison, redressant des choses qui n'avaient pas besoin d'être redressées, alors que les infos ronronnaient en arrière-plan. *Quelle barbe*, songea-t-elle, *et si loin de l'endroit où je voudrais me trouver.*

Elle les suivit à la porte d'entrée, leur adressa un signe quand la voiture sortit à reculons de l'allée, notant au passage qu'aucun d'eux ne lui jetait le moindre coup d'œil alors qu'ils s'éloignaient. Dès que la berline bleue eut tourné au coin de la rue, Delilah sortit, armée d'une lampe flash, après s'être emparée du trousseau de clés de la seconde voiture, et fila dans la lumière déclinante de cette fin de journée.

Après avoir garé la voiture dans la rue, Delilah s'approcha du portail.

Rien ne semblait avoir changé dans les dernières lueurs du jour. La maison lui apparaissait toujours comme un étrange montage de couleurs et de formes, avec son jardin aussi vert d'un côté que desséché de l'autre. Le chemin menant au perron paraissait tout aussi inhabituel que la bâtisse dont il dépendait – une voie d'enroulement de pavés couleur terre, saupoudrés de verre coloré et de capsules de bouteille pour faire bonne mesure. Au-dessus de la maison, des nuages roses et mauves formaient une sorte de barbe à papa.

Cette fois, Delilah remarqua les persiennes à l'extérieur des fenêtres. Personne n'en avait plus de semblables. Elles formaient de véritables stores sur l'intérieur, avec d'épaisses lattes peintes en blanc ou faites de bois poli. Ces dernières paraissaient plus anciennes et minces, lézardées en certains endroits, lustrées à d'autres, comme si leur entretien exigeait l'intervention d'une centaine de personnes différentes, chacune chargée d'une seule latte.

Les seuls moments où Delilah avait envie de prier se produisaient quand elle allait chercher ses résultats d'examens. Ce soir-là, pourtant, elle se surprit à murmurer une prière en montant le chemin vers la maison. Au pied de l'escalier, elle eut l'impression de pénétrer dans un autre monde, au point de se demander si elle en sortirait jamais.

Ou si elle en aurait seulement envie.

Surmontant la gêne qui s'emparait d'elle, elle grimpa les marches. C'était une chose de venir ici avec Gavin, de se rappeler comment la magie euphorisante des lieux s'insinuait sous sa peau. C'en était une autre de s'y retrouver seule, à la tombée de la nuit, en sachant que la maison pouvait fort bien sentir sa présence.

Dehors, tout paraissait tranquille – à vrai dire, trop tranquille, songea-t-elle – et, à quelques pas du paillason, elle se retourna. Même si l'hiver paraissait évincé du jardin, que les arbres y étaient couverts de feuilles, que d'innombrables fleurs s'y épanouissaient, on n'entendait aucun oiseau. Aucune abeille ne volait d'un pétale à l'autre, aucune toile d'araignée ne se balançait dans la brise du soir. En fait, à part le vent qui agitait les branches au-dessus d'elle, rien ne bougeait autour des murs couverts de plantes grimpantes.

Elle en conclut qu'il ne pouvait y avoir de vie dans un jardin en hiver, et non que toute vie organique avait choisi de se tenir à l'écart de cette maison. Saisissant la poignée de cuivre, elle fut surprise de la voir tourner aussitôt et la porte s'ouvrir sans peine.

D'après la décoration intérieure, on pouvait se croire dans une confortable demeure bourgeoise. Baigné dans la lumière dorée des derniers rayons du soleil couchant, tout paraissait rose et tiède. Pourtant, aucun feu ne crépitait dans la cheminée et des ombres s'étiraient sur le tapis, qui semblaient la talonner joyeusement.

Le regard de Delilah se posa sur le piano silencieux et elle se demanda si, comme le disait Gavin, il n'en avait pas effectivement eu assez de jouer, à moins qu'il ne se soit arrêté à cause de ce qu'elle avait dit. Pourvu que ce ne soit pas ça.

À tout hasard, elle murmura :

– Désolée pour ce que j'ai dit. À sa place, je ne voudrais jamais m'en aller.

Un profond silence lui répondit. Refusant de rester là dans le noir, elle se dirigea vers une grande lampe près de l'entrée, essaya d'allumer, mais rien ne se passa. Elle recommença, regarda sous l'abat-jour, tourna l'ampoule pour s'assurer qu'elle était bien vissée. Toujours rien.

Elle s'agenouilla pour examiner le cordon. N'en trouvant pas, elle alla examiner celui de la télévision, afin de vérifier où il était branché.

Pas de cordon, pas de prise de courant.

Elle inspecta les murs du regard. Aucun interrupteur nulle part.

Elle tira son téléphone de sa poche, parcourant l'écran du doigt pour le réactiver. Elle le tourna ensuite vers la pièce afin d'éclairer un peu autour d'elle, mais ne vit pas grand-chose. Son cœur se mit à battre plus fort, soudain accéléré par une poussée d'adrénaline semblable à celles qui la prenaient lors de films d'horreur et autres images sanglantes. La raison exacte qui l'avait attirée dans cette maison.

– On se calme, murmura-t-elle dans un rire forcé.

Ses pas résonnaient lourdement dans le silence ambiant, les semelles souples de ses chaussures sur le parquet annonçaient sa présence aussi sûrement qu'une sirène. Tout autour d'elle, la maison restait d'un calme sinistre. S'il s'agissait d'un des films qu'elle regardait tard la nuit, quand ses parents dormaient, on arriverait au moment précis où le tueur se jette sur la victime sans méfiance pour la mettre en pièces. Machinalement, elle se tourna pour vérifier s'il n'y avait pas quelqu'un derrière elle.

Elle s'était toujours estimée plus intelligente que les filles de son âge mais, en ce moment, alors qu'elle se trouvait si loin de la porte d'entrée, elle ne savait plus trop. Pourquoi la maison restait-elle si tranquille ? Par inquiétude ? Ou incertitude ? À moins que quelque chose ne se prépare...

Elle envoya un autre SMS à Gavin :

La maison est trop calme. Tu es sûr que c'est bon ? Qu'elle s'en fiche ?

Son téléphone vibra quelques secondes plus tard avec la réponse :

Sûr. Pas de souci.

Il fait très noir, continua-t-elle comme pour s'excuser.

Elle ne voulait pas paraître trop inquiète ou perdue... mais le manque de lumière, de feu dans la cheminée, commençait à la titiller.

C'est vrai ? répondit-il aussitôt. *Jamais eu besoin de lampe de poche, mais il y a des bougies dans ma table de nuit.*

En haut de l'escalier s'étirait un long corridor. Des photos encadrées de Gavin – du gamin édenté au garçon dégingandé qu'elle connaissait – couvraient les murs.

Elle s'arrêta face à une série où on le voyait d'abord devant une version nettement plus simple de la maison. Sur la photo suivante, Gavin et la maison avaient considérablement changé : tous deux avaient grandi, pris du caractère. Et ça continuait : on voyait chaque fois le garçon se développer devant une demeure de plus en plus grande et alambiquée.

Delilah avait l'impression de contempler une suite de portraits de famille.

Contre ce même mur s'appuyait une table portant une coupe de pommes rouges que Delilah reconnut aussitôt : elles provenaient de l'arbre du fond du jardin. Elle recula un peu en observant les pieds sculptés en forme de pattes de félins toutes griffes dehors, qui semblaient s'accrocher dans le sol. Elle ne savait pas trop pourquoi ce détail la frappait tant, au milieu d'une maison qui vivait et respirait et avait élevé un garçon de dix-sept ans, mais ça la fit frémir.

Poursuivant son chemin, elle passa devant plusieurs chambres à la porte entrouverte, aussi mal éclairées que le reste de la maison. Jusque-là, elle ne leur avait pas prêté beaucoup d'attention – avec Gavin dans les parages, difficile de s'intéresser à autre chose – mais, maintenant, elle se sentait appelée par chacune d'entre elles, comme si chaque recoin renfermait un sombre et délicieux secret.

Delilah orienta la lumière de son téléphone vers la première entrée, qui donnait sur une pièce

plutôt ordinaire : un grand lit recouvert d'un duvet blanc, une table de nuit, un rocking-chair entre deux fenêtres. La chambre suivante contenait deux lits aux édredons identiques. La tapisserie murale changeait soudain, juste avant la troisième chambre où le vert passait au jaune pissenlit.

Elle s'arrêta sur le seuil d'une chambre d'enfants remplie de boîtes mal emballées, aux couvercles à demi-ouverts sur des jouets. Delilah se rappela les paroles de Gavin, disant que la maison lui avait toujours fourni ce dont il avait besoin ; alors, ceci était-il à lui ? À quelqu'un avant lui ? Ou quelqu'un après ?

Le soleil avait presque disparu et des ombres étranges voletaient à travers la pièce. Une poupée la regardait fixement du haut de la bibliothèque, la tête penchée sur le côté, ses yeux de verre tristes et – heureusement – sans vie.

Delilah reprit son chemin, pour s'arrêter d'un seul coup lorsqu'elle entendit un craquement derrière elle. Immobile, retenant son souffle, elle en eut la chair de poule.

Elle qui avait toujours laissé courir son imagination, se doutait que tout provenait encore de là, mais ça ne suffit pas à ralentir les battements de son cœur.

– Ressaisis-toi, se dit-elle.

Certaine que si elle se retournait, elle ne verrait qu'un couloir désert, un escalier plongé dans l'obscurité.

Lui revint alors le souvenir des paroles de Gavin : elle ne risquait rien, ici, la maison ne s'en prendrait pas aux choses auxquelles il tenait. C'était le moment ou jamais de se le rappeler, alors que le plancher craquait de plus belle et qu'un imperceptible grognement montait derrière elle.

Rassemblant son courage dans un profond soupir, elle virevolta si vite que sa jupe s'enroula autour de ses jambes. Elle cligna des yeux, inspectant tout ce que pouvait éclairer sa lamentable lumière dans chacune des chambres vides.

Rien.

Plissant les yeux, elle avança d'un pas, puis d'un autre.

Elle aurait juré que la table se trouvait beaucoup plus loin.

C'était cette même maison où elle avait dansé et ri avec Gavin, juste la veille, se répétait-elle en entrant dans sa chambre et en fermant la porte derrière elle. C'était la maison qu'elle voulait connaître, accepter, le monde qu'elle voulait rejoindre. Pourtant, elle chercha instinctivement à tourner le verrou, sauf qu'il n'y en avait pas.

La chambre de Gavin donnait sur le jardin – loin de l'unique lampadaire au bout de la rue – et paraissait plus sombre qu'aucune autre pièce. Delilah suivit la lumière blanc bleuté de son écran jusqu'à la table de nuit. Elle trouva les bougies où il avait dit – presque au fond du tiroir – à côté d'un briquet jetable jaune.

Comme elle avait besoin de ses deux mains, elle déposa à contrecœur son téléphone tout en priant encore, intérieurement. La flamme jaillit du briquet au deuxième essai, éclairant davantage la pièce à mesure qu'elle grandissait.

En plaçant la bougie sur la table, Delilah aperçut un carnet de dessin. Elle le saisit et alla s'installer entre les coussins du lit pour l'ouvrir sur ses genoux.

C'était un gros album aux pages bien remplies, pleines d'encre et de fusain. Le cuir de la couverture craqua dans le silence, usé par les années.

À la première page apparaissait un oiseau et Delilah ne put s'empêcher de promener la main le long de l'aile, s'attendant presque à sentir la douceur des plumes sous ses doigts. Il y avait quelques

portraits d'elle : sous l'arbre au lycée, au cinéma avec Dhaval, écoutant les cours de M. Harrington. Elle éprouva un élan de joie possessive en imaginant Gavin assis sur ce lit la nuit, en train de la dessiner.

Le carnet était presque plein et elle continua de le feuilleter, écarquillant davantage les yeux à mesure que le temps passait. Malgré sa gêne du début, elle se sentait bien dans la chambre de Gavin, sur son lit, entourée de ses objets familiers. Son odeur était partout, dans cette pièce tiède, un peu humide ; pour un peu, elle aurait pu fermer les yeux et imaginer qu'il était ici, auprès d'elle.

Elle s'endormit lentement, glissant dans la douceur de la flanelle, comme si les couvertures l'enveloppaient, telle l'étreinte de deux bras. *C'est peut-être bien ce qui se passe*, songea-t-elle alors que tout devenait noir.

Quelque chose n'allait pas.

Delilah ouvrit les yeux en tressaillant, se demandant ce qui avait pu la réveiller ainsi. Elle cligna des paupières dans l'obscurité, ses yeux distinguant petit à petit les ombres vagues qui l'entouraient, avant de se poser sur la bougie tremblotante près du lit.

Elle bougea un peu, pour se dégager des couvertures maintenant entortillées autour de ses jambes et de sa poitrine, quand retentit un son venu de nulle part. Ce fut d'abord léger, rien qu'un petit choc étouffé, plutôt facile à ignorer. Delilah ferma les yeux en attendant que le sommeil la regagne.

Mais ça se produisit encore. Et encore. De plus en plus fort et insistant... comme un battement de cœur.

– Gavin ?

Elle attendit, l'esprit engourdi, guettant le moindre mouvement ; et s'il était rentré pendant qu'elle dormait ?

Un frisson la saisit alors qu'elle tendait toujours l'oreille, les yeux grands ouverts sur les ombres entourant le lit. Elle pensait à la table aux pieds griffus, aux rideaux qui s'étaient fermés si violemment la première fois qu'elle était venue dans cette maison. Elle se demandait ce qui pouvait s'y passer lorsque Gavin n'était pas là.

La part rationnelle de son cerveau la réprimanda, lui rappelant qu'elle avait un peu trop tendance à tout dramatiser ; si elle voulait faire partie de la vie de Gavin, elle allait devoir apprendre à vivre avec certaines choses sans laisser son imagination s'emballer au moindre craquement de parquet, au moindre coup dans le mur. Cette maison était vivante, quoi de plus naturel qu'elle émette parfois quelques bruits ?

Mieux valait tâcher de se détendre, de contrôler ces palpitations montées du plus profond d'elle-même.

La lune se leva au-dessus du grand arbre face à la fenêtre, éclairant les rideaux entrouverts pour projeter ses rayons sur le parquet. Delilah contempla un instant les épais nuages qui décoraient le plafond bleu ciel, avec leurs formes évoquant des objets de contes de fées : un ours en peluche, un voilier balancé par les vagues. Cependant, elle se rendit compte que quelque chose avait changé. Le ciel bleu avait viré au gris et les nuages menaçaient une mer de plus en plus turbulente.

Delilah replongea sous les couvertures en observant la scène au-dessus de sa tête, cet orage sur le point d'avaler le bateau imaginaire aussi sûrement que le début de calme auquel elle était parvenue. Dégoulinante de sueur, elle sentait ses vêtements lui coller à la peau ; dessins et peintures semblaient s'immobiliser à l'instant où elle les regardait.

Malgré la forte impression d'avoir dormi juste quelques minutes, elle vit que la chandelle était

presque consumée. De cetube jaune – elle en était sûre – il ne restait qu’une masse de cire liquide au fond du bougeoir. La flamme avait diminué, tremblotant dans l’air immobile, tandis que, du coin de l’œil, Delilah devinait quelque chose qui se déplaçait le long du mur.

Elle s’efforça d’en déterminer la forme.

Les petits motifs de la tapisserie semblaient s’agiter, les bords s’en effaçaient avant de redevenir plus précis. Elle cligna plusieurs fois des yeux, certaine de voir des choses qui n’existaient pas. On aurait dit des araignées. Au début, il n’y en eut que quelques-unes, mais elle parurent se multiplier, au point que les murs en vinrent à onduler sous leurs mouvements. Elles avaient des pattes épaisses, poilues, le corps rebondi, bien rond ; Delilah fut saisie d’un réflexe de panique.

– C’est une illusion, murmura-t-elle en fermant les yeux.

Si seulement elle pouvait s’éveiller de ce cauchemar... Un éclair traversa la pièce et elle jeta un regard affolé vers le plafond.

– C’est une illusion.

Son cœur battait à tout rompre, lui martelant les oreilles de ses pulsations. Elle essaya de sortir du lit, mais ses membres ne répondaient plus, comme cloués sur place.

Une grêle de pattes noires surmontées de corps duveteux grouillait sur le mur, au point qu’elle les entendait, qui se déplaçaient par vagues, s’éparpillant et s’assemblant, jusqu’à former ce qui apparut comme une phrase.

MAIS

IL EST

À NOUS

Ces mots parurent se former à partir du mur avant de se dissoudre devant une Delilah pétrifiée, la gorge trop sèche pour pouvoir crier. Les couvertures se resserrèrent autour d’elle, la plaquant sur le matelas, les bras liés le long du corps.

Le lit se mit à vibrer et elle essaya de regarder par-dessus les bords mais elle ne vit rien. Les pieds tremblaient dans un crissement métallique qui vibrait tout autour d’elle. Un instant, la flamme de la chandelle parut briller plus fort, et le cuivre du montant refléta le visage effrayé de Delilah. Devant ses yeux horrifiés, les barreaux grandissaient, s’allongeaient pour s’achever en piques qui allèrent se planter dans le plafond.

Essayant de se libérer, elle se débattit, mais ses liens s’enfonçaient dans sa chair. En même temps, par-dessus le grouillement des araignées et le hurlement assourdissant du métal, résonnaient les coups d’en bas ainsi que les battements trépidants de son cœur.

Elle se mit à pleurer et les larmes lui inondèrent le visage. Un cri jaillit du plus profond d’elle-même, perçant l’obscurité alors que tout semblait soudain se calmer. Ses bras et ses jambes soudain libérés, elle se tapit contre le dossier, les genoux sur la poitrine.

Les lampes semblèrent s’allumer tout d’un coup, tandis que retentissait le bruit d’une porte qui s’ouvrait puis se claquait.

Gavin.

Elle cligna des yeux dans l’intensité de la lumière, se hâta d’essuyer ses larmes. Au plafond flottaient de nouveau les nuages cotonneux sur le ciel bleu. Pas d’araignées, juste le papier peint gris-bleu des murs. Le lit paraissait parfaitement ordinaire. Les montants entouraient un doux

édredon jeté en travers, le cuivre scintillait, impeccable.

Et Delilah restait le cœur gros.

– Delilah ? lança de nouveau Gavin.

Ses pas retentirent dans l'escalier.

– Je suis là !

Sa propre voix la surprit, tant elle semblait ferme.

– Te voilà ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

À en juger par son expression affolée et la façon dont il se précipita vers le lit, elle devait avoir l'air nettement moins calme que le ton de sa voix.

Elle lui prit la main, qu'elle trouva fraîche et ferme.

– Rien, assura-t-elle en se disant qu'elle avait rêvé. Je me suis endormie.

– Un cauchemar ?

– Non, juste un rêve. Tout va bien, je t'assure.

Il parut se détendre et se pencha, lui effleura les lèvres des siennes.

– Sûrement un très mauvais rêve...

Secouant la tête, elle lui enveloppa la taille de ses bras. Le cœur de Gavin battait fort contre son oreille et elle crut reconnaître avec effroi le son qui l'avait réveillée.

– Juste un rêve, répéta-t-elle en tâchant de se convaincre elle-même.



14

Elle

Delilah ne dormit pas beaucoup cette nuit-là, tant elle avait peur de replonger dans le même cauchemar. Celui-ci était vraiment différent de tous ceux qu'elle avait eus dans sa vie. Il paraissait réel. Si réel...

Au petit déjeuner, elle faisait tellement la tête que cela lui valut un regard noir de ses parents. Elle répandit du lait sur la table en le versant dans son bol de céréales, heurta le pied de la table, leva les yeux au ciel quand sa mère se mit à critiquer les cheveux longs du nouvel employé de la supérette.

– Maman ! Ça n'en fait pas un criminel non plus !

Belinda Blue sortit le sachet de thé de sa tasse après l'y avoir trempé une seule fois.

– J'aimerais bien que cette ville reste ce qu'elle a toujours été. Paisible, propre et sûre.

À son tour, Delilah se mit à rouspéter :

– C'est exactement le cas, Maman. Et aucun hippie n'y changera rien. Après tout, ça nous fera sans doute du bien d'avoir quelqu'un ici qui vient de Portland, Oregon. Peut-être que ça nous ouvrira un peu les yeux.

Un poing sur la hanche, sa mère marqua une pause.

– Qu'est-ce que tu veux, Delilah ? Que ta vie ne soit qu'une succession d'aventures ? Tu n'es pas heureuse ici ? Il te faut toujours ta dose d'extravagance et d'adrénaline pour survivre ? D'événements imprévisibles ?

Delilah se crispa. Voilà donc comment sa mère la voyait : excessive, imprévisible, rebelle, tout ça parce qu'elle avait pris la défense d'un garçon six années auparavant et ne s'offusquait pas des cheveux longs d'un magasinier ? Cette impression ne pouvait pas provenir d'autre chose ; sa mère la connaissait à peine.

– Non, Maman. Je voudrais juste que la vie soit intéressante.

– Bon, marmonna son père derrière son journal, que ta vie soit intéressante ou ordinaire, tu devras quand même la vivre.

Delilah se sentait bizarre, un rien énervée, agacée de ne pas parvenir à se dépêtrer d'un rêve idiot.

Parce que c'est comme ça, conclut-elle ; pas question de raconter les images horribles et les sons qui occupaient son esprit ; elle cherchait surtout le fil qui n'était pas raccord, le détail qui la rassurerait, prouvant que rien de tout ça n'était arrivé.

La maison de Gavin est bienveillante, se répétait-elle en allant au lycée. *Sa maison est bienveillante et l'aime ; elle ne ferait jamais rien contre moi. Elle est juste protectrice, comme une maman ourse avec ses petits. Et moi qui viens d'entrer dans la vie de Gavin, je dois faire mes preuves.*

Il l'attendait sous leur arbre, occupé à dessiner sur un carnet qu'il tenait sur ses genoux, celui-là même qu'elle avait regardé la veille avant de s'endormir.

Elle traversa la pelouse pour le rejoindre, sentant crisser sous ses pas l'herbe givrée.

Il leva la tête, et elle vit qu'il avait les joues et le nez rouges. Il sourit.

– Salut ! lança-t-il en se levant.

Elle lui rendit son sourire, prit entre ses gants tièdes la main qu'il lui tendait.

– Bien dormi ? demanda-t-il, l'air vaguement inquiet.

Elle haussa les épaules d'un mouvement évasif et ils gagnèrent le lycée main dans la main.

– Qu'est-ce que tu dessinais ? s'enquit-elle en désignant du menton le carnet qu'il avait coincé sous son bras.

– Oh... dit-il en l'ouvrant. Un drôle de truc.

Delilah jeta un regard vers la page marquée de traces de doigts et se sentit blêmir tandis que les battements de son cœur s'accéléraient.

Il avait représenté une araignée. Exactement semblable à celles de son rêve.

– C'est quoi ? demanda-t-elle la gorge sèche.

Il se passa une main dans les cheveux.

– À vrai dire, j'en sais rien. Ça m'est venu comme ça. Un drôle de truc, je te dis.

Ce fut elle qui referma le carnet, avant de prendre la main de Gavin.

– Viens. On va être en retard.

* * *

Le mal de tête de Delilah ne la quittait pas depuis le matin.

Elle sentait le regard de Gavin posé sur elle depuis le fond de la classe. Pour une fois, elle fut contente que le cours se borne à un long discours barbant, car ça lui donnait une excellente excuse pour ne pas bouger et tâcher de faire le tri dans ses innombrables pensées.

Elle essayait de comprendre comment Gavin pouvait être au courant pour les araignées, avec leurs pattes épaisses et velues et cette bande rouge sur leur dos arrondi. Elle passa les doigts sur les paumes de ses mains et sur ses poignets, cherchant les marques des piqûres ressenties sous sa couverture, mais elle ne trouva rien, que le fil bleu de ses veines sous sa peau. Intellectuellement, elle savait que ce n'était qu'une coïncidence, seulement pourquoi cette impression bizarre ? Durant un court instant, assez terrifiant, elle se demanda si la maison n'avait pas vu son rêve, mais elle repoussa aussitôt cette idée ridicule.

Une boule de papier atterrit sur son bureau. Elle la posa sur ses genoux, vérifia, avant de l'ouvrir, que le prof ne l'observait pas.

Ça va ?

Jetant un bref coup d'œil par-dessus son épaule, elle croisa le regard de Gavin. Il désigna le message et lui fit signe d'y répondre.

Juste fatiguée. Pas beaucoup dormi.

M. Harrington tourna le dos à la classe pour inscrire au tableau le sujet des devoirs du soir, si bien qu'elle put retourner le papier à Gavin. Elle n'eut pas longtemps à attendre. La boule resurgit sur son bureau.

Viens après les cours. Je veux te dessiner.

Elle faillit s'étouffer. *La dessiner ?* Elle interrogea Gavin du regard, lui trouva l'air parfaitement sérieux. Il désigna de nouveau le papier.

Elle se pencha sur son bureau, les joues brûlantes, repoussant le rêve dans les tréfonds de son esprit. Gavin voulait la dessiner, tel un véritable artiste. Cette idée libéra un nuage de papillons dans son estomac.

Elle déglutit, reprit son crayon d'une main tremblante et n'écrivit qu'un seul mot :

D'accord.

Après tout, ce n'était qu'un rêve.

Le trajet vers la maison de Gavin lui parut plus interminable que jamais. Tout le long du chemin, Gavin ne lâcha pas sa main, traçant de son petit doigt des cercles sur sa paume.

– Je suis là ! lança-t-il en ouvrant la barrière.

Alors qu'il l'entraînait vers la porte, Delilah s'arrêta net.

À croire que les événements de la veille avaient changé quelque chose en elle. Car il lui semblait n'avoir jamais mis les pieds dans cette maison.

Comme la veille, le soleil de cette fin d'hiver filtrait à travers les rideaux, et les arbres teintaient d'un vert émeraude le fond du jardin. Le feu s'alluma tout seul et se mit à briller plus fort pour Gavin, la pièce se réchauffant autour d'eux. Mais Delilah avait l'impression que toutes les lignes droites avaient disparu, que chaque angle était plus ou moins de travers. Certains apparaissaient légèrement mous et inclinés, d'autres rigides mais obliques. Rien qui colle dans le système métrique. Les portes s'inclinaient ou n'avaient qu'un angle aigu d'un côté, arrondi de l'autre ; un peu comme le pied gauche de Delilah qui avait toujours été un peu plus long que l'autre.

À croire que cette maison, qui s'était bien tenue jusque-là, droite et attentive, se montrait soudain sous son vrai jour : une aberration, qui avait tout faux, avec ses murs ondulant par-ci, ses lignes brisées par-là.

Le sac à dos de Gavin tomba par terre, arrachant Delilah à ses pensées ; le temps de détacher ses yeux des murs de travers, elle lui offrit un sourire détendu. Derrière lui, les tiges d'une plante accrochée à proximité du vestibule se mirent à remuer doucement, se penchant vers lui.

– Elle a l'air contente de te voir, observa Delilah en tendant sa veste à Gavin d'une main tremblante.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait cette remarque mais, ce soir, la maison semblait le couvrir d'une attention douceuse et – au grand dam de Delilah – pleine de sous-entendus. Comme si elle voulait lui rappeler le message de la veille : *Mais il est à nous.*

Regardant autour de lui, il haussa les épaules.

– Ouais.

Tous deux traversèrent le salon pour se rendre dans la cuisine brillamment éclairée. Il prit une bouteille de lait dans le réfrigérateur, la posa sur la table, à côté d'une assiette de petits gâteaux.

Une chaise s'approcha de Delilah, ses pieds grincèrent sur le plancher. Elle y prit place prudemment, comme si elle s'attendait à la voir reculer à tout instant.

– Alors, tu trouves ce petit goûter tous les jours en rentrant ? reprit-elle.

Gavin versa du lait dans les deux verres prêts sur la table.

– Ouais. Ou un sandwich.

Delilah prit un petit gâteau encore tiède.

– C'est dingue.

Ce qui fit rire Gavin ; il s'assit à côté d'elle, croqua un gâteau.

– Comme tu dis, commenta-t-il la bouche pleine.

– Et ça a toujours été comme ça ?

– Pour autant que je m'en souviens, oui.

Emportant l'assiette, il se leva, se dirigea vers la salle à manger, où il prit un carnet de dessin sur une étagère près de la porte.

– Je crois que je vais faire ton portrait ici, près de Piano, dit-il davantage pour lui-même que pour quiconque d'autre. C'est dans cette pièce qu'il y a la plus belle lumière.

Delilah s'efforça de ne pas se laisser distraire par le spectacle qu'il offrait, avec son air concentré, ce fusain entre les doigts. Il s'assit en face d'elle, ouvrit une page blanche.

– Regarde-moi, dit-il d'un ton calme.

Et elle ne rêvait que de voir ces ongles se promener sur son dos nu.

Néanmoins, elle releva la tête vers lui, comme il le demandait, et sentit son cœur se serrer.

– Tu es si jolie, souffla-t-il près de sa bouche.

Et de se mettre à tracer l'arc de sa lèvre inférieure.

– Merci, articula-t-elle dans le silence.

– Je me demande comment j'ai pu me trouver une aussi jolie amoureuse.

De nouveau, il la contempla, avant d'esquisser le contour de son visage en forme de cœur.

La pièce se refroidit soudain, mais il ne parut pas s'en apercevoir. Delilah se demanda si ce n'était pas son imagination. *Arrête !* se dit-elle. *Ne fais pas ton bébé.*

Impossible de rien trouver normal ici. Le temps d'une palpitation, elle eut envie de ressentir à nouveau ce vertigineux frisson. De retomber amoureuse de la maison.

– Et tu ne te sens jamais seul ?

Cette fois, elle en fut certaine, ce n'était pas son imagination qui refroidissait la pièce. D'ailleurs, Gavin regarda le plafond et les murs avant de lancer avec emphase :

– Parfois j'aimerais voir des gens, mais je ne manque jamais de compagnie.

La pièce se réchauffa. Cependant Delilah avait l'impression que son cerveau faisait cavalier seul.

– Alors, qu'est-ce qui se passera quand tu t'en iras ?

Gavin s'immobilisa, un gâteau perché au coin de sa bouche.

– Quand je m'en irai ?

Elle hocha la tête, non sans remarquer les murs qui semblaient se rapprocher lentement. Mais elle se sentait comme entraînée par le courant, incapable de maîtriser la course qui allait l'envoyer s'écraser contre les rochers. Elle se trouvait un peu excessive, un peu irritée. Finalement, sa mère avait peut-être raison.

– Comment ça ? insista-t-il en battant des yeux comme pour l'avertir.

– Bon, c'est notre dernière année de lycée.

Tournant le regard vers la fenêtre, elle déglutit pour se donner du courage malgré la tension qui l'habitait. Pourtant, elle tenait à préciser sa pensée. Sans doute pour vérifier qu'elle ne faisait qu'imaginer des choses improbables. Frissonnante, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

– Qu'est-ce qui va se passer, l'année prochaine ? Où vas-tu habiter quand tu iras à l'université ou quand tu te marieras ou je ne sais quoi ?

Cette fois, la pièce se rafraîchit si vite que Delilah vit son souffle se matérialiser comme un nuage de fumée devant elle.

Les sourcils froncés, Gavin regardait de nouveau le plafond où le lustre commençait à se balancer au-dessus de leurs têtes. Soudain, un violent craquement retentit à travers la maison, les murs se mirent à vibrer et palpiter ; les tremblements devinrent bientôt si puissants que Delilah se boucha les oreilles avec les paumes.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-elle affolée.

– Je... sais pas trop !

À peine Gavin s'était-il levé que sa chaise se renversa derrière lui.

– Arrête ! cria-t-il. Elle a dit ça sans arrière-pensée.

Delilah quitta la table en reculant.

– Gavin ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Il lui opposa un regard sombre, les prunelles si écarquillées qu'elles engloutissaient les nuances brunes de ses iris.

– Vaudrait mieux que tu t'en ailles, cria-t-il. Elle est juste furieuse. Il faut que je lui parle.

Sentant le tapis rouler sous ses pieds, Delilah trébucha et dut s'agripper au piano pour ne pas tomber. Le temps de se redresser, elle vit le plafond qui se mettait à faire des vagues et prit ses jambes à son cou.

Dans le vestibule, la poignée de la porte refusa de tourner sous sa main tremblante jusqu'à ce que celle de Gavin vienne l'envelopper pour l'écarter doucement.

Il n'eut pas trop de mal à ouvrir la porte, et Delilah put enfin sortir de cette maison qui s'agitait dans tous les sens.

Elle n'arrêta pas de courir jusque chez elle, alors que le soleil disparaissait derrière les maisons et que les réverbères s'allumaient dans la rue déserte. S'adossant à un large tronc d'arbre, elle regarda le chemin qu'elle venait de parcourir. Rien sur le trottoir, pourtant les lieux ne semblaient pas dépeuplés. Une étrange impression d'animation régnait sur le quartier, à croire que la conscience de la maison l'avait en quelque sorte suivie jusque-là.

Delilah ferma les yeux en s'efforçant de maîtriser le tremblement de ses mains. Chaque bouffée d'air glacé lui brûlait les poumons. Son cœur battait à tout rompre ; elle ne respirait plus, elle haletait.

Gavin ne l'avait pas suivie. Elle se mit à faire les cent pas, jetant de temps à autre un regard en direction de la maison. Où était-il ? Pourquoi ne l'avait-il pas suivie ? N'avait-il donc pas peur ? N'était-il pas inquiet ? N'avait-il pas vu comment les murs se creusaient et se gonflaient, comme s'ils prenaient leur respiration avant de hurler de rage ?

Elle se demanda un instant si elle ne devrait pas retourner le chercher, mais ses pieds restaient plantés sur place, comme scellés dans le ciment. Elle n'avait pas envie de revenir en arrière, mais elle ne pouvait pas non plus le laisser là-bas.

D'ailleurs, elle avait oublié son manteau chez Gavin. Heureusement, elle avait gardé son téléphone sur elle. Quand elle entendit le signal d'un texto provenant de la poche de sa jupe, elle chercha l'appareil d'une main si fébrile qu'elle faillit le faire tomber deux fois dans sa hâte à lire le message.

Je vais bien, mais elle ne me laisse pas sortir. On se voit demain, promis. Maison est vexée, je dois la calmer. Désolé.

Delilah ne savait trop quoi faire. Fallait-il le laisser se débrouiller tout seul ? Devrait-elle appeler à l'aide ? Qui pourrait-elle prévenir ? Ses parents ? La police ? Comme s'il avait capté ses pensées, Gavin lui envoya un deuxième message :

Ne t'inquiète pas pour moi, Delilah. Maison m'aime beaucoup. Je ne risque rien.



15

Lui

Gavin se demandait combien de temps Delilah mettrait à le trouver.

Il savait qu'elle ne devait plus rien comprendre et s'inquiéter, ou peut-être même pester de ne pas l'avoir retrouvé à leur rendez-vous habituel avant les cours. Pour tout dire, il se sentait un peu comme un criminel en arrivant au lycée, alors que le jour n'était pas encore levé. Il y trouva des couloirs déserts, assez tôt pour se faufiler en douce dans une salle de répétition sans fenêtres.

L'aile musique était essentiellement composée de caravanes temporaires posées sur d'immondes blocs de ciment et reliées à un improbable groupe électrogène. La région prévoyait d'édifier une aile consacrée aux arts et à la culture – du moins le prétendait-elle – mais Gavin aimait bien entendre ses pas résonner sur la rampe de l'entrée, autant qu'il aimait se sentir envahi par la quiétude en fermant derrière lui la porte d'aluminium.

Depuis trois ans et demi, les salles de répétition lui avaient offert une sorte de sanctuaire : insonorisées et séparées des bâtiments principaux par de longues pelouses qui ne servaient qu'en cours de gym ; c'était là qu'il venait se réfugier quand il en avait assez de Maison, pour une raison ou pour une autre, quand il avait rompu avec une fille ou qu'elle avait rompu avec lui, ou simplement quand il ne pouvait plus supporter la connerie des gens et qu'il avait besoin de se sentir enfin seul. Même maintenant, alors qu'il commençait à percevoir une éventuelle présence, l'ambiance restait assez calme.

Non pas qu'il cherche vraiment à éviter Delilah ni qu'il ne sache quoi lui dire. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé la veille et ne s'en était pas encore remis ; difficile d'oublier son expression terrifiée à l'instant où elle avait pris la fuite, tellement affolée qu'elle n'arrivait même plus à tourner la poignée de la porte. Il avait envie de s'excuser, de s'expliquer.

L'ennui était qu'il ne savait par où commencer.

Bientôt, elle allait se rendre compte qu'il ne viendrait pas au cours aujourd'hui et elle s'en irait, bien déterminée à le trouver. Ce qui n'était pas une mauvaise chose en soi – Gavin ne voyait pas ce qui pourrait l'enchanter plus que de passer quelques moments seul avec elle – mais il n'avait pas davantage trouvé de réponse que la veille au soir.

Maison avait-elle jamais réagi ainsi ? Gavin essayait de se rappeler des événements semblables mais n'en voyait aucun. Les voisins s'étaient toujours tenus à l'écart, jusqu'aux enfants qui ne s'approchaient pas de la clôture. Les vendeurs en porte-à-porte pouvaient s'arrêter sur le trottoir devant l'entrée, plissant les yeux pour essayer de distinguer quelque chose à travers les barreaux de fer forgé envahis de plantes grimpantes, mais ils ne s'approchaient jamais. Les seules personnes qui franchissaient le seuil étaient les livreurs chargés de paquets, éventuellement le médecin pour une visite, Dave avec son marché hebdomadaire, et maintenant Delilah. Les amis de Gavin étaient du genre à discuter dans les classes ou pendant les cours d'éducation physique. Aucun d'entre eux n'aurait l'idée de passer chez lui après l'école ni durant le week-end ; il n'avait pas vraiment de

parents ni de famille. Sa vie entière, il l'avait passée avec Maison, chose qui ne lui avait pas paru étrange jusque-là.

Il n'avait jamais songé qu'il lui faudrait un jour partir, ni où. À presque dix-huit ans, il ne se projetait guère au-delà de la semaine suivante. Pour autant, il n'avait jamais cru que Maison comptait le voir rester seul pour toute la vie.

Après ce qui s'était passé cette nuit... il ne savait plus.

Il n'y connaissait pas grand-chose en matière de religion – vers laquelle les gens se tournaient en cas de difficulté et qu'ils ignoraient quand les choses allaient bien –, mais il se rappelait avoir trouvé une vieille bible coincée sous une planche dans sa salle de bains. Il avait laissé tomber une bille qui avait roulé sous l'armoire de bois. Sa bille préférée, marbrée de rouge sang ; il s'était donc dépêché d'aller la récupérer, collant la tête sur le plancher, poussant le bras dans l'obscurité poussiéreuse. Ses doigts s'étaient accrochés à une rainure, soulevant deux planches, et il avait senti le cuir râpeux, les pages gaufrées. Ravi de cette furtive découverte, il avait compris qu'il n'était pas censé lire ce livre. Le papier en était fin comme des pétales de fleurs, comment un ouvrage aussi épais pouvait-il paraître si délicat ?

Au cours des années, il en avait lu quelques passages par-ci, par-là, tout seul, assis au bord de la baignoire. « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi », *Cantique des Cantiques 6:3*. Peu d'extraits l'avaient frappé autant que celui-ci. Il l'avait comparé au sentiment que lui portait Maison et au sien envers elle. Ils s'appartenaient l'un à l'autre. Si bien qu'il avait perçu l'évolution – ce léger changement dans l'air – longtemps avant Delilah ; il se doutait que quelque chose allait se produire. Il l'avait senti au creux de son estomac, aux poils qui se dressaient dans sa nuque. La peur avait fait vibrer sa colonne, non pour lui-même mais pour Delilah. Un court instant, il avait craint pour elle. Et, à présent, il allait devoir lui faire face ; il désirait la voir mais comment expliquer une chose qu'il ne comprenait pas lui-même ?

À présent, penché sur le piano de la salle de musique, il appuyait sur quelques touches avant d'effacer plusieurs notes sur la partition ouverte devant lui. Puis il en ajouta d'autres, essaya de nouveau ces accords. Ce n'était pas vraiment ce qu'il avait entendu dans son esprit mais il se sentait sur la bonne voie. Il avait toujours eu un don pour les arts, et ses passe-temps – musique et dessin – remplissaient à peu près tout son temps libre. Bien qu'il disposât chez lui d'un instrument quasi parfait, il préférait composer dans la paisible solitude de cette salle insonorisée plutôt qu'avec Piano qui semblait anticiper ses élans et savoir d'avance ce qu'il allait jouer.

Ses mains s'immobilisèrent au bruit de la porte qui s'ouvrait derrière lui et se refermait. Des pas effleurèrent la moquette, s'arrêtèrent ; il se retourna, capta le regard de Delilah.

Il savait bien qu'elle allait s'inquiéter pour lui, mais il ne s'attendait pas à se sentir submergé par la culpabilité en la voyant. Elle paraissait fatiguée, les paupières lourdes, cerclées d'ombres noires. Ses cheveux n'étaient pas attachés comme d'habitude mais encadraient son visage et tombaient par vagues sur ses épaules. Il eut une envie folle d'en saisir une mèche, de l'enrouler autour de son poignet. Se rendait-elle compte d'avoir l'air plus âgée ainsi ? Ce n'était plus une ado mais une femme protectrice et brûlante de passion. Savait-elle à quel point il avait envie de l'embrasser ? Et plus encore...

Visiblement gênée par son regard, elle rassembla ses cheveux sur une épaule comme pour les natter.

– Pas eu le temps ce matin, expliqua-t-elle.

– J'aime bien comme ça. Tu es jolie.

– Franchement, j’ai plutôt mal au cœur.

Gavin lui fit signe de venir s’asseoir à côté de lui.

– Je crois que c’est ma faute.

– Peut-être un peu. Tu voulais m’éviter, ce matin ?

Il réfléchit avant de répondre. Il connaissait assez les filles pour savoir qu’elles ne voyaient pas les choses comme les garçons et que Delilah pourrait très bien déchiffrer ses arrière-pensées. Il ne cherchait pas exactement à l’éviter, il voulait juste se concentrer un peu.

– Oui, commença-t-il avant d’ajouter en hâte : et non. Je ne savais pas trop quoi te dire. Comment t’expliquer ce qui s’était passé.

– Ça faisait peur.

– Je sais.

– Ça a fini par se calmer ?

– Oui.

Il n’ajouta pas que ça s’était calmé à peu près dès l’instant où elle avait franchi la porte d’entrée, bien qu’il ait fallu plusieurs heures avant que l’atmosphère redevienne normale. La nuit durant, les sols avaient vibré doucement, les portes s’étaient ouvertes et refermées d’elles-mêmes. Ça donnait l’impression d’un parent qui râlait contre un ado indiscipliné.

– Ce n’était pas pour te faire peur, ajouta-t-il d’un ton un peu trop acerbe malgré lui. C’est juste que Maison... s’est énervée.

Delilah digéra la réponse tout en promenant les yeux sur la partition. Il percevait déjà la question qui montait en elle.

– Ça s’est déjà produit ? demanda-t-elle.

Il se déroba un peu.

– Non... En même temps, je t’ai déjà dit que c’était la première fois que j’amenaient une fille à la maison.

Bizarre de vouloir à ce point défendre Maison tout en protégeant sa relation avec Delilah. Ces sentiments contradictoires lui donnèrent une légère nausée.

– Alors, comment tu sais que c’était pour cette raison ?

– Comme ça, marmonna-t-il d’un ton faussement désinvolte. Je le sais. Maison représente pour moi une sorte de parent. Elle s’est énervée quand tu as laissé entendre que je pourrais m’en aller un jour. Elle ne ferait jamais de mal à personne. Elle n’est pas méchante, Delilah, juste...

– Elle a juste peur que tu t’en ailles.

Elle avait laissé tomber ça comme un constat, comme si elle y avait déjà réfléchi.

– Je suppose, répondit-il. C’est nouveau pour elle... de rencontrer des gens. Jusque-là, elle n’avait pas eu à me partager. Pas vraiment. Je n’ai jamais dit que je voulais m’en aller. Je pense qu’elle ne sait pas très bien comment prendre la chose.

Delilah passa une main sur les touches brillantes, appuyant juste ce qu’il fallait pour en sentir la douceur sous ses doigts tout en ne jouant pas de note.

– Tu ne cherches jamais à savoir ce qui est arrivé à tes parents ? Ce serait bizarre, après ce qui s’est passé hier, qu’on n’aille pas se demander pourquoi tu es tout seul dans cette maison.

L’air absent, Gavin pianota des fa et des sol en six temps, puis des mi et des sol. Cette conversation commençait à... le fatiguer. Delilah ignorait combien d’heures, combien de jours, de semaines ou même de mois il avait passés à penser à ses parents, à une mère qui le prendrait dans ses bras quand il était malade, à un père qui l’aiderait à construire ses avions, à jouer de la musique... des

gens à qui parler.

– Je pensais à eux tout le temps. À sept ans, j'en faisais une véritable obsession ; pourtant, je n'ai qu'une photo. Elle avait les cheveux bruns. C'est à peu près tout ce que je sais d'elle.

Delilah lui posa une main sur le genou, le bout des doigts sur la cuisse.

– Peut-être que tu lui ressembles.

Seul le poids de cette main bien réelle le retenait encore dans cette pièce au lieu de se rendre là où il pouvait vraiment penser à sa maman. Oui, il avait ses cheveux, mais aussi son teint pâle et ses grands yeux noirs. Il avait le même nez que celui qu'il avait aperçu sur une photo passée, froissée. Elle avait le visage en forme de cœur – il ne l'avait pas oublié – et un sourire réservé. Qu'il pensait avoir également hérité d'elle.

– J'ai trouvé une photo dans la salle de bains, il y a quelques années. Parfois, le bois se biaise à cause de l'humidité et j'avais enfin réussi à ouvrir un tiroir coincé. La photo était collée au fond.

Delilah ne fit pas de commentaire, mais elle trouvait étrange qu'il découvre précisément une photo ainsi collée, comme si quelqu'un l'avait délibérément cachée là. Elle se contenta de demander :

– Mais comment tu sais que c'était elle ?

– Il y avait un landau en arrière-plan, tu sais, le genre à l'ancienne qui devait venir d'un marché aux puces ou je ne sais quoi. J'ai l'impression qu'elle était un peu excentrique comme femme, du moins si j'en crois les photos, avec ses longs cheveux ondulés et ses vêtements flottants, enfin, tu vois... Belle mais un peu hippie. En tout cas, le landau, avec sa capote et tous ces trucs accrochés dessus... une pointe de flèche, une plume, un ours en bois, des pièces de monnaie et d'autres trucs pas évidents. J'en ai reconnu quelques-uns, par exemple la pointe de flèche que j'ai toujours gardée. Je suis sûr que cette poussette était la mienne.

N'allait-elle pas croire que ce n'étaient que de minuscules indices pour en tirer de telles conclusions ? Mais elle se lançait déjà dans d'autres questions. Se tournant pour lui faire face, elle posa le pied entre eux sur le banc. Et d'un mouvement qui parut tout à fait naturel, elle lui prit la main, l'étreignit entre ses paumes.

– Tu as déjà parlé de tes parents à quelqu'un ?

– Franchement, je ne vois pas par où commencer sans donner aux gens l'impression que je me sens seul.

Cet aveu le fit déglutir, et il s'empressa d'ajouter :

– On s'occupe de moi. On m'aime. Si les services sociaux ou je ne sais qui apprenaient que je n'ai pas de parents, ils m'emmèneraient ailleurs, pour me confier à une famille d'accueil et m'éloigner de Maison. Quand j'ai été assez grand pour comprendre... j'en savais assez pour me douter que ce serait terrible.

– Alors, ta mère, où est-elle ? marmonna Delilah comme pour elle-même. C'est ça qu'il faut chercher.

En général, c'était là que Gavin cessait de réfléchir. Il ne pouvait supporter l'idée qu'elle ait pu avoir un accident, laissant Maison s'occuper de lui ou – pire – qu'elle le lui ait délibérément abandonné.

Ce qui ne dissuada en rien Delilah de poursuivre :

– Il doit bien y avoir une explication qu'on pourrait trouver sans laisser les gens deviner que tu es seul... Un moyen de vous protéger tous les deux.

Elle avait ajouté ça en lui caressant doucement les doigts avec le pouce.

À cette distance, il était impossible de ne pas remarquer comment ses cils se posaient sur ses joues

quand elle clignait des yeux ni comment son front plissait, tant elle se concentrait. Elle entremêla les doigts avec les siens, les examinant un par un. Il avait de si grandes mains à côté d'elle, des paumes géantes, tachées d'encre, qu'il commençait à imaginer explorant ces parties du corps de Delilah qu'il n'avait pas encore vues. Mais, déjà, elle reprenait la parole :

– Tu ne crois pas...

Elle se mordit la lèvre et il en fit autant en s'arrachant à ses pensées.

– Tu ne crois pas que la maison a quelque chose à voir avec...

Il sentit ses veines se glacer et se pencha vers elle pour la faire taire en lui plaçant un doigt sur la bouche.

– Ne dis pas ça, murmura-t-il en regardant autour de lui.

La seule idée que Maison ait pu se montrer malveillante lui soulevait le cœur ; et si elle entendait de telles paroles...

Ne venait-il pas de sentir un frisson monter du sol ? Une ondulation ? Les craintes paranoïaques qui l'habitaient depuis vingt-quatre heures semblaient confirmer que quelque chose avait bougé – glissé, dérapé – sous ses chaussures. La moquette couvrait l'aluminium qui reposait sur du ciment, posé sur la terre, terre habitée de cailloux et d'insectes, et des racines des arbres. Il se figea, fixant le regard alarmé de Delilah.

– Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle contre ses doigts.

Il ne put que secouer la tête. Une goutte de sueur lui coula dans la nuque. Il ferma les yeux, compta jusqu'à dix puis se leva, se dirigea vers la porte, l'entrouvrit, le temps de jeter un coup d'œil sur les rangées d'arbres qui s'alignaient sur le trottoir de Mulberry Street.

Vers son quartier.

Il referma la porte en soufflant :

– Elle m'a abandonné, Delilah. Au contraire de Maison. C'est tout ce que je sais.

Les murs avaient des oreilles. Le ciel avait des yeux. Et Gavin se demandait s'il existait quelque part des réponses aux questions qu'il n'avait jamais songé à poser, et où il devrait chercher pour les trouver.

Gavin se demandait s'il ne devenait pas fou. Comment était-il possible de se sentir en sécurité dans son cocon douillet un jour et de voir le mal partout le lendemain ? Maison n'avait pas changé ; c'était lui. Il devenait soupçonneux, méfiant. En arrivant devant chez lui, il se sentit saisi d'une onde de culpabilité. Maison l'avait protégé de la solitude et des tempêtes de l'hiver. Elle l'avait nourri, vêtu, lui avait procuré tout ce dont il pouvait avoir besoin. Jusqu'à Delilah.

Ça se passait sans doute ainsi entre tous les enfants et leurs parents. En grandissant, on infligeait des chagrins. Malgré ce que voulait Maison, il n'était plus un petit garçon, qui s'amusait avec des avions et des boîtes de Lego. Mais les choses changeaient, il faudrait bien s'adapter.

La grille s'ouvrit et l'air sembla se réchauffer autour de lui. Les volubilis se détendirent pour effleurer son t-shirt alors qu'il passait devant. Porte d'entrée s'entrebâilla dès qu'il remonta l'allée vers le perron. Cheminée cracha des spirales de fumée noire ; les nuages semblaient s'épaissir davantage à mesure qu'il s'approchait. Cela lui faisait penser à un chien qui viendrait d'entendre la clé de son maître tourner dans la serrure et se dresserait en agitant la queue.

Ses pas résonnèrent sur les marches, il entra et huma aussitôt l'odeur de petits gâteaux en train de cuire.

– Je suis là ! lança-t-il comme chaque jour.

Les meubles semblèrent s'étirer vers lui ; tout paraissait écouter. Mais écouter quoi ? Rien n'avait changé, pourtant, il ne pouvait chasser l'impression que quelque chose était terminé. Que Maison attendait.

– Merci pour les gâteaux.

Il alla chercher l'assiette pleine de cookies au chocolat tout juste sortis du four. Ses préférés.

Maison n'en aurait jamais fabriqué si elle avait entendu Gavin parler de sa mère ; il le comprit immédiatement. Mais Télévision ne s'alluma pas. Piano ne joua pas. Il trouva un verre de lait glacé sur le comptoir et déposa le tout sur Table de cuisine, s'assit en essayant de ne penser à rien. Sa gêne ne provenait pas d'une quelconque frayeur mais plutôt de ce qui s'était passé la veille ; Maison et lui marchaient tous deux sur des œufs.

Cette pensée évoquait pour Gavin l'idée d'une épouse découvrant un secret à propos de son mari mais se refusant à lui en parler tout de suite, préférant le laisser se trahir peu à peu, commettre une erreur. Sauf qu'il ne savait qui des deux – lui ou Maison – détenait un secret.



16

Elle

Au cours des semaines qui suivirent, leur relation s'avéra quelque peu compliquée. Gavin ne voulait pas que Delilah revienne chez lui et elle affirmait que ses parents ne le laisseraient jamais entrer chez eux. Alors, ils erraient par les rues de leur petite ville, parlant de leurs confiseries préférées, de leurs auteurs de romans d'horreur favoris, de films et d'arbres géants. Parfois, il l'embrassait pendant leur promenade, mais Delilah ne pensait qu'à trouver un moyen de serrer tout son corps contre le sien. C'était là une sorte de désespoir car elle l'aimait un peu plus chaque fois qu'il se dévoilait davantage ; et elle restait habitée du désir de savoir qu'elle conservait une chance de se battre s'il devait un jour choisir entre elle et la maison.

Relevant la tête, elle s'aperçut qu'ils avaient atteint l'endroit où s'achevaient toutes leurs promenades : sa maison à elle. C'était là que, dans leur nouveau rituel de balades, il lui posait une question, à laquelle elle répondait, puis se hissait vers lui pour leur dernier baiser de la journée ; après quoi elle rentrait en regardant les murs, le temps de faire le vide dans ses pensées afin de pouvoir s'atteler à ses devoirs.

Le sujet de sa question quotidienne était devenu une sorte de jeu. Les jours où elle réclamait baiser après baiser à chaque coin de rue, il achevait leur promenade par quelque chose d'innocent – *Tu préfères le raisin rouge ou vert ?* Mais les jours où elle n'avait fait que parler ou réfléchir, il la provoquait avec quelque chose comme : *Il t'arrive de dormir nue, sans le moindre vêtement sur toi ?*

Quinze jours auparavant, en lui demandant ça, il la regardait avec des yeux noirs et une intonation si lente qu'elle avait senti sa peau s'enflammer et son âme partir se réfugier vers lui.

Finalement, elle avait répondu :

– Non. Mais maintenant, c'est ce que je vais faire.

Cependant, par un jeudi bruineux, alors que la maison familiale venait de surgir au bout de la rue et que Delilah ne s'était montrée ni trop vorace ni trop pensive, il lui avait doucement léché la lèvre inférieure avant de l'embrasser, puis de lui demander où étaient ses parents.

Elle s'aperçut que la Chevrolet bleue n'était pas garée le long du trottoir, ni la Cadillac dorée dans l'allée.

– Aucune idée, répondit-elle.

À vrai dire, les dîners familiaux ne s'agrémentaient jamais de douillettes conversations où tout un chacun annonçait le programme des sorties à venir. Elle était juste censée rentrer avant le coucher du soleil, faire ses devoirs et laver la vaisselle après le repas. Ses parents préparaient le dîner, puis s'installaient devant la télé pour regarder les informations ou lire de vieux romans à l'eau de rose. Elle ne voyait pas du tout ce qui pouvait les retenir dehors ce soir mais, sur-le-champ, elle attrapa Gavin par la main et le fit entrer. Sans trop savoir pourquoi, elle voulait que ce soit lui qui vienne chez elle, cette fois.

Des doigts frémissants se refermèrent sur les siens et tous deux traversèrent le salon, la salle à

manger et la cuisine. Il semblait craindre de toucher quoi que ce soit alors qu'elle-même avait effleuré tout ce qui lui tombait sous la main en entrant chez lui ; franchement, elle avait trouvé ça plutôt drôle. Tandis qu'ici, rien ne risquait de chercher à le saisir, le gratter, ni de frissonner sous lui. Rien à part Delilah, bien sûr.

Il regarda ses pieds qui crissaient sur le sol.

– Pourquoi il y a du plastique sur la moquette ?

– Ma mère n'aime pas les traces de pieds dans la maison, alors elle pose du plastique dans les endroits où on marche.

Gavin ne dit plus rien, mais il serra encore ses doigts quand ils arrivèrent devant l'escalier. Alors que tous deux grimpaient l'un derrière l'autre, Delilah prit conscience des odeurs écœurantes qui régnaient dans ces lieux : désodorisant floral, produits de nettoyage chimiques, plastique sur la moquette.

Sa chambre ressemblait à n'importe quelle chambre de gamine de dix ans. Pourquoi ses parents ne l'avaient-ils pas refaite entre ses visites ? À croire qu'ils n'avaient pas conscience de son âge, exactement comme Gavin dans sa maison.

À sa suite, il entra, ferma la porte derrière eux, et sa longue silhouette sombre emplît toute la pièce. C'était à peine s'ils avaient la place de remuer sans se toucher.

– Avec toi, je me sens à l'étroit ici, murmura-t-elle.

Au-dessus du lit minuscule, il regardait une collection de licornes en céramique sur une étagère. Toute cette décoration, un peu niaise et trop colorée, les ramenait aux goûts d'une petite fille.

Elle avait passé tant de nuits à regarder le plafond, ces derniers temps, en attendant que les images de Gavin cessent un peu de hanter son esprit pour la laisser dormir. Elle avait vécu tant de nuits dans les dortoirs ou chez Nonna que même trois mois après son retour à la maison, elle avait encore l'impression de passer la nuit chez quelqu'un d'autre.

– Je ne crois pas que je pourrais dormir là-dedans, observa Gavin en regardant le lit.

– Non, bien sûr. D'abord, mon père te tuerait, et puis tous les deux on ne pourrait pas...

– Je ne parlais pas de ça, coupa-t-il gêné. C'est juste que c'est si différent... À l'école ou au travail, on supporte bien de se trouver dans des pièces étroites, inanimées. Mais celle-ci, elle me donne l'impression qu'elle pourrait être vivante... sauf qu'elle ne l'est pas.

– Comme la plupart des chambres. Un beau jour on grandit et on doit...

– C'est bon, coupa-t-il encore. Il faudra juste que je m'habitue un peu quand je serai là.

Fronçant les sourcils, elle parvint cependant à s'arracher un sourire. Bien sûr, il aurait du mal à vivre ailleurs, n'importe où ailleurs, mais il finirait par y arriver.

– Tu sais bien que je t'emmènerai ailleurs de toute façon ; alors, autant que tu t'habitues à voir des maisons aussi mauves et aussi barbantes.

– Delilah, ne dis pas des trucs comme ça. Je sais que ça a l'air dingue, mais tu te rends compte si elle t'entend ? Je ne veux pas qu'elle te fasse encore si peur.

De nouveau, il avait les yeux noirs d'anxiété.

– Tu deviens parano, souffla-t-elle.

Mais, au fond, elle savait que c'était faux. Pas vraiment. Tout ce qu'elle voulait c'était qu'il soit d'accord avec elle, qu'il lui dise de ne pas s'inquiéter, que, loin de la maison, ils seraient en sécurité.

Il haussa les épaules, mais n'avait pas l'air très convaincu.

– Peut-être.

Soudain, la pièce leur parut tellement minuscule qu'ils se sentirent comme au cœur d'une fleur fanée. Delilah le prit par la main pour l'entraîner hors de la maison ; elle avait besoin d'air et ne voulait pas se retrouver déjà enfermée.

– Je voudrais marcher encore un peu avec toi.

Elle espérait qu'il allait encore lui poser une question, par exemple lui demander si elle voulait l'embrasser, ou quitter la ville avec lui, ou quel genre de maison elle choisirait avec lui. Mais sûrement pas une question sur ce que faisaient ses parents.

Ils marchèrent, sans trop parler, en direction du parc au centre de la ville, avec ses énormes chênes. Elle avait envie de se blottir contre lui sous l'un d'entre eux, et lui rappeler que, dans ce genre d'endroit, ils étaient bel et bien seuls. Elle s'arrêta sous l'un d'eux, leva les yeux vers Gavin qui souriait de toutes ses dents ; alors, elle sentit que tout son monde se résumait au simple désir de l'embrasser, des heures durant.

Le sillon tracé par les immenses racines donna à Delilah l'impression de s'asseoir dans un bateau. Elle se sentit quelque peu sous terre en s'allongeant et en attirant Gavin sur elle. Il résista, cherchant à positionner ses longs bras, son torse infini, tout son corps au-dessus du sien.

– J'ai peur de t'écraser, dit-il.

Delilah ouvrit les bras et s'installa pour se sentir le plus à l'aise possible.

– Pas moi.

En fait, elle en avait presque envie.

– On ne dirait pas qu'on est tout seuls ici, reprit-il dans un murmure.

Si bas qu'elle ne l'avait presque pas entendu. Sur le coup, elle se serait à peine étonnée de voir derrière lui une table, une chaise ou une tapisserie murale indiscreète se dresser sur l'herbe.

– Gavin, il n'y a personne ici, à part nous. On n'est jamais vraiment seuls ; tu veux bien venir m'embrasser ?

Finalement, il céda et vint se poser sur elle, appuyé sur les coudes, lui obscurcissant encore plus la vue de sa large silhouette. Ses baisers n'étaient pas plus doux que d'habitude – plutôt crispés, grondeurs – mais elle sentait combien il aimait cette nouvelle approche, face à face, qui ne l'obligeait plus à se plier en deux ou à la soulever du sol. C'était tellement nouveau, ainsi ; et puis il y avait le sel du danger à s'étendre ainsi l'un sur l'autre en plein jardin public, un jour d'école.

Au-dessus de leurs têtes, le murmure des branches s'intensifia alors que le vent semblait diminuer. Gavin sursauta, regardant autour d'eux. Quand ses lèvres se posèrent de nouveau sur les siennes, ce fut avec une énergie insolite dont elle ne saisit pas vraiment la cause ; il se montra un peu plus enflammé et elle se félicita de ce qui avait pu susciter ce nouvel élan.

Les baisers s'intensifièrent, les caresses devinrent plus précises, plus audacieuses et, bientôt, il se balançait sur elle tandis qu'elle se hissait vers lui – à la recherche des mêmes sensations – car elle en voulait encore davantage et ne rêvait que de voir ces moments durer des jours. À présent, le ciel aussi semblait avoir disparu et, sous ses paupières closes, elle avait plutôt l'impression qu'il était minuit. Quand elle rouvrit les yeux, rien que pour le regarder, elle dut constater que lui les fermait hermétiquement ; et les branches derrière lui semblaient plus proches que jamais, comme décidées à les protéger de l'extérieur.

Delilah referma les paupières et sourit contre la bouche de Gavin, l'enveloppa de ses jambes. Elle sentit ses doigts lui saisir les poignets pour les bloquer le long de ses hanches. Ainsi immobilisée, elle se sentit envahie d'un puissant désir ; prise de vertige, elle avait l'impression de se dissoudre

dans une sorte d'incohérence informelle. Comment savait-il qu'elle rêvait de le voir agir ainsi – de se montrer si passionné, si déterminé, si insatiable ?

En même temps, les mains qui la maintenaient se glissaient sous son chemisier, couvrant l'étoffe légère de son soutien-gorge. Il posa sur ses lèvres une bouche avide, humide, tout en dents et en sons étouffés. Il semblait perdre la tête, tandis qu'un signal d'alarme picotait la peau de Delilah, comme si elle venait de toucher un fil barbelé.

– Gavin, murmura-t-elle contre ses lèvres.

Elle essayait de se redresser, de comprendre comment il pouvait ainsi la plaquer tout en lui caressant la poitrine.

– *Tu me touches aussi ?*

Il avait lâché ces mots sans se détacher d'elle et, quand elle prit conscience de ce qu'il disait – il ne semblait pas se rendre compte qu'elle était immobilisée, incapable de le toucher – la lumière du jour avait complètement disparu et elle eut l'impression qu'ils étaient encerclés.

L'obscurité n'était pas due à la disparition du soleil derrière les nuages ni au simple fait qu'elle avait clos les paupières. Maintenant, elle voyait que c'était l'arbre qui se penchait pour tresser autour d'eux une toile de fines branches qui achevaient de leur cacher la lumière.

De sombres brindilles se courbaient jalousement autour du dos de Gavin, leurs pointes soulevaient les bords de sa chemise, de ses manches, se posant sur ses épaules, en spirales autour de ses biceps. Néanmoins, il continuait de couvrir de baisers le cou de Delilah, de lui taquiner doucement les oreilles.

– S'il te plaît, souffla-t-il, continue.

Elle planta les pieds dans la terre meuble en essayant de s'écarter de lui. Dans un cri étouffé, elle sentit alors les branches s'enrouler sur sa peau, cramponnées. Elle voulut se débattre, mais elle les sentit lui libérer les poignets dans une lente ondulation. Gavin s'assit alors, repoussant les branches d'un geste impatient. Elles s'éloignèrent, comme déconfites.

Il savait, songea-t-elle avec horreur. Il s'était très bien rendu compte que l'arbre bougeait, qu'il nous envahissait et commençait à le revendiquer, mais il s'en fichait.

– Pourquoi tu n'as pas bougé ? balbutia-t-elle au bord de l'hystérie. Comment tu as pu supporter ça ?

Il répondit d'une voix blanche, qu'elle ne lui connaissait pas :

– Je n'ai pas le choix. Ce parc, Maison, le lycée... on aura beau vouloir s'isoler, Maison sera toujours là. Elle me verra toujours.

– C'est ce que tu voulais dire en parlant de posséder des objets inanimés ? Chaque fois que tu quittes la maison, elle peut venir avec toi, ou...

Elle parlait trop vite et dut reprendre son souffle.

– Ou elle lance ses racines ou passe par les lignes électriques. Tu crois vraiment que la maison te surveille constamment.

Comme il ne disait rien, elle dut détourner les yeux, incapable de supporter la colère et la défaite qu'elle lisait dans son regard. Elle savait que ce n'était pas contre elle, mais les ressentait tout de même avec violence.

Il se frotta les joues, redressa sa chemise.

– On va devoir accepter l'idée qu'on ne sera jamais vraiment seuls.

Cette pensée la déprima. Elle aimait passer du temps avec lui juste pour bavarder mais, quand elle songeait à ce qu'elle ressentait en ce moment, elle désirait un peu plus que de simples conversations.

Elle voulait aussi sentir le poids de ses mains sur elle de temps à autre.

– Pourquoi elle me déteste ?

– Elle ne te déteste pas, soupira-t-il. Je crois que tu représentes une menace.

– Tu n’as pas le droit d’avoir une petite amie ?

Relevant les yeux, il réprima un rire pour se contenter d’un sourire laconique.

– Je suis sûr que Maison n’est pas trop habituée aux histoires d’amour.

– Et tu vas quand même rentrer chez toi ? Ça ne te donne pas la chair de poule ? Déjà, elle ne voulait pas te laisser partir...

Il haussa les épaules, examina un peu le chemin avant de se pencher pour lui tendre un bras et l’aider à se lever.

– Comment tu peux rentrer chez tes parents ? Ce n’est pas déprimant ?

– Pas pareil.

– Tu as raison. Maison me retient trop, tes parents pas assez. Ils te renverraient au pensionnat s’ils en avaient les moyens, et tu le sais très bien.

Elle ne sut que répondre – blessée par cette vérité – et Gavin se mit debout devant elle, l’air navré.

– Je ne voulais pas dire ça, Lilah.

Elle aimait qu’il l’appelle comme ça ; personne n’avait encore jamais osé lui donner ce surnom si intime.

– Je sais, répondit-elle.

– Bon, c’est dur, d’accord, mais... je crois qu’on a tous les deux besoin d’un peu de temps pour nous habituer. C’est tellement nouveau pour nous tous, y compris toi... Il y a des choses que tu ne peux pas dire. Et tu ne peux pas non plus me demander de quitter un jour la seule famille que j’aie jamais connue.

Cette fois, tout semblait fini. Ils marchèrent silencieusement main dans la main et, arrivés au carrefour menant à la maison de Delilah s’ils prenaient à gauche, à celle de Gavin s’ils prenaient à droite, elle le poussa vers la droite.

– Je te raccompagne, dit-elle en réponse à son haussement de sourcils. Ça devrait bien me rapporter quelques points de bonus, non ?

Il lui sourit, lui embrassa le front, et ils repartirent en direction de la grille d’entrée. Delilah s’avança prudemment quand le portail s’ouvrit, faisant mine de ne pas ressentir les vibrations de la maison le long de l’allée. D’un rapide coup d’œil à droite, elle s’assura que les volubilis restaient bien à leur place, autour du fer forgé.

Et peut-être ne sentait-elle pas vraiment les vibrations ni le frisson glacé sous son pull et le long de sa colonne. Peut-être n’était-ce dû qu’à son imagination, car Gavin s’arrêta pour la serrer contre lui, plus fort qu’elle n’aurait pu le supporter si c’étaient ses parents qui se trouvaient devant eux.

– Ça va ? lui demanda-t-il en posant les doigts sur sa peau dénudée sous son pull.

– Oui.

– Je t’aime beaucoup.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, avec un si fort désir de l’embrasser qu’il ne pourrait douter de son affection envers lui ; ce fut là que retentit le crissement de pneus sur le gravier, attirant leur attention sur l’allée.

– Delilah Blue ! lança son père.

Sur les chapeaux de roues, la voiture de Franklin Blue vint s’arrêter à mi-chemin au milieu de

l'allée.

Pourquoi avait-il fallu qu'il passe par cette rue précisément ce jour-là ? Le cœur serré, Delilah vit les innombrables tiges grimpantes s'écarter de la clôture pour aller ramper vers les pneus.

– Papa ! lança-t-elle en s'approchant de lui.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ? Monte dans la voiture.

– Il faut que j'y aille, dit-elle à Gavin.

À regret, elle retira ses mains des siennes.

Lui aussi observait les plantes, l'air abasourdi.

– D'accord, à demain.

– À demain.

Déjà, elle reculait vers la voiture, le regard implorant. Elle venait de passer la plus étrange journée de sa vie.

– Bonne nuit, ajouta-t-elle.

Gavin posa sur elle un regard impassible.

– Bonne nuit, Lilah.



17

Lui

Gavin était furieux. Chauffée à blanc, sa colère bourdonnait dans ses veines, et il s'éloignait à grandes enjambées de Maison. Impossible de rentrer maintenant, il était trop hors de lui, les joues brûlantes, écumant de rage.

Il sentait encore le gentil frottement des branches quand elles s'étaient accrochées à lui dans le parc, il entendait le bruissement des feuilles et voyait l'expression terrifiée de Delilah quand elle s'était rendu compte qu'ils n'étaient pas seuls, et qu'ils ne le seraient sans doute jamais. Il serrait et desserrait les poings, obsédé par cette idée qui ricochait dans sa tête, plus sonore et plus inacceptable que jamais.

Combien de temps tout ça allait-il durer ? Jusqu'à la fin du lycée ? De l'université ? Ou toujours ? Il s'était trouvé un peu excessif en disant à Delilah qu'ils feraient mieux de s'y habituer, mais, finalement, si c'était vrai ? Et pourquoi n'y songeait-il que maintenant ? Il était jeune, l'avenir lui avait toujours paru trop abstrait, plein de jours innombrables et d'une vague idée des années qui allaient s'étirer à n'en plus finir, mais allait-il devoir les vivre toutes dans Maison ?

Le laisserait-elle jamais partir ?

Il trébucha dans un trou du trottoir et se sentit noyé par cette morne perspective. Les murs pourraient changer, les pièces s'élargir ou rapetisser ou se transformer, mais ce serait toujours la même maison. Et lui resterait le même. Il pourrait bien vieillir, il ne grandirait jamais dans cette maison. Il ne connaîtrait jamais rien de différent, ni amour, ni désir, ni haine...

Si. Il connaîtrait la haine. Dans quelques années, il connaîtrait haine et rancœur, il en sentait déjà l'amertume monter en lui. C'était comme un cancer, ce besoin de crier, de hurler, d'enrager. Maison devait s'arrêter ; elle devait arrêter d'essayer de contrôler son temps et sa vie car il avait beau l'aimer – et il l'aimerait toujours – elle allait devoir le laisser partir. Pas maintenant, mais un jour. Bientôt.

Il fit demi-tour, remontant le long pâté de maisons qui menait chez lui. Comme s'il s'y attendait, Portail s'ouvrit aussitôt, faisant bruyamment grincer ses gonds au cœur du paisible après-midi. Volubilis ne s'approcha pas pour l'accueillir, cette fois ; aucune tige ne s'enroula autour de ses bras. Aucun souffle ne lui effleura la pointe des cheveux. En fait, toutes les plantes parurent se replier sur elles-mêmes, les feuilles tremblaient comme si le vent venait d'entrer derrière lui.

Ses pas retentirent dans l'allée, et il gardait les yeux fixés sur la porte d'entrée ouverte. Il se demanda si ce n'était pas toute la maison qui s'attendait à le voir surgir en furie. Elle devait se douter de sa réaction, savoir qu'il serait furieux. Si quelqu'un d'autre était tombé sur eux, il n'y aurait vu que deux adolescents en train de s'embrasser dans un jardin public.

Alors que Maison avait eu une réaction aberrante. Les arbres n'enveloppaient pas les gens ; les branches ne se glissaient pas sous vos habits comme les mains d'une fiancée jalouse. Et si quelqu'un qui passait par-là avait vu les branches sur sa chemise, formant une grotte obscure au-dessus d'eux, qu'en aurait-il pensé ? Et s'il avait compris ?

Tout se passait bien quand il avait quitté Maison ce matin, tout était tranquille. Comme ces derniers jours. Et, maintenant qu'il y pensait, peut-être un peu trop tranquille...

Comme si elle était aux aguets. Guettant l'instant où il irait rejoindre Delilah.

Il escalada les marches quatre à quatre, avec une brutalité qu'il ne mettait jamais dans ses déplacements à la maison. Même quand il s'énervait, il ne trépignait jamais : ce serait mal élevé. Il ne claquait jamais les tiroirs, ne raclait jamais les chaises par terre, ne traînait pas les pieds, n'élevait pas la voix. Mais, là, il s'en fichait. Il avait envie de s'emporter. Ça faisait du bien. Il allait crier, hurler et mettre un terme à ces idioties avant que les choses ne tournent mal. Il s'inquiétait soudain de ce que Maison aurait pu l'entendre dans la salle de musique ou n'importe où ailleurs, et qu'elle ne veuille le punir pour un peu plus que le simple fait d'avoir une petite amie. Bon, c'était impossible, mais son côté parano lui donnait envie de se repasser toutes ses conversations, toutes ses pensées de ces dernières semaines.

Arrivé dans le vestibule, il tendit l'oreille ; à son tour, maintenant, d'attendre. Il gardait les yeux baissés vers le tapis qu'il avait toujours vu là, aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs. Il avait joué à la voiture dessus, lu d'innombrables livres, bâti des gratte-ciel en Lego si hauts qu'il lui fallait une chaise pour en atteindre les sommets. D'habitude, il en aimait les poils de laine beige et bleu, ces motifs si familiers qu'il pourrait les dessiner de mémoire – mais, là, il se sentait comme un étranger. En milieu hostile.

Il se rappelait encore tous les moments passés à s'amuser, seul, sous la surveillance de Maison. Il ne posait jamais de questions sur les voix qu'il entendait dehors, sur les éclats de rire d'autres enfants sans doute de son âge. Parfois, il en apercevait par la fenêtre qui faisaient du vélo dans la rue, ou trouvait sur le trottoir un ballon tombé d'une maison voisine.

Une fois, il avait vu un groupe d'enfants dans un jardin, alors qu'il rentrait de l'école. Pendant le dîner, il avait parlé de ce qu'ils faisaient, de leurs jeux, et le lendemain, après l'école, il avait découvert un trampoline dans le jardin, déjà assemblé sur l'herbe humide. Il était sorti, plissant les yeux dans la lumière oblique, persuadé qu'il était peut-être en train de rêver. Était-ce son anniversaire ? Des vacances qu'il avait oubliées. Il n'y croyait pas.

Porte grillagée lui avait donné une petite poussée, le renvoyant sur le perron, d'où il avait dévalé les marches jusque dans le jardin, et Gavin avait alors compris que ce trampoline était pour lui. Cadeau. Maison lui avait offert ce présent pour la seule raison qu'elle voulait le voir heureux.

Il avait passé la journée à sauter. Il avait appris tout seul les sauts arrière et les sauts avant, pour ne se retourner qu'au son d'un éclat de rire et d'applaudissements provenant de l'autre côté de la clôture. Un groupe d'élèves de l'école le regardaient chaque fois qu'il surgissait au sommet d'un bond. Gavin leur avait souri, adressé un signe, s'amusant de voir apparaître et réapparaître leurs têtes à chaque saut.

Ils avaient joué le jeu, allant jusqu'à l'appeler par son nom pour lui demander s'ils pouvaient venir jouer avec lui. Gavin ne savait pas trop quoi leur répondre. Maison verrait-elle un inconvénient à ce qu'ils entrent ? Personne ne lui avait encore posé cette question. Il avait sauté sur la pelouse, trébuchant dans l'herbe avant d'escalader en hâte le perron et de rentrer. Cependant, Maison avait préparé son dîner et fermé Porte du jardin, puis abaissé les stores de façon qu'il ne voie plus rien dehors.

Le lendemain matin, le trampoline avait disparu.

Gavin n'avait jamais demandé pourquoi ; pas plus que pour le reste.

Quand disparaissait un livre qu'il était en train de lire, il le cherchait jusqu'au moment où un autre

émergeait des étagères de Bibliothèque. Quand Télévision ne voulait pas s'allumer, il se disait que ce devait être pour une bonne raison. Il partait toujours du principe que Maison faisait ce qu'il y avait de mieux pour lui.

Sauf que là c'était autre chose. Il allait avoir dix-huit ans. Il avait le droit d'avoir une petite amie, de sortir avec elle et même de l'amener à la maison s'il le voulait. Gavin et Delilah avaient flirté dans le parc, ils n'avaient commis aucun crime. Il s'était toujours bien comporté. Il avait de bonnes notes, ne faisait pas d'histoires. Alors, pourquoi Maison agissait-elle ainsi, maintenant ? Maintenant qu'il avait trouvé quelqu'un qui ne le considérait pas comme le cinglé qu'il était – quelqu'un qui acceptait Maison... Elle ne comprenait donc pas ?

Elle ne voyait donc pas combien il avait également besoin d'une personne qui lui ressemble ?

Cette pensée acheva de faire exploser sa colère.

– Pourquoi tu fais ça ? cria-t-il. Tu lui as fait peur !

L'écho de sa voix retentit à travers l'escalier.

Le silence lui répondit ; seuls les bruits de la rue lui parvenaient encore, étouffés. Il avança d'un pas, sans trop savoir s'il avait envie ou non de fermer Porte d'entrée. Il la laissa ouverte.

– Delilah est une fille sympa ; gentille, insista-t-il en essayant d'apaiser sa voix. Je l'aime bien. C'est ma copine et il va bien falloir t'y habituer. T'habituer à elle.

Rien.

Sa colère s'apaisait tandis qu'un filet de frayer lui coulait dans le dos, une sueur glacée qui le faisait frémir autant de froid que de chaud.

À part Télévision et Radio, la voix de Delilah était la première qu'il ait entendue dans ces murs – bien qu'il ne s'y soit jamais senti vraiment seul. Maison ne s'exprimait pas par des paroles, pourtant, il savait ce qu'elle disait. Et là, elle ne disait rien du tout. C'était sa façon de le punir, le silence... Gavin en éprouva un début de panique : et s'il était vraiment seul ? Après toutes ces années, s'il se retrouvait abandonné ? Encore ?

Dans Foyer, seules des braises achevaient de se consumer. Piano restait silencieux. Lampe ne s'allumait pas bien que le jour tombe et que le ciel s'assombrisse. L'image d'un crâne s'immisça dans les pensées de Gavin, vidé, sans vie.

Ne t'en va pas, dit-il intérieurement ; ces paroles l'emplirent d'une tristesse qu'il ignorait comment traduire. Maison savait tirer le signal d'alarme. Quand, enfant, il se conduisait mal – par exemple en refusant d'aller se coucher ou en laissant ses jouets éparpillés par terre – l'air rafraîchissait, les pièces devenaient taciturnes comme des tombes. Et voilà qu'à dix-sept ans, cela lui faisait le même effet qu'à sept.

Maison savait le manipuler ; elle savait parvenir à ses fins.

– Ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, plaida-t-il.

Il sentit un imperceptible mouvement sur sa droite, dans les braises. Et une sorte de soulagement. Jusqu'à récemment, il ne s'était jamais disputé avec Maison, et il se demandait si ça ne ressemblait pas aux chamailleries avec un frère ou une sœur, à une altercation avec les parents.

– Je ne peux pas vous aimer toutes les deux ?

Il n'eut pas le temps de prendre conscience de ce qu'il venait de dire – la possibilité qu'il pouvait aimer Delilah – car Piano réagit dans un énorme fracas, comme si un démon venait de se jeter dessus, frappant toutes les cordes à la fois, si fort que Gavin sentit le choc se répercuter à travers sa poitrine.

– Ne fais pas ça... commença-t-il.

Son carnet de dessin s'ouvrit sur la table basse. Gavin prit une longue inspiration avant de s'en approcher.

Il reconnut ce dessin qui le représentait, souriant, par un beau jour d'été, avec Maison juste derrière lui. Il l'avait copié sur la photo accrochée dans le vestibule et il était encore fier d'avoir réussi à la reproduire si exactement, jusqu'au cône maculé de gouttes de glace à la vanille qui lui coulaient sur la main. Sans un bruit, le carnet tourna une autre page, où apparaissait Pommier au fond du jardin, aux branches vigoureuses duquel était accrochée sa balançoire préférée. Et puis un autre, et encore un autre, que ses dessins où apparaissaient Maison et ses coins préférés.

Moi, souffla-t-elle. Choisis-moi.

Foyer rugit dans son coin, prévenant la pièce que ses flammes allaient renaître et grandir. Gavin imaginait bien la fumée noire qui devait s'échapper de Cheminée, les nuages épais comme des bouffées haletantes, impatientes.

– Je sais que c'est compliqué, mais je voudrais que Delilah aussi fasse partie de ma vie. Je ne veux pas que tu la chasses. Je serais triste sans elle.

Une chaise s'approcha de lui, le heurtant derrière les genoux. Il s'y laissa tomber un peu trop vite, à l'en faire basculer sur deux pieds.

– Désolé, commença-t-il.

Mais, déjà, Chaise l'emmenait à travers la pièce pour le conduire vers Salon. Un vieux pied d'écran en aluminium se dressait entre Canapé et Télévision, et ses jointures de laiton usées émettaient de tristes reflets cuivrés. Mais c'était ce qu'il supportait qui attira l'attention de Gavin : un plateau rempli de nourriture.

Il sentit son estomac crier famine.

Une petite voix intérieure lui conseilla de ralentir, de réfléchir. Pourquoi, tout d'un coup, avait-il droit à une assiette fumante de son plat préféré – poulet rôti, purée, sauce au jus de viande et petits pains chauds ? Jusqu'à cet instant, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait faim, mais l'odeur lui mit l'eau à la bouche.

Choisis-nous ! Tu vois ? Regarde ce qu'on fait pour toi.

A priori, Gavin préférait ne pas manger, cependant le fumet de ce plat emplissait toute la maison. En même temps, son attention fut attirée par l'écran de télévision qui venait de s'allumer.

Il crut tout de suite reconnaître le paysage : grands chênes, clocher d'une église ancienne où se dressait une statue qui contemplait la maison en contrebas. C'était la rue de Gavin et, alors que la caméra reculait dans un mouvement panoramique, il aperçut Maison, si haute, un peu de travers, toute de vitres, de pierres et de bois ancien, qui brillait dans le soleil de cette fin d'après-midi.

L'objectif survola la grille d'entrée, remonta l'allée en direction d'un garçon assis en tailleur dans l'herbe, entourée d'une armada de jouets.

C'était un dessin tiré du carnet de Gavin qui prenait vie, ce gamin en train de jouer sous l'œil attentif de Maison. Les branches des arbres se rapprochaient, comme pour le protéger de la chaleur.

Maison se servait d'un tuyau, de plantes grimpantes et de branches, ainsi que des longues et fines feuilles d'une tulipe pour pousser les camions sur la pelouse et le long d'un chemin que Gavin avait tracé pour les faire rouler. Pas un seul instant, il n'avait imaginé que son monde pouvait être différent sous prétexte que c'était Maison qui jouait avec lui au lieu d'un des garçons qui vivaient dans la maison voisine. À l'époque, Gavin se sentait adoré.

Toute sa vie, il n'avait connu qu'eux, aussi comment s'étonner que Maison ait maintenant du mal à gérer les changements qui s'annonçaient ?

Comme si elle sentait qu'il s'attendrissait, les lumières s'adoucirent. Les bords d'une couverture vinrent lui caresser la joue avant de l'envelopper en une sorte d'étreinte.

Gavin mangea une première bouchée et poussa un soupir de satisfaction. C'était parfait.

– Merci, dit-il en trempant un morceau de pain dans la sauce. C'est délicieux. Je ne me rendais pas compte que j'avais aussi faim. Merci d'avoir pensé à moi.

Lampe papillota pour marquer sa reconnaissance, avant de se remettre à briller.

Gavin se laissa inonder par la satisfaction et l'espoir. Nul ne choisissait sa famille et, de ce point de vue – quoi qu'en pense Delilah – il estimait avoir eu beaucoup de chance. Maison se mêlait sans doute de tout et se montrait trop protectrice, mais c'était sa maison, et il l'aimait. On ne divorçait pas de ses parents sous prétexte qu'ils vous aimaient trop. On n'obtenait pas un nouveau frère ou une nouvelle sœur parce qu'on n'aimait pas ceux qu'on avait déjà.

D'une façon ou d'une autre, il s'arrangerait pour que tout se passe bien. Il fallait prouver à Maison combien Delilah pouvait être extraordinaire ; voilà tout. Il avait assez d'amour en lui pour plusieurs êtres. Il devait juste trouver un moyen de le leur prouver.



18

Elle

Cette nuit-là, Delilah lutta contre le sommeil. L'épuisement minait son esprit, rendant ses idées sirupeuses et denses mais, tant que son téléphone n'aurait pas vibré sous son oreiller pour lui annoncer que Gavin était en sécurité chez lui, elle ne voulait pas fermer les yeux.

Elle préféra quitter son lit à une heure du matin pour s'asseoir à son bureau. Elle jeta un coup d'œil au cadre argenté où elle souriait, entourée de ses parents, sur une photo prise l'été précédent, durant sa plus courte visite du Massachusetts ; pourtant, bien qu'elle n'ait été là que pour une semaine, son père n'avait pas pris un seul jour de congé afin de passer un peu de temps avec elle. Ils avaient fait ce portrait pendant le week-end, dans un parc voisin, où sa mère avait apporté un pique-nique hâtivement préparé, de sandwiches et de pommes. Il avait été en grande partie attaqué par les fourmis et son père était parti au bout d'une heure, sous prétexte qu'on avait besoin de lui au bureau.

Elle sortit la photo de son cadre, contempla le visage terreux de son père avec une telle intensité que l'image finit par lui danser devant les yeux. Elle ne le reconnaissait plus. Sortant un marqueur noir de son sac, elle lui traça des sourcils plus épais et une ride grimaçante sur sa bouche indifférente. En quelques minutes, elle le transforma en une gargouille malfaisante.

Si elle ne toucha pas au visage de sa mère à l'air constamment étonné, elle redessina sa propre bouche en bleu et se dota de cornes noires en vrilles et de longs cils orange recourbés comme des ailes de papillon, tout en se remémorant cette étrange visite à la maison.

– Ils ne veulent pas me voir plus que ça ? avait-elle demandé à Nonna en regagnant son pensionnat désert et silencieux en ce plein été.

– Parce que tu veux les voir plus longtemps ? s'était étonnée sa grand-mère.

Ce fut une des dernières fois où elle avait réussi à s'exprimer clairement ; son regard s'était illuminé, prouvant que tout ce qu'elle avait toujours su n'était pas, à ce moment-là, perdu dans une brume d'oubli et d'incompréhension.

Pas trop sûre d'elle, Delilah n'avait pas répondu. Elle ne savait pas si elle voulait passer plus de temps avec ses parents, seulement qu'elle aurait bien aimé se sentir un peu mieux accueillie chez elle.

– Ma chérie, si j'ai appris une chose, ces seize dernières années, c'est qu'on ferait mieux, toutes les deux, de ne pas trop en demander à tes parents. Inutile de remuer le couteau dans la plaie.

Après quoi, Nonna avait quitté la pièce pour revenir quelques minutes plus tard embrasser Delilah sur le front et déposer devant elle une énorme assiette de petits gâteaux.

Quinze jours plus tard, Nonna avait tout oublié de leur conversation. Si la Nonna de l'été dernier savait que Delilah allait rentrer à la maison juste après Noël, cette année-là – qu'elle allait revivre chez ses parents et achever le lycée dans sa ville natale –, elle aurait fait un scandale d'enfer.

Malheureusement, Nonna ne se rappelait même plus qui était sa petite-fille.

En y repensant, Delilah se disait qu'elle aurait mieux fait de ne pas retourner chez elle cet été. Les moments d'oubli, les absences n'avaient fait que s'aggraver de jour en jour et, bien que ses parents n'y aient sans doute pas prêté l'attention nécessaire, elle était certaine qu'ils n'auraient pas accepté de la renvoyer chez sa grand-mère s'ils avaient compris dans quel état se trouvait celle-ci.

Seulement, Delilah aimait Nonna et se serait jetée toutes griffes dehors au cou du premier qui aurait essayé de les séparer, même la veille du jour où ça s'était révélé absolument nécessaire. Bien sûr, les moments où Nonna oubliait qui elle était avaient quelque chose de terrifiant, mais elle avait toujours été la personne que Delilah préférait au monde, celle qui lui donnait l'impression d'être vraiment aimée.

Peut-être était-ce exactement ce que Gavin ressentait.

De retour dans sa chambre, loin de Nonna ou de la paisible ville du pensionnat, ou de tout ce qu'elle connaissait vraiment, Delilah laissa retomber son marqueur et ferma les yeux. Ainsi, elle recommençait à remuer le couteau dans la plaie ? Et si elle essayait plutôt de s'adapter à cette étrange maison ? Maintenant qu'elle s'en trouvait éloignée, elle désirait juste s'y faire accepter, afin que celle-ci la laisse profiter autant de Gavin que possible. Mais quand elle était là-bas, elle ne pouvait s'empêcher d'en rajouter, de vouloir découvrir quelle était la vraie vie de Gavin, comment les choses risquaient d'évoluer ; et aussi pourquoi cette maison ne pouvait pas le lâcher un peu.

Malheureusement, les histoires terribles qu'elle se racontait se révélaient mille fois plus intéressantes que la réalité. La perspective d'une maison vivante, sa capacité à obscurcir l'atmosphère ou à la rendre exquise, avait semblé des plus enthousiasmantes. Sauf que maintenant, Delilah en avait la chair de poule ; elle se sentait comme épiée par ses propres yeux sur la photo, par les fenêtres, les murs et la moquette. N'avait-elle fait qu'imaginer ce léger grincement de la chaise où elle était assise ? N'était-elle pas en train d'inventer cette façon qu'avaient les murs de marmonner doucement, pour la prendre au piège ? Si elle tentait de s'échapper et de dévaler l'escalier, sa propre maison la laisserait-elle partir ?

Prise de panique, Delilah bondit de sa chaise, traversa le couloir, descendit les marches quatre à quatre pour jaillir, à bout de souffle, dans la cuisine curieusement éclairée. Elle s'arrêta net en découvrant son père assis à la table, la main gauche plaquée sur le goulot d'une bouteille contenant un liquide ambré.

– Delilah.

Elle lui trouva la voix épaisse, comme s'il avait une bulle coincée dans la trachée.

Essayant de reprendre sa respiration, elle tâcha de comprendre ce qu'elle avait sous les yeux. Franklin Blue, assis, ivre, dans la cuisine, au beau milieu de la nuit. La maison lui parut soudain grisâtre ; oubliée l'idée qu'elle ait pu être vivante. Jamais Delilah n'avait vu son père autrement que l'air sévère, boutonné jusqu'au cou ; tandis que là, il restait assis, à la regarder comme s'il était en train de fondre sur sa chaise.

– Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? demanda-t-il avec un drôle d'accent.

Au point qu'il fallut à Delilah quelques battements de cœur pour comprendre ce qu'il venait de dire. Il était bizarre, pas vraiment lui-même. Plutôt hébété.

– Je ne pouvais pas dormir, expliqua-t-elle en s'adossant au comptoir. Et puis j'ai eu peur.

Il rit en regardant la table.

– Je vois ce que tu veux dire.

Là-dessus, il ingurgita une longue goulée à même la bouteille. Elle l'entendit avaler, le vit frémir un peu. Même de là où elle se tenait, elle pouvait sentir l'alcool lui brûler le bord des yeux.

– Ça va, Papa ?

– Oui.

– Je ne savais pas que tu buvais.

– Normalement, pas.

Il repoussa la bouteille, se frotta les yeux.

– Ça doit expliquer, ajouta-t-il, pourquoi je suis ivre au bout de deux lampées. J'ai très mal au crâne.

Elle faillit dire que la moitié du contenu avait déjà disparu. Ça devait faire plus que deux lampées. En fait, il était... absent... depuis qu'il l'avait ramassée devant chez Gavin. Il lui avait à peine dit un mot, préférant continuer à secouer la tête, jusqu'au moment où il lui avait demandé de chercher de l'aspirine dans la boîte à gants.

– Tu sors avec ce garçon ?

Cette fois, il la fixait, elle le sentait, bien qu'elle ait regardé ailleurs. Jamais elle n'avait parlé à son père de garçons ni même des filles de sa classe. Jamais il ne l'avait vue embrasser personne. Il se cantonnait dans son rôle de père, discutant de ce qu'ils allaient manger au dîner ou si elle tenait absolument à porter une jupe aussi courte.

Elle traça du doigt l'interstice de la table entre aluminium et formica.

– Gavin ?

– Tu crois que je connais son nom ? Ce grand type maigre qui a l'air sorti du lit au beau milieu de la journée. Le fils de la vieille hippie.

Delilah se figea. Elle aurait juré que quelque chose avait grincé dehors.

– Tu connais sa maman ?

Secouant la tête avec mépris, Franklin Blue émit un grognement.

– Mais non, pas du tout. En fait, personne ne la connaît.

Elle ferma les yeux, poussa un soupir. Bon, son père était ivre. Il ne connaissait même pas le nom de Gavin. Comment pourrait-il savoir quoi que ce soit sur lui ?

– Il s'appelle Gavin et, oui, je sors avec lui.

– Tu es restée chaste ?

Stupéfaite par ce ton cassant, elle rouvrit les paupières. Ses parents étaient stricts et pieux, mais ils se montraient rarement moralisateurs comme le laissaient entendre ses dernières paroles. Il avait le regard vitreux, posé sur la chaise en face de lui. Delilah eut l'impression qu'autour d'eux, les murs respiraient, d'abord doucement puis avec un bruit qui lui pénétra le cerveau.

– Ça dépend, je reste chaste si je l'embrasse ?

– « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort, la passion implacable comme l'abîme », énonça-t-il d'une voix pâteuse.

Il n'avait pas l'air bien et Delilah commençait à se demander si c'était l'alcool qui lui faisait citer les Écritures comme s'il lisait un scénario, ou s'il fallait l'attribuer à autre chose. Au dehors, le vent poussa une branche à gratter la fenêtre.

– Ça va, Papa. Je vais remonter, maintenant.

Elle lui jeta encore un regard inquiet avant de se diriger vers la porte du salon, qu'elle traversa pour rejoindre l'escalier qui menait au sanctuaire à peu près tranquille de sa chambre. Sur sa droite,

un tiroir grinça, la faisant sursauter, et une rafale de vent traversa le salon comme pour venir lui gifler le visage. Une fenêtre s'était ouverte, laissant entrer l'air froid de la nuit.

– « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la Terre. Je ne suis pas venu apporter la paix mais une épée. »

La voix de son père résonnait du fond de la cuisine mais, quand elle se retourna, elle vit qu'il s'était endormi, la tête sur ses bras croisés.

Une fois dans sa chambre, elle tira son téléphone de sous son oreiller et renvoya un texto à Gavin : *Il faut que je te parle.*

Au bout de dix minutes, constatant qu'il ne répondait pas, elle eut l'impression que sa chambre se contractait par petites poussées, comme si elle respirait. Curieusement, sauf lorsque sa maison s'en était prise directement à elle, Delilah n'avait jamais cru que la demeure de Gavin puisse être vivante, mais l'idée que ça puisse se répandre, que la maison qui la haïssait puisse transmettre ce sentiment à la sienne, était terrifiante.

Ça ne colle pas, songea-t-elle. *Même si c'était une maison sympa, une maison vivante, ça ne colle pas. Ce n'est pas comme pour la démence de Nonna...* Elle ferma si fort les paupières qu'elle crut percevoir un prisme de lumière. Comment s'en rendait-elle compte seulement maintenant ? Elle avait tant désiré découvrir un monde sauvage, effrayant, mais pas ainsi. Ça ne collait pas.

Elle envoya un texto à Dhaval. *Tu dors ?*

Quelques instants plus tard, son téléphone vibra dans sa main. *Plus maintenant, parce que mon téléphone vient de me bourdonner dans l'oreille.*

Pardon.

Ça va. Qu'est-ce qu'il y a ?

Delilah regarda son téléphone puis composa le numéro de Dhaval. Elle avait besoin d'entendre une voix, de préférence pas encombrée par l'alcool ou légèrement... possédée. Dhaval décrocha dès la première sonnerie.

– Princesse Delilah, c'est l'heure de dormir.

– Pardon, mais je passe une nuit trop chelou.

Elle entendit des « frou-frou » à l'autre bout du fil, comme s'il s'asseyait sur son lit, avant de répondre d'une voix sonnée :

– D'accord. Raconte-moi tout.

– Dhaval, tu as remarqué qu'il se passait de drôles de choses dans cette ville ?

Durant le silence qui s'ensuivit, elle crut voir le regard déconcerté de son ami.

– Tu rigoles, là ? marmonna-t-il. Tout est chelou à Morton. C'est comme la ville d'Édouard aux mains d'argent.

– Bon, je veux dire que ça fait un peu hanté.

– Faudrait arrêter Netflix !

– Pour de vrai. Je te jure, j'ai peur que les choses dans cette ville soient... possédées.

– Je devrais enregistrer cette conversation et te la repasser demain. Tu seras morte de honte. Bon, d'accord, Morton est un peu bizarre. Mais juste parce qu'il y a trop d'habitants qui se ressemblent et qui ne parlent jamais à ceux des autres villes, et qui n'en sortent jamais et ne vont nulle part.

– Je te jure, souffla-t-elle, la gorge serrée par les larmes qui l'envahissaient.

C'était trop. L'arbre du parc et – pire – Gavin qui avait l'air de trouver ça tout naturel. Et maintenant, l'étrange attitude de son père en bas, comme si quelque chose parlait à sa place. Elle

avait l'impression que la maison infectait tout et tout le monde autour d'elle.

– Je commence à flipper.

La réponse de Dhaval se fit attendre, mais il finit par murmurer :

– Viens me voir.

* * *

Delilah enjambait les fissures du trottoir, évitait les irrégularités. Les ombres des lampadaires englobaient le chemin et elle sentait leurs poteaux qui se tordaient derrière elle, leurs lampes se tournant pour la regarder, telles des têtes sur de longs cous. Elle ne faisait qu'imaginer ça – il valait mieux ; elle avait trop peur – mais ça lui permettait au moins de ne pas crier ni d'appeler Dhaval à l'autre bout de la rue. Les silhouettes imprécises des arbres et des maisons semblaient s'accrocher à la sienne au point de la rendre gigantesque et difforme sous ses pas. Elle avait l'impression de tracer un grand trou noir au milieu de la chaussée.

On n'entendait aucun des bruits de la journée, remplacés par les vibrations électriques, l'aboïement furtif d'un chien qui semblait s'éloigner aussitôt, comme si la civilisation se détournait d'elle. Finalement, Delilah céda à son instinct qui la poussait à courir et elle galopa le reste du chemin, les pieds battant le trottoir, les bras lui battant les côtes, le cœur battant, un hurlement coincé dans la gorge.

Elle escalada d'un coup les trois marches du perron et, oubliant toute politesse, frappa de grands coups à la porte, tout en surveillant ce qui se passait derrière elle. Elle aurait juré que les branches des arbres se penchaient vers elle, que le trottoir ondulait dans son sillage.

– Tes parents savent que tu es là ?

Elle fit non de la tête.

– Ton père va te tuer.

– Je suis sûre qu'il dormira encore dans la cuisine quand je rentrerai. Il était complètement bourré.

– Il boit ?

– Oui.

– C'est ça qui t'a mise dans cet état ?

Détournant les yeux, elle examina les tableaux représentant Brahma, Vishnou et Shiva accrochés au mur.

– Non. Pas vraiment. Enfin si, un peu.

Il attendit dix secondes. Vingt. Finalement, comme il n'était pas du genre patient, il poussa un grand soupir.

– Tu te rends compte que je ne vais pas pouvoir dormir cette nuit, alors que j'ai une interro de maths demain matin ?

– Désolée.

– C'est pas ça. Mais soit tu me dis ce que tu fiches là, soit tu dors et tu me laisses réviser.

Gonflant les joues, elle soupira bruyamment.

– La maison Patchwork est... enfin aussi chelou qu'on le pensait. C'est...

Il ouvrit grand les yeux.

– C'est pour ça que tu parlais d'objets hantés au téléphone ?

– Je sais pas, d'accord ? Faut. Que. Tu. Écoutes. Ça m'aidera peut-être à comprendre ce qui se

passé.

– Tu crois que parce que je suis bronzé, je m’y connais en magie et en vaudou ? La seule magie que je connaisse, c’est celle de Channing Tatum dans *Magic Mike*.

– Dhaval !

– Delilah. C’est une maison trop relou. Pourquoi tu y vas ?

Il se pencha en arrière pour la dévisager des pieds à la tête.

– Ooooh ! Je vois, Delilah Blue qui prend son pied dans le manoir hanté !

Elle regarda la fenêtre en murmurant :

– Tu peux préciser ? Je viens...

Elle se pencha en avant et l’incita à faire de même pour pouvoir lui parler à l’oreille, lui disant que tout dans cette demeure était vivant, de la tapisserie à l’argenterie. Qu’elle avait demandé ce qui se passerait quand Gavin s’en irait, comment la maison réagirait. Et qu’elle avait l’impression que cette maison la suivait... partout.

Dhaval se redressa sans la quitter des yeux. Elle aurait pu dire d’emblée que non seulement il ne la croyait pas mais qu’il la prenait pour une folle. Ça lui fit penser à Gavin, à toutes ces années qu’il avait passées seul, sans faire entrer personne dans son monde. C’était plus facile.

– Arrête, marmonna-t-elle d’une voix cassée.

– Ça a juste l’air dingue, d’accord ? Je veux dire, Gavin est chelou, et franchement, toi aussi.

– Je sais.

– Tu n’en as parlé à personne d’autre, je parie ? De la maison ? Je veux dire, tu en parles comme s’il y vivait tout seul ou je ne sais pas. Ses parents ne le laisseraient pas vivre dans une maison hantée.

Delilah marqua une pause. Personne ne se doutait donc qu’il y vivait seul ? Quelqu’un avait vu ses parents ? Elle ouvrit la bouche pour confirmer, mais quelque chose l’arrêta. Une sorte d’instinct urgent, que les choses pourraient aller mal pour Gavin si les gens découvraient qu’il était mineur et vivait sans aucune présence humaine depuis plus de dix ans.

– Je ne l’ai dit à personne d’autre et, bien sûr, il n’est pas seul.

Ce qui n’était pas faux.

– Bon, marmonna Dhaval, je disais juste que tu possèdes une imagination étonnante et que tu dessines toutes ces choses relou et vois beaucoup trop de films et autres machins que je ne sais pas. Maintenant, il est deux heures et demie du matin, tu n’as qu’à dormir dans mon lit pendant que je travaille.

Secouant la tête, elle se pelotonna au pied du lit, lui prenant juste son édredon. Dhaval s’assit près d’elle une minute avant de se redresser pour s’asseoir à son bureau.

Pourrait-elle seulement s’endormir ? N’éprouverait-elle pas le besoin de rester sur ses gardes toute la nuit, au cas où les choses prendraient vie ? Cependant, la tranquillité ambiante et sa propre respiration finirent par l’entraîner vers le sommeil.

La chambre était plongée dans le noir. Sans ouvrir les yeux, Delilah sut que Dhaval n’était plus à son bureau mais s’était endormi par terre. Il lui avait pris la main et elle sourit en serrant maintenant la sienne pour le remercier.

Les doigts craquèrent sous sa paume.

Un sursaut de peur la traversa, ses poumons se glacèrent. La main était froide et dure, à croire qu'elle serrait des doigts squelettiques couverts d'une fine pellicule de peau séchée. Delilah lâcha prise et bondit sur le lit à l'instant où elle entendit Dhaval sursauter sur sa chaise et allumer la lampe.

– Quoi ? demanda-t-il, les yeux rouges de sommeil. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle était encore en train d'essuyer sa main droite sur la couverture, la gauche plaquée sur sa bouche. Un sanglot lui échappa. Elle savait qu'elle tenait une main en s'éveillant. Elle le savait.

– Je... commença-t-elle en s'étrangeant. J'avais quelque chose dans la main. Une main. Des doigts. Quelque chose.

Elle tremblait si fort qu'elle sentait son souffle lui parcourir la paume.

– C'était ça, Dee. Juste tes fringues.

Elle regarda le pull gris acier qu'il brandissait devant elle. Celui qu'elle portait chez Gavin un peu plus tôt dans la journée.

Elle sentait encore les doigts raides entre les siens, entendait le craquement léger des os.

La maison s'était introduite dans son pull et l'avait suivie jusque chez elle.



19

Lui

Delilah demeura silencieuse au déjeuner du lendemain. Encore que « calme » n'ait peut-être pas été le mot adéquat. Elle dit qu'elle avait oublié son repas et entraîna Gavin à la cafétéria où elle parla à peine, passant la majeure partie de cette pause à picorer son steak haché et à dépiauter ses brocolis.

Elle paraissait fatiguée, le regard pesant, le corps penché en avant. Comme si elle avait les paupières trop lourdes pour les garder ouvertes, chacun de ses battements était apparemment plus long que le précédent. Gavin s'assura de se tenir pas trop loin d'elle au cas où le coude qu'elle avait posé sur la table glisserait, l'envoyant la tête la première sur son plateau.

Il lui avait demandé ce matin si tout allait bien, et elle lui avait répondu d'un signe de la main. Il lui avait de nouveau posé la question après le troisième cours, en apprenant qu'elle s'était endormie au point de ronfler pendant l'instruction civique de M. Burton.

Chaque fois, elle lui avait décoché un petit sourire, l'air de dire : « Ça va. »

Gavin commençait à détester cette expression.

C'était dans ces moments-là qu'il se rendait compte à quel point il captait mal les filles, leurs pensées, leurs sentiments, par rapport à ce qu'elles affirmaient ; et il avait encore plus de mal à y répondre.

Évidemment qu'il ne le savait pas. Il était « sorti » avec des filles, dans la mesure où tous deux avaient passé quelques moments ensemble, mais il ne s'était encore jamais trouvé dans la situation du je-suis-ton-petit-ami-et-tu-es-ma-petite-amie. Il y avait eu Cornelia, seulement il l'avait juste embrassée, sans le plus petit sentiment. Rien de délirant avec elle et tout s'était terminé aussi vite que ça avait commencé. Il n'avait pas grandi avec des parents à observer et à prendre pour modèles. Il n'avait pas de frères et sœurs ni même d'amis hors Internet, à qui demander des informations. En fait, les seules choses qu'il connaissait sur les relations hommes-femmes, il les avait apprises à la télévision ou dans les livres.

Mais aucune de ces situations ne se rapportait à un garçon vivant seul dans une maison animée qui avait tenté de faire mourir de peur sa copine ; dès lors, il était certain de ne pas y trouver de réponses à ses questions.

D'ailleurs, quand Delilah avait-elle fait ou dit ce à quoi il s'attendait ? Il ne pouvait parler à des quantités de gens, mais il observait sans cesse les autres, en tirait des exemples, et Delilah lui semblait tout aussi différente que possible des autres gens.

Il avait cru y trouver une forme de réconfort, mais ce ne fut pas le cas.

– Tu n'as pas dormi de la nuit ? demanda-t-il, soudain rongé de remords.

Il se rappelait encore son visage quand il s'était détaché d'elle, il entendait encore la confusion dans sa voix quand elle lui avait demandé pourquoi il ne s'était pas arrêté alors qu'il savait ce qui se passait. À l'idée que Delilah ait eu peur de l'attitude de Maison, au point de ne pas pouvoir

dormir... cela le mettait dans tous ses états.

Il ne voulait plus que quiconque – à commencer par Delilah – ait à souffrir ou s'inquiéter à cause de lui, tout cela pour avoir choisi de passer du temps avec quelqu'un de si... anormal.

Elle secoua la tête et les petites mèches échappées de sa natte lui retombèrent autour du visage, soufflées par l'air tiède des tuyaux d'aération.

– Pas beaucoup, reconnut-elle.

Elle marqua une pause. Pour respirer ? Pour concocter une histoire ? Pour décider de quelle manière elle allait rompre avec lui ?

À cette dernière idée, il se redressa sur son siège, prêt à se gifler. Il n'avait jamais ressenti de telles émotions pour personne jusque-là.

– J'étais inquiète, continua-t-elle, de ne pas avoir de nouvelles de toi.

– Désolé, dit-il en baissant les yeux vers la table. J'avais oublié où était mon téléphone et je l'ai retrouvé... plus tard. Quand Maison s'est calmée.

– J'avais peur qu'elle te fasse du mal.

Gavin tourna les yeux vers la fenêtre, vers les arbres qui apparaissaient derrière la vitre. Ces derniers temps, il avait l'impression que toutes ses conversations avec Delilah devraient avoir lieu dans le secret de la salle de musique ; la cafétéria semblait trop exposée – trop d'étudiants, trop de fenêtres. Il déglutit avant de répondre :

– Maison ne me ferait pas de mal.

Il se demanda si elle avait remarqué qu'il n'avait pas l'air très convaincu.

– Tu te rends compte que tu dis ça tout le temps ?

Il ne put réprimer un sourire devant cette ardeur qu'il lui reconnaissait si bien.

– Je lui ai dit qu'elle devrait apprendre à se tenir. Que je voulais que tu t'y sentes bien, sinon je ne serais pas heureux. Et que j'avais besoin de vous deux.

Cette cafétéria trop brillamment éclairée, trop pleine d'élèves, ne correspondait certainement pas à l'endroit idéal pour ce genre de déclaration, mais il devait dire ça.

Il essaya d'oublier la chaleur qui faisait dégouliner ses joues. Son corps paraissait trop long et dégingandé pour cette table ; il allongea les jambes devant lui, et ses épaules se détendirent instantanément alors que ses chevilles croisaient celles de Delilah.

– Et qu'est-ce qu'elle a fait quand tu as dit ça ? demanda-t-elle impatiente de savoir.

Il se rappela comment les murs s'étaient aussitôt apaisés, comment le lustre avait cessé de se balancer. Maison avait vite retrouvé son calme et sa tiédeur, l'air devenait de moins en moins glacé à mesure qu'il respirait. On aurait dit qu'elle attendait. Ou bien, réfléchissait ?

– Elle a fini par se calmer.

– Ainsi, tu crois que Maison avait caché ton téléphone ?

Bien qu'il n'ait pas eu envie d'avouer avoir gardé un moment l'appareil avec lui – dans sa poche arrière, il en était certain – jusqu'à ce qu'il disparaisse, il se sentit obligé de le lui dire. Sur le moment, il n'y avait pas trop réfléchi – plus soucieux de voir l'atmosphère se calmer que de vérifier ses SMS – mais il avait fini par le chercher, en montant l'escalier, pour le trouver en fin de compte sur son oreiller. Comme s'il n'avait jamais quitté cet endroit.

– C'est dingue, Gavin. Pas normal.

Il préféra ne pas songer à l'effet que ces paroles produisaient sur lui et fit mine de se concentrer sur la capsule de sa bouteille d'eau.

– Tes parents ne te confisqueraient pas ton téléphone s'ils étaient inquiets ? demanda-t-il.

Elle ouvrit la bouche, répondit vite et s'interrompit, pour réfléchir.

– Ce n'est quand même pas la même chose, si ?

– Pourquoi ? Maison est ce qu'il y a de plus proche d'une famille pour moi, c'est pour ça que je me demande si on n'a pas mal agi.

– Mal agi ?

Il lui prit la main, vit qu'elle avait de l'encre sur ses doigts, orange et bleue, et des traces de noir. Ça lui donna envie de demander ce qu'elle avait dessiné, si elle voudrait bien le lui montrer.

– Quand tu as dit que tu allais m'accompagner à la maison, ça m'a fait réfléchir. Que faisaient autrefois les couples avant de se fréquenter ?

– Autrefois ? dit-elle avec un sourire. Ça nous ferait remonter jusqu'à quand, au juste ? J'aurais déjà le droit de vote ?

– Arrête ! Tu sais très bien ce que je veux dire. À l'époque de tes parents.

La voyant froncer les sourcils, il eut envie de se pencher sur la table pour l'embrasser. Mais non. Ce serait pour une autre fois.

– Attends, je suis sûre que mes parents ne se fréquentaient pas, comme tu dis. On les a juste présentés l'un à l'autre, et c'était fait.

– Arrête, Lilah.

– Non, je ne sais pas. On les présentait à leurs parents ?

– Voilà.

– Mais je suis déjà allée chez toi. Elle sait qui je suis.

– Si on veut. Certaines parties de Maison sont neuves, mais ses fondations restent très anciennes.

On devrait peut-être procéder à l'ancienne et faire les présentations en bonne et due forme.

Il lui serra la main, lui décochant son plus charmant sourire.

– Je pourrai lui dire à quel point tu es merveilleuse et que j'ai l'intention de te faire la cour.

– Quel abruti !

Malgré cette réaction, il la vit rougir.

– Je te jure qu'elle t'aimera si on fait les choses comme il faut. Ça serait impossible autrement...

Il avait ajouté ça avec un rien de trac.

– Alors, tu veux que je revienne ?

– Oui, je te prépare le dîner.

– Moi ? Chez toi ? Tu as oublié comment j'ai dû m'enfuir la dernière fois ?

– Lilah...

– Je m'en suis sortie de justesse et tu veux que je revienne ?

Il lui caressa les doigts, traça de petits cercles sur ses paumes.

– Tu ne crois pas que tu exagères un peu, là ?

Tout en regardant le jeu de ses mains, elle se mordit la lèvre inférieure.

– Peut-être...

– Maison est... Enfin, elle est ce qu'elle est. Je n'y peux rien. Mais elle fait partie de moi. On ne va pas l'un sans l'autre.

– Ça fait trop... Elle ne t'a jamais fait flipper ?

– Au début, tu ne flippais pas.

– Oui... non, c'est vrai. Mais bon, c'est juste... bizarre, voilà.

– Tu as oublié que ça fait dix-huit ans que je suis bizarre ? demanda-t-il d'un ton penaud. Maison est étrange, différente, mais elle est à moi. Elle me va.

Delilah serra les doigts autour des siens.

– Bon, d'accord. Mais n'oublie pas le dessert.

– Promis pour le dessert. Ça ne devrait pas être trop difficile.

Delilah reposa ses couverts sur le plateau, y jeta sa serviette.

– J'aurai mes baskets et si les choses tournent mal, je me casse. La mère de Dhaval a dit que j'avais l'air claquée, et j'aimerais rester entière, merci d'avance.

Gavin se leva pour la suivre alors qu'elle partait vers les poubelles.

– La mère de Dhaval ?

Il la regarda vider son plateau puis le placer sur le tapis roulant qui menait à la cuisine.

– Oui, je stressais un peu cette nuit. Tu devines pour quelles raisons, mais... enfin, tu vois... Mon père était à moitié parti, à boire dans la cuisine et à déclamer des drôles de trucs. Tirés de la Bible ou je ne sais quoi. Je ne voulais pas rester toute seule alors, comme tu ne répondais pas, j'ai envoyé un texto à Dhaval.

– Attends, ton père, il ne fait pas ce genre de choses d'habitude ?

– Je ne l'avais jamais vu boire. D'habitude, il est plus du genre meuble qu'humain.

– Il avait peut-être passé une sale journée. Ou alors c'était parce qu'il t'avait vue avec moi ?

Elle fit non de la tête.

– C'était pire que ça, mais... je ne vois pas trop. On aurait dit qu'il était là... et absent. En tout cas, ça faisait trop peur, alors je me suis barrée chez Dhaval. Peut-être qu'il va me tuer pour ça.

– Et la maman de Dhaval, qu'est-ce qu'elle a voulu dire en te trouvant claquée ?

– Franchement, je n'en sais rien. C'était le milieu de la nuit. Elle me trouvait peut-être juste un peu excitée. Après le parc, et mon père, et ma fuite et mon pull...

Gavin posa une main sur son bras pour l'arrêter.

– Qu'est-ce qui s'est passé pendant ta fuite ?

Maison avait promis de se tenir tranquille et il la croyait. Alors pourquoi avait-il soudain l'impression de ne plus pouvoir respirer ?

– Et ton pull ? ajouta-t-il.

– Rien. Mais sur le moment, ça m'a paru grave. C'était sans doute juste parce que je balisais déjà et qu'il était tard et qu'il faisait noir et...

– Delilah.

– J'avais l'impression que des yeux me regardaient partout. Les arbres, les lampadaires. Comme dans le parc.

Gavin sentit son cœur se serrer.

– Et sa maman ne t'a rien dit d'autre ?

– Non. Je suis montée avec Dhaval, je lui ai tout raconté. Je suis sûre qu'il a raté son interro de maths ce matin à cause de moi.

– Tu lui as raconté ce qui s'était passé ?

Ce qui s'était passé... étrange et douce formule pour décrire la situation.

Ils s'arrêtèrent devant le casier de Delilah et elle hésita avant de composer la combinaison de la serrure. Gavin attendait sans rien dire.

– Non, finit-elle par répondre. Pas vraiment. Je veux dire... je lui ai raconté pour Maison... mais pas tout.

– Tu aurais pu, tu sais. Si tu as confiance en Dhaval, moi aussi. Je ne veux pas que tu lui caches

des choses sous prétexte de me protéger.

– Ce n'est pas que ça. Il ne comprendrait pas. Et puis j'estime que c'est un truc qu'on devrait garder pour nous, autant que possible. Du moins pour le moment.

Gavin hocha la tête d'un mouvement lent et raide, comme si son cou pesait trop lourd sur des charnières rouillées. Il savait qu'elle avait raison. Maison l'avait déçu et il se sentait un peu mal à l'aise, comme s'il n'était pas sûr de pouvoir se fier à elle en ce qui concernait Delilah. Cependant, il s'en voulait de se permettre des idées aussi déloyales sur son improbable famille. Il ne voulait rien faire qui puisse la mettre en difficulté.

– Mais ce dîner pourrait être génial, reprit Delilah pour changer de sujet. Impressionne-moi et peut-être que je te laisserai m'embrasser de nouveau. Du moins si je ne risque pas de recevoir un piano sur la tête ou...

– Ha, ha !

– Bon, d'accord, c'est mauvais. Mais je suis sûre que Maison n'aura rien contre quelques bisous ?

D'un seul coup, le cerveau de Gavin passa des idées sombres aux hormones d'un ado.

– Ça ne doit pas être trop compliqué, plaisanta-t-il. Une recette sur Google et boum ! Un dîner pour deux suivi de bisous. Le genre de soirée que j'adore.



20

Elle

jamais elle n'avait vu d'allée si accueillante : parfaitement balayée, les marches du perron impeccables. Jusqu'à Pelouse morte qui paraissait avoir produit son effort : au moins elle était tondue, et moins boueuse et brunâtre que Delilah ne l'avait connue. Si le jardin pouvait émettre un bruit, ce serait un sifflement innocent.

Entre donc, Delilah.

Rien d'étrange jusqu'ici.

L'effort que Maison semblait avoir fourni pour l'accueillir ne put cependant dénouer cette boule dans son estomac alors qu'elle frappait à la porte d'entrée.

Delilah regrettait de ne pas avoir raconté à Gavin l'incident du pull et son impression que certaines parties de la maison s'étaient attachées à elle pour la suivre. Mais elle n'avait pu s'y résoudre. Elle n'avait pas assez dormi ces derniers temps et se sentait flotter comme au sortir d'un rêve... Trop sonnée pour avoir les idées claires. Cette impression que le pull était possédé ne pouvait provenir que de son imagination en délire, sinon, les choses deviendraient trop épouvantables...

Gavin lui ouvrit, le sourire aux lèvres, et lui fit signe d'entrer :

– Salut, Lilah.

Les paumes moites, elle ne put chasser la gêne qui s'infiltrait le long de sa colonne, cependant elle parvint à produire un sourire – plutôt forcé –, à lever sur lui un regard confiant.

– Ça sent trop bon ! s'écria-t-elle en ôtant ses baskets.

Gavin l'aïda à enlever sa veste.

– Merci, dit-il en la tendant au portemanteau. J'ai... euh... fait la cuisine.

Ce disant, il rougit et elle en éprouva une sorte de soulagement. Non pas qu'elle ait cru la maison incapable de préparer un repas. Elle savait que c'était possible. Mais si ça avait été le cas ce soir, quelque part, Delilah n'aurait pu s'empêcher d'imaginer, bouchée après bouchée, qu'un poison avait été glissé dans son assiette.

– Tant mieux, lâcha-t-elle bêtement.

Avant d'ajouter aussitôt :

– Je veux dire que c'est un bon entraînement pour toi. Enfin, pas que tu aies besoin de t'entraîner, parce que la maison sera toujours là pour te préparer tes dîners, toujours... mais...

Gavin la prit par le bras en murmurant :

– Je vois ce que tu veux dire. C'est bon. Calme-toi.

Elle laissa échapper un soupir nerveux en examinant le vestibule autour d'eux, alors que Gavin restait tranquillement derrière elle, attendant qu'elle s'apaise. Entre ces murs, l'aisance qu'ils éprouvaient durant leurs promenades ou dans la salle de musique disparaissait et, malgré sa confiance en soi, Delilah ne parvenait pas à chasser ses peurs.

– Maison, lança-t-il avant d’entrer dans la pièce. Delilah est revenue nous voir. Et comme je te l’ai dit...

Marquant une pause, il se rapprocha d’elle d’un air déterminé.

– Comme je t’ai dit, elle compte beaucoup pour moi. Je suis content qu’elle soit là.

Un léger frémissement parcourut la plante verte près de la porte, et un abat-jour se pencha dans sa direction.

Sans conviction, Delilah répondit d’un petit geste en direction de la pièce et de l’escalier.

– Salut. Merci de me recevoir... euh... encore.

Elle avait l’impression de jouer devant un public mécontent, une salle remplie de parents hyperprotecteurs. Il y avait tellement de sous-entendus partout...

Elle leva les yeux vers Gavin ; elle avait envie de le lui dire, de souligner le contraste avec les autres moments qu’ils avaient passés ensemble ces dernières semaines, à marcher dans un doux silence, ou partageant les pensées les plus folles, les plus inquiétantes, les plus secrètes. Mais elle ne put articuler ces paroles en le voyant sourire de toutes ses dents, comme il ne le faisait jamais que pour elle. Il se pencha et, partant du coin de sa bouche, il promena doucement les lèvres sur les siennes, les trouva légèrement écartées, humidifiées par sa langue.

– Tu es si jolie ce soir, souffla-t-il quand il eut atteint l’autre coin.

Delilah se sentit fondre de soulagement et de plaisir. Le voyant lui demander silencieusement si elle était prête à le suivre, elle hocha la tête.

Son insouciance ne dura pas longtemps ; dès que Gavin lui eut lâché la main pour se rendre dans la cuisine, elle comprit plus que jamais le sens de l’expression « marcher sur des œufs ». Une planche du parquet grinça quand elle posa le pied dessus, l’air de protester, si bien qu’elle passa en hâte sur la suivante qui, heureusement, resta silencieuse et ferme. Une autre lui envoya carrément un clou qui se dressa sous sa chaussette. Delilah retint de justesse un petit cri de douleur et continua en boitant derrière Gavin. Elle avait l’impression que le vestibule rétrécissait sur elle, comme pour mieux l’observer et la critiquer, quoi qu’elle fasse. À chacun de ses pas, elle se voyait entourée de centaines de parties de la maison et, si certaines semblaient lui avoir pardonné, les autres lui en voulaient toujours.

À la cuisine, Gavin déposait les spaghettis dans deux assiettes ; il lui en tendit une puis saisit un panier de pain à l’ail. Leur plat à la main, ils entrèrent ensemble dans la salle à manger. Delilah ne put s’empêcher de regarder attentivement où elle posait les pieds, mais aussi de surveiller les murs, tout ce qui y était accroché, tout ce qui pendait au plafond. Tout – même les tableaux – restait anormalement immobile, pourtant ce fut dans une salle à manger glaciale qu’ils s’installèrent.

– Tu ne trouves pas qu’il fait froid ? demanda Gavin.

– Ouais, un peu, mais ça va.

Un frisson vint prouver qu’elle mentait.

Gavin leva les yeux au plafond.

– Tu veux nous virer ?

Sous leurs assiettes, la table frémit et un vent froid souffla autour d’eux. Delilah comprit qu’il s’agissait d’un oui franc et massif.

Dans un grondement irrité, Gavin attrapa son assiette et le panier à pain, puis se leva.

– C’est bon, dit-il, on s’en va.

Delilah le suivit dans le salon. Il y faisait nettement meilleur et, dès qu’ils se furent installés par terre, autour de la table basse, un feu flamboya dans la cheminée.

Gavin semblait mourir de faim et, rassuré par l'accueil de la pièce, il se mit aussitôt à manger. Malheureusement, l'appétit de Delilah l'avait quittée. Les flammes dansaient avec enthousiasme et quelques coussins glissèrent sur le sol pour venir se poser derrière elle, mais cela ne suffit pas à la détendre.

Elle chercha en vain un sujet de conversation anodin. Déjà, tout ce qui touchait à l'avenir devait être écarté immédiatement, bien que les universités s'apprêtent à publier les listes d'admission pour l'année à venir. Quant à leur relation, mieux valait oublier. On pouvait toujours évoquer le lycée, mais c'était la dernière chose à laquelle Delilah voulait penser pour le moment. Elle avait envie de s'échapper dans l'espace qu'ils avaient créé ensemble, de s'appuyer sur lui pendant qu'ils dînaient, de lui passer la main sur la cuisse. Elle avait envie de l'entendre raconter des anecdotes sur la dernière année de lycée, sur son premier baiser et sur son plus grand souhait dans la vie.

Il la regardait en mâchant ses pâtes ; quand il eut avalé sa bouchée, il observa :

– Te voilà bien tranquille.

– Tu trouves ?

Il lui jeta un regard faussement exaspéré.

– Je suis juste...

Elle n'acheva pas sa phrase.

– Anxieuse ? proposa-t-il.

– Oui, un peu.

Levant les yeux vers le plafond – à croire que le cœur de chaque pièce planait au-dessus d'eux – elle souffla :

– Je ne veux pas commettre d'erreur.

– Dis-moi ce qui se passerait si tu m'invitais à dîner chez toi un de ces quatre.

Elle sourit, écarta quelques pâtes du centre de son assiette.

– Mon père resterait muet.

– Comme Salle à Manger, observa Gavin en haussant un sourcil.

Elle se mit à rire.

– Et ma mère jacasserait des heures durant sur les voisins, ses supérettes et son cercle de lecture, et sur la couette qu'elle prépare pour le prochain bébé du quartier.

Gavin contemplant le feu crépitant et la pile de coussins derrière elle.

– Il n'y a pas une telle différence, soupira-t-il d'un ton implorant. Les parents protecteurs, c'est universel, tu sais ?

Si seulement il avait raison...

Gavin se leva et s'étira, à des kilomètres de l'endroit où elle se trouvait, toujours assise par terre. Comme il étendait les bras au-dessus de sa tête, sa chemise suivit le mouvement, dénudant le bas de son buste.

Elle n'avait jamais vu un homme torse nu avant celui qu'elle désirait tant caresser. Bien que ce ne fût pas le moment d'aller promener les mains sous sa chemise, elle crut sentir la chaleur de sa peau.

– Hé, Delilah, mes yeux sont là-haut ! s'exclama-t-il en riant.

Elle ne se donna pas la peine de détourner les yeux alors qu'il baissait les bras et agitait la main devant son estomac.

– Tu viens faire un tour ?

Elle faillit se mettre à chanter. L'oppressante vigilance de la maison commençait à sérieusement lui peser, à lui battre les tempes. S'ils sortaient, ils pourraient bavarder à voix basse, s'arrêter à chaque coin de rue, se caresser, rire, s'embrasser. Malheureusement, une envie pressante la tenaillait ; elle ne pourrait pas attendre qu'ils arrivent dans le parc.

– Je peux juste passer aux toilettes ? demanda-t-elle à Gavin qui s'en allait, leurs assiettes dans les mains.

Il lui désigna la porte au pied de l'escalier.

– Oui, dit-il, sauf si tu préfères utiliser les miennes, en haut.

Le meilleur moyen de lui faire perdre toute confiance en soi.

Elle eut l'impression que les marches se dérobaient sous ses pieds, comme emportées sur une rivière gelée. Il faisait un froid de loup et le bois craquait à chacun de ses pas ; elle avait peur de tomber à travers les planches, de se retrouver bloquée aux genoux, les jambes transpercées d'échardes. En haut de l'escalier, elle s'arrêta, à la recherche d'un interrupteur, avant de se rappeler qu'elle ne risquait pas d'en trouver un.

Elle tressaillit, appela Gavin :

– Hé, Gav ? Comment je fais pour allumer ?

Elle l'entendit crier d'une voix irritée depuis la cuisine :

– Couloir !

La lumière apparut, assez terne, un rien bourdonnante.

– Merci, marmonna Delilah.

Son anxiété fit bientôt place à un début d'irritation. Elle était venue, non ? Elle faisait ce qu'elle pouvait. Pourquoi Maison se faisait-elle tant prier ?

Quand elle eut fermé la porte de la salle de bains, Delilah poussa un soupir au souvenir de ce que Gavin avait dit à propos de cette pièce. Elle comprenait maintenant : c'était une pièce normale. Aucun risque d'entendre des battements de cœur en bruit de fond. Aucune impression d'être suivie par des yeux indiscrets. Étonnant comme on pouvait se sentir bien dans un lieu aussi ordinaire.

Alors qu'elle allait se laver les mains, elle s'immobilisa, captant un mouvement derrière elle, dans la glace. Elle se retourna. Sur le rebord de la fenêtre, elle vit un petit faon de porcelaine, au dos piqueté de taches dorées, et qui arborait la même plaquette sous le sabot droit que celui de sa mère. Aussitôt lui revint l'impression que des doigts fantômes lui palpaient le front, les tempes. Elle cligna des yeux et la statuette disparut, elle cligna de nouveau et la statuette revint.

Son esprit s'efforça de trouver une explication à ce phénomène – ce faon avait plu à Gavin et il l'avait pris quand il était chez elle, pour emporter un souvenir de sa maison.

Cependant, Delilah savait d'instinct que c'était faux. Sa mère gardait cette collection dans la salle à manger... Gavin n'y avait jamais mis les pieds.

Ceci n'était pas seulement l'acte d'un parent hyperprotecteur. C'était infiniment plus sinistre. Jamais Delilah n'aurait remarqué que cette statuette manquait à l'appel, alors pourquoi insister ?

Son esprit se révoltait à l'idée que Maison ait pu placer ce faon là exprès, pour qu'elle le voie.

Je peux t'atteindre n'importe où, semblait-elle dire. Même dans cette pièce tranquille.

Même au milieu de la nuit, renchérit sa propre peur. Quand tu te crois seule.

Non, réagit-elle, révoltée. Peut-être était-ce Maison qui l'avait pris, mais Gavin l'avait sûrement vu quelque part – sans doute sur le piano, ou dans la cuisine – et il savait que ça appartenait à Belinda Blue. Il l'avait apporté ici, dans son sanctuaire, mais le gardait à l'abri. Maison ne se gênerait pas

pour la menacer – Delilah ne se racontait plus de mensonges sur ce point – seulement là, elle se trouvait dans l'espace protégé de Gavin.

Alors qu'elle s'approchait du faon, Delilah s'arrêta net à l'instant où elle allait l'atteindre, distraite par une petite bulle dans la peinture. Un effet de lumière lui donna un instant l'impression qu'il s'était approché pour venir se placer juste à hauteur de ses yeux. Après quoi, elle se retourna vers le faon, tendant la main vers le rebord de la fenêtre. Juste en dessous de sa paume, la bulle remua de nouveau, fine ondulation qui s'éloigna d'un petit centimètre.

La bulle a bel et bien bougé, songea-t-elle le cœur battant. Son sang circulait si vite dans ses veines qu'elle en eut le vertige.

Elle voulut la toucher pour apaiser ses doutes. Ça lui fit un drôle d'effet, ça ressemblait davantage à un caillou qu'à une boule de plâtre ou de peinture. Elle appuya dessus pour s'en assurer.

Cette pression suffit à faire éclater la bulle qui s'ouvrit dans un écoeurant gargouillis. Sans laisser à Delilah le temps de comprendre ce qui se passait, sa main fut couverte de minuscules cafards noirs. Ces innombrables pattes filèrent en crissant entre ses doigts, sur sa paume, avant de se répandre par milliers sur son bras et vers ses épaules dans une vague tonitruante qui envahit ses cheveux.

Delilah poussa un cri et se frotta la tête avec des gestes affolés, mais il y avait trop de bestioles, trop petites ; pourtant, elle sentait leurs pattes, elle les entendait crépiter sur sa peau. Elle sentit le courant froid lui descendre sur le front, sur ses paupières closes, et ferma la bouche juste à temps pour les empêcher de se faufiler entre ses lèvres.

Dans son chemisier. Sur ses jambes. Elle en était couverte, sentait sa peau palpiter sous la frénétique débandade. Finalement, incapable de les supporter une seconde de plus – il ne cessait d'en sortir encore et encore du mur ; allaient-elles la manger ? –, elle ouvrit la bouche pour hurler de terreur en courant vers la porte, en se jetant dessus à coups d'épaule, en se ruant dans le couloir.

Sauf... qu'elle n'était pas du tout dans le couloir. Elle n'avait quitté la salle de bains que pour se retrouver dans une pièce qu'elle ne connaissait pas, aux murs couverts du sol au plafond de livres poussiéreux, entourant un bureau. Ça sentait le moisi, le papier humide, la pourriture. Delilah devinait à peine ce qui l'entourait avec tous ces insectes qui lui couvraient le visage mais, du coin de l'œil, elle perçut une silhouette, sombre et voûtée, et elle cria encore en essayant de se réfugier à l'autre bout de la pièce, vers une porte qu'elle ouvrit et qui menait à la chambre d'enfant. Porte après porte, elle les franchissait toutes, appelant Gavin, essayant en vain d'écarter les cafards de sa peau. Où était-elle ? Que voyait-elle ? Jusqu'au moment où l'une de ces portes donna sur un mur de briques et une autre sur un miroir, lui révélant l'horreur de son corps couvert de la tête aux pieds d'un voile noir et grouillant.

Elle fit volte-face pour retourner dans l'étrange bibliothèque dont elle longea les murs jusqu'à trouver à tâtons une autre poignée de porte. Celle-ci tourna sans se faire prier, laissant entrer le vent d'un quatrième étage donnant directement sur le sol de ciment en contrebas. Dans ce courant d'air nocturne et glacé, elle faillit perdre l'équilibre et recula en poussant un cri de terreur.

– Gavin ! implora-t-elle. Oh mon Dieu, aide-moi !

Elle sortit par une autre porte, tomba à genoux dans la salle de bains avant de ramper désespérément sous la douche ; elle ouvrit l'eau, arracha ses vêtements qu'elle balança à travers la pièce. Encore fourmillant de cafards, son jean atterrit dans un lourd floc. Son chemisier heurta la tapisserie murale bleue avant de glisser dans le lavabo ; à la place du coton jaune pâle, on ne voyait plus que des myriades d'insectes noirs. L'eau était glacée, mais Delilah s'en fichait. Elle regardait

avec horreur les cafards quitter sa robe et, comme une armée, former à terre une colonne qui se dirigea vers la douche. Ils escaladèrent encore le mur de céramique pour venir se répandre en une autre couverture noire et huileuse qui revenait vers ses pieds, cette fois remontant le long de son corps au lieu de le descendre. Elle ne portait plus que ses sous-vêtements et criait toujours, figée de terreur.

L'épais rideau de douche glissa sur ses jambes, par-dessus les insectes, effleurant sa main gauche pour venir s'enrouler autour de son poignet et lui couvrir le côté. De la main droite, Delilah attrapa le plastique en tirant dessus tant qu'elle le pouvait, pour se débarrasser de ces horreurs qui lui entouraient le bras et le mordaient cruellement.

Gavin entra en trombe, éberlué devant la scène qu'il découvrait.

– Qu'est-ce que tu fiches ? cria-t-il en essayant d'arrêter l'eau.

Il entra sous la douche, la saisit par les épaules, la fixant de ses terrifiants yeux noirs.

– Delilah, qu'est-ce que tu as fait ?

– Gavin ! Je... C'est...

Elle désigna le rideau de douche, mais il n'y avait rien, que sa propre main couverte de sang, comme si elle s'était déchiré la peau.

– Je suis monté quand je t'ai entendue ouvrir la douche, dit-il. Pourquoi tu prends une douche ? Delilah, qu'est-ce qui est arrivé à ton bras ?

– Non, protesta-t-elle en secouant la tête. Non, Gavin, il y avait des cafards. Ils sont sortis du mur. Et la porcelaine de ma mère...

Elle s'arrêta, les yeux fixés sur le rebord de la fenêtre. Pas de statuette de porcelaine dessus. Pas de bulle explosée dans le papier peint. Pas d'autres portes. Personne. Pas de cafards qui retournaient dans le mur. Pourtant, ils étaient là ; elle le savait. Elle les avait vus.

Il ne restait que Delilah, en sous-vêtements dans la douche, portant sur le bras une marque de brûlure en forme de main.



21

Lui

Delilah était sous le choc ; voilà tout. À moins qu'elle ne fasse une sorte de crise. Gavin l'avait entendue crier depuis le vestibule, pourtant il ne s'attendait pas à la voir là, debout, à moitié nue et trempée, se grattant la peau comme si elle dégoulinait d'acide.

Elle parlait de cafards, mais Gavin eut beau chercher sous le lavabo et derrière les toilettes, il ne vit rien. L'eau débordait de la douche et ses chaussures pataugeaient sur le carrelage ; bientôt il en eut les chaussettes et le bas du jean mouillés, de même que son t-shirt, à force de lutter avec elle pour essayer de fermer le robinet et... houlà ! elle était presque à poil. Elle tremblait. Debout sous la douche.

Certes, il avait espéré l'amener à se déshabiller un peu ce soir, mais, dans son imagination, ça n'avait rien à voir avec ce qui se passait là.

Mais... elle saignait ?

Le sang coulait entre ses doigts agrippés à ses bras et gouttait vers le siphon en légères coulées roses.

Gavin commença par bégayer quelques débuts de phrases, laissa tomber et prit une serviette.

– G-g-g... essaya-t-elle d'articuler, prise de violents frissons.

– Je peux voir ? demanda-t-il en désignant son bras.

Elle secoua brutalement la tête, désigna la fenêtre.

– Il était là, juré.

– Je sais. Je sais, répondit-il d'un ton apaisant.

Il essaya de voir où elle était blessée, mais elle se dégagea brutalement, grinçant des dents, grelottant comme si sa peau allait tomber.

Il essayait de se rappeler, parmi les leçons de premiers secours apprises au lycée, le meilleur moyen de répondre à une personne qui viendrait de subir un accident. Peau blême, respiration irrégulière, désorientation. Delilah était bel et bien en état de choc. Elle n'avait pas les lèvres bleues et semblait tenir debout, signes sans doute positifs. Mais il faisait un froid de loup ici – pire qu'en bas, ce qui... ne rimait à rien. On était dans sa salle de bains. Maison n'y entraient pas.

Ou si ?

Delilah piétinait sur place et il essaya de l'apaiser.

– Viens, on sort de là, dit-il doucement en lui plaçant une serviette sur le bras.

Il lui en plaça une autre sur les épaules et voulut l'entraîner hors de la cabine, mais elle ne bougeait plus.

À bout de ressources, il la souleva dans ses bras, sortit prudemment pour ne pas glisser et l'emporta vers sa chambre.

– Lumière ! cria-t-il exaspéré.

Porte de la chambre s'ouvrit et il entra, hésita un instant avant de placer Delilah sur Lit. Il ne

manquerait plus que celui-ci veuille maintenant lui donner une leçon en la jetant par terre, ou que Dossieret se soulève pour la dominer comme dans un cauchemar.

Non.

L'air décidé, il marmonna :

– Sage.

Puis il se dirigea vers l'armoire en prenant garde de ne pas trop s'éloigner.

Il ne voyait pas trop quel vêtement choisir pour elle tant il était grand mais finit par opter pour un pantalon de jogging qu'il portait deux étés auparavant et prit le plus petit t-shirt qu'il trouva.

Il ajouta un caleçon en se demandant si c'était une bonne idée et s'approcha d'elle comme d'un animal blessé : en marchant doucement et en s'assurant qu'elle sentait sa présence.

– Voilà des... si tu veux.

Elle remua la tête d'un air absent et il déposa les habits devant elle.

– On peut d'abord nettoyer ça ? proposa-t-il. Tu me laisses voir, au moins ?

Comme elle faisait encore oui de la tête, il lui écarta le bras. Il savait qu'elle était blessée, il avait vu du sang, pourtant il ne s'attendait pas à la blessure suintante qu'il découvrit quand elle souleva la serviette.

Un frisson le parcourut et il serra les dents, s'interdisant de faire la moindre observation déplacée. Pourtant, cette plaie rouge vif, déchiquetée, brûlée, présentait la forme d'une main. On aurait dit que la première couche de peau avait disparu, comme si on avait cherché à l'ouvrir tel un cadeau de Noël, ruban de peau après ruban de peau.

Gavin repoussa cette image lugubre. Pour le moment, il fallait trouver un médecin. Il aurait le temps, plus tard, de chercher à savoir ce qui avait pu se passer.

Il y avait une vieille voiture dans le garage, derrière Maison, une Buick Riviera 1967. Gavin ne la conduisait pas souvent. Il préférait marcher ou prendre son vélo. Chaque fois qu'il sortait la voiture du garage, il craignait de se faire arrêter, de se prendre une contravention ou d'avoir un accident ; or il ne savait même pas si ce véhicule avait le droit de rouler.

Malgré sa carrosserie bleu délavé, qui commençait à rouiller un peu, il l'aimait bien ; il avait passé des heures à lire le mode d'emploi et à chercher comment l'entretenir lui-même. Il avait ainsi appris qu'il ne fallait pas laisser trop longtemps l'essence dans le réservoir. Il avait changé les bougies d'allumage et certains fils. Il avait refait le carburateur et remplacé le joint de culasse et le tuyau de dépression, et il préférait se dire qu'elle était à présent en aussi bon état mécanique que la dernière fois qu'il l'avait conduite.

Sauf qu'il préférait ne pas songer à quand ça remontait.

– Tu as une voiture ? s'étonna Delilah en soulevant la tête de son épaule. Attends, pas la peine de me porter. Je peux marcher.

– Et si ça me plaît de te porter ?

Elle s'était séchée, revêtue des vêtements qu'il lui avait donnés ; il fit son possible pour la faire entrer discrètement dans le véhicule, en espérant que personne ne les remarquerait.

– Cette maison est pleine à craquer d'objets mystérieux, articula-t-elle d'une voix rauque. Alors qu'une voiture, ça fait tellement... normal.

Il la contempla un instant. Au moins, elle avait retrouvé des couleurs. Le bandage qu'il avait

enroulé autour de son bras semblait avoir arrêté les saignements, cependant, elle tressauta quand il l'installa sur son siège.

– Je ne conduis pas beaucoup, reconnut-il en s'asseyant à côté d'elle et en sortant les clés de sa poche. Je ne devrais pas le faire sans permis ni parents pour me couvrir, mais puisqu'il s'agit d'une urgence...

Voyant qu'elle ne protestait pas, pas plus qu'elle ne l'interrogeait pour en savoir davantage – quand il conduisait, d'où lui venait cette voiture –, Gavin comprit qu'elle devait vraiment souffrir.

Tout en mettant le contact, il fit un petit calcul mental pour essayer de se rappeler quand il avait mis ce moteur en route pour la dernière fois. Ça devait remonter à plusieurs mois, aussi retint-il son souffle en tournant la clé ; il respira quand la vieille Buick démarra bruyamment.

Elle sortit du garage et longea l'allée en faisant crisser ses pneus sur le gravier et les feuilles mortes. Les paumes un peu moites, Gavin tourna le volant, jeta un regard dans le rétroviseur en se demandant s'il n'allait pas voir Maison se détacher du sol et se lancer à leur poursuite.

Jusque-là, cette voiture n'avait servi que de déco mais, avec Delilah, elle prenait beaucoup plus d'importance. Elle lui offrait une liberté dont il ne croyait même pas avoir besoin.

La voix de Delilah l'arracha à ses pensées et il tourna les yeux vers elle, si petite et si fragile, les jambes et les bras croisés.

– Mes parents vont savoir.

Apparemment, cette idée ne semblait pas la troubler plus que ça, comme si elle s'était déjà résignée.

– Tu as ton téléphone ? lui demanda-t-il soudain.

Elle le sortit de la poche du jogging.

– Tu pourrais... demanda-t-il en hésitant.

Il repoussa ses cheveux de son front, plissa les yeux en suivant les feuilles qui s'envolaient sur la chaussée déserte.

– Tu pourrais envoyer un texto à Dhaval ? Demande-lui de nous rejoindre aux urgences.

Elle parut ne pas comprendre.

– Pourquoi ?

– Parce que tout le monde va croire que c'est moi qui t'ai fait ça.

Il l'entendit protester d'un soupir mais l'arrêta.

– Tu le sais très bien, Lilah. Alors avec lui... ça vaudra mieux s'il témoigne pour moi.

– Personne n'ira penser un truc pareil ! Tu rigoles ?

– Envoie-lui quand même ce SMS, d'accord ?

Elle ne répondit pas, visiblement peu emballée à l'idée de mêler Dhaval à cette histoire. Néanmoins, elle parut vite comprendre qu'il pourrait avoir raison et fit ce qu'il demandait.

Maintenant, les gens voudraient savoir ce qui s'était passé, et qu'allait-il dire ? Que sa maison avait attaqué Delilah ? Parce que, oui, au fait, sa baraque était vivante ! Ou alors, allaient-ils réagir ainsi qu'il le craignait et croire que c'était lui le coupable ?

Cependant, une autre idée commençait à dominer toutes les autres. Delilah était restée seule dans la salle de bains. Il en était certain. Il n'y avait trouvé aucun cafard, encore moins de statuette devant la fenêtre, car cette partie de Maison était à lui.

Et si Delilah... s'était fait ça toute seule ?

Gavin était persuadé que celui qui avait conçu le service des urgences, dans l'unique centre médical de leur petite ville, avait voulu le rendre apaisant. Il suffisait de regarder les portraits d'enfants, avec leurs joues roses et leur large sourire, les fauteuils pastel, l'aquarium, pour se croire dans un salon modèle tiré d'un catalogue d'ameublement.

Il tâcha de se rappeler s'il s'était jamais rendu dans ce genre d'endroit. Les seuls souvenirs qu'il gardait d'un médecin le situaient plutôt devant le portail de sa maison, en pleine nuit ; maintenant qu'il y songeait, l'homme affichait la même expression ébahie que Dave quand il livrait ses marchandises toutes les semaines. Impossible d'interpréter ce que ça pouvait signifier. Alors qu'en fait tout le monde le regardait comme ça, comme s'il allait leur sauter à la gorge.

Aussi, il n'avait aucune envie de s'asseoir dans ce genre d'endroit, d'arrêter de faire les cent pas. Rien ne le mettait à l'aise ici. Les chaises avaient l'air collantes, la moquette usée, voire déchirée à certains endroits, ou tachée de sombres éclaboussures. Mieux valait ignorer d'où elles pouvaient provenir...

Sans parler des regards inquiets, voire accusateurs, que lui jetaient les infirmières.

Delilah avait été emmenée dès leur arrivée. Ses cheveux hirsutes et humides, ses vêtements trop grands et visiblement pas à elle, sa façon de tenir son bras blessé contre son corps – comme pour se protéger – semblaient en dire assez sur ce qui s'était produit. Elle avait l'air d'une femme battue et, Gavin, bien sûr, avait l'air du coupable.

Sauf qu'elle n'avait pas voulu rester seule et n'avait cessé de protester tout en le retenant par la main.

– Je viens te voir dans quelques minutes, avait-il assuré en lui écartant des mèches du visage. Il faut juste que je remplisse un questionnaire et les papiers de ton dossier. Après, on me laissera te suivre.

Il mentait, mais ça ne l'avait pas empêché de l'embrasser sur la bouche. Elle aussi devait savoir que le personnel du centre médical n'avait aucunement l'intention de le laisser la rejoindre.

Épuisée, souffrant encore, elle avait fini par céder, non sans l'étreindre une dernière fois avant de lui remettre son téléphone.

– Dhaval a dit qu'il allait arriver. Tu pourras lui donner ça de ma part ? Mes parents le récupéreront.

Il avait dit oui, l'avait embrassée sur les tempes, l'avait suivie des yeux tandis qu'on l'emmenait et que les doubles portes se refermaient derrière elle. Loin de lui.

– Pourriez-vous nous expliquer ce qui s'est passé ? lui demanda une infirmière d'une trentaine d'années.

Elle paraissait plutôt agréable, pourtant quelque chose en elle – cette expression pincée, ce regard presque gourmand à l'idée de pouvoir peut-être l'incriminer de quelque chose – la lui rendit aussitôt antipathique.

– Certainement.

Il s'assit derrière le comptoir comme elle l'y invitait, tout en examinant la femme qui tapait sur son ordinateur, mais aussi les portes menant au service des soins.

– Votre nom ?

– Gavin Timothy.

– Et vous êtes le petit ami.

Il ne put s'empêcher de relever la façon dont elle articulait « petit ami », d'un ton accusateur.

– Oui.

– Pouvez-vous me parler un peu de ce qui s'est passé ce soir ?

– Je ne sais pas, soupira-t-il en se prenant la tête dans les mains.

Lamentable. Mais qui pourrait le croire ?

– Elle est montée au premier et a fermé la porte derrière elle. Je l'ai entendue crier, je l'ai rejointe.

Voilà tout.

– Vraiment tout ?

– Oui.

– Et vous êtes certain que personne d'autre n'était là, Gavin ?

Elle parlait trop lentement, comme s'il fallait qu'elle souligne sa bêtise. Elle affichait un sourire à la fois peiné et condescendant et, comme il ne cherchait pas à donner davantage d'explications mais ne disait pas non plus ce qu'elle voulait entendre, elle chassa une mèche de cheveux roux décolorés derrière l'oreille puis écrivit quelque chose.

– Veuillez aller vous asseoir là-bas, dit-elle en désignant la salle d'attente du bout de son crayon mâchonné. Nous pourrions avoir besoin de vous parler encore, alors ne partez pas, s'il vous plaît.

Elle lui décocha un regard qui disait *Je vous surveille* et *Restez où on vous dit*, avant de récupérer ses papiers et de s'éclipser.

Ce fut là que Dhaval surgit, dans sa tenue de footballeur et dégoulinant de sueur. Voilà longtemps que Gavin n'avait été aussi heureux de voir arriver quelqu'un d'autre que Delilah.

– Elle va bien ? demanda Dhaval affolé.

– Ils finissent de la nettoyer.

– La nettoyer ? Elle a dit qu'elle avait eu un petit accident !

Gavin tendit les mains pour le calmer.

– C'est vrai, mais elle va bien, juré.

– Tu es sûr ?

– Oui.

Il se dirigea vers le corridor et, apparemment rassuré de savoir Delilah hors de danger de mort, Dhaval le suivit.

– Tu peux me dire ce qui se passe, au juste ?

Gavin ne savait par où commencer.

– Tu sais que ma maison n'est pas...

Il chercha le mot adéquat. Saine ? Sûre ? Inanimée ?

– Normale.

C'était bien assez clair ainsi.

Dhaval fronça les sourcils.

– Tu veux dire que c'est ta maison qui a fait ça ?

– C'est Delilah qui le dit.

– Et tu ne la crois pas.

– Si, mais...

– Mais quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Cette fois, Gavin lui raconta tout ce qu'il savait : malgré la méfiance de Delilah, il l'avait invitée à dîner car il estimait que ce serait une bonne façon d'obtenir l'approbation de Maison. Ensuite, il rapporta que Delilah disait avoir vu des cafards et une statuette appartenant à sa mère dans la salle de bains, qu'elle avait prétendu s'être perdue dans les innombrables pièces et avoir été attaquée

sous la douche. Il admit n'en avoir rien vu. Il décrivit la blessure qui évoquait une trace de main sur son bras.

Dhaval le contempla un moment avant de l'emmener devant un distributeur automatique.

– Je n'ai rien mangé après l'entraînement. Je suis venu directement ici, ça m'a trop bouleversé, je vais tomber dans les pommes. Ça t'ennuie si je... ?

D'une main tremblante, il désigna les rangées de snacks colorés.

– Tu es sûr que Delilah n'aurait pas... ?

Gavin regretta aussitôt d'avoir demandé ça. Dhaval cessa de fouiller dans sa poche à la recherche de pièces.

– Tu plaisantes, là ?

– Non. Non. Je sais qu'elle n'essaierait jamais de se faire du mal. C'est juste que cette salle de bains est la seule pièce où je me sois jamais senti totalement seul. Maintenant si ce n'est pas vrai, c'est un peu dur pour moi...

– Où était ta mère pendant ce temps-là ?

Gavin s'immobilisa, clignant des paupières. Apparemment, Dhaval commençait à croire ce qu'on lui avait raconté sur Maison, en même temps, il s'imaginait que la mère de Gavin vivait toujours avec lui.

Tout le monde le croyait.

– Tu l'as déjà rencontrée ? Ma mère ?

Dhaval sortit deux billets de sa poche, essaya de les enfiler dans la machine.

– Non, répondit-il. Personne ne la voit jamais.

Surprenant l'expression stupéfaite de Gavin, il ajouta d'un ton patient :

– Parce qu'elle ne sort jamais ?

– Oui. C'est ça.

Pris de vertige, Gavin commençait à saisir combien il était plus facile pour les gens de croire que sa mère avait peur de mettre le nez dehors et préférait s'enfermer chez elle, plutôt que d'admettre qu'elle ait pu abandonner son petit enfant ou que quelque chose de terrible se soit produit dans leur voisinage bien tranquille.

C'était insensé. Il devrait se révolter qu'on l'ait ainsi laissé se débrouiller tout seul, par la même occasion ça le soulageait presque... Comme si, en fin de compte, il n'avait pas été abandonné par la ville tout entière.

Restait la question : où était sa maman ? Il n'avait qu'une seule photo d'elle et aucun souvenir. Le cœur serré, il ferma les yeux en essayant de respirer assez fort pour chasser la nausée qui le prenait.

– Ma mère la connaissait, reprit Dhaval. Elle et Hilary sont devenues amies quand on est arrivés ici, et moi j'étais bébé.

Hilary. Sa mère s'appelait Hilary.

Il recula, heureux qu'un mur se trouve là pour l'arrêter.

Quant à Dhaval, il enfilait ses billets dans la machine.

– D'ailleurs, je sais que ma mère a répondu à certaines de ses questions sur la bénédiction d'une maison. Elle est même allée chez toi.

– Des questions sur quoi ? balbutia Gavin, abasourdi.

– Sur la bénédiction. Je le sais parce que ma grand-mère en parle tout le temps, mais le vastu shastra dit que tous les lieux sont des demeures pour l'âme et qu'il faut prier et purifier un lieu avant d'y vivre ou même d'y installer des meubles. Je sais que ta famille vivait déjà là avant la

bénédiction. Si tu demandes à ma mère, elle te dira que c'est du mauvais jujū.

Dhaval tapa le numéro qu'il avait choisi et se pencha pour récupérer une barre Granola, qu'il pointa sur sa poitrine.

– Je ne sais pas du tout ce qui se passe ici. J'ai l'impression que c'est...

Le souffle court, il regarda autour de lui.

– Franchement, j'ai l'impression que ce n'est pas possible, tous ces trucs-là. Pourtant, je crois Delilah. Je l'ai vue l'autre soir, quand elle me racontait que cette maison vous poursuivait partout. Je l'ai vue se réveiller en croyant que son pull était possédé.

– Son... quoi ?

Comme s'il n'avait pas entendu, Dhaval continua :

– Je veux dire, je ne te connais pas si bien que ça, mais on a fait l'école ensemble depuis le jardin d'enfants et si tu es un peu bizarre, tu n'es pas fou non plus. Alors peut-être que ça s'est passé comme ça. Peut-être que ta mère a fait ce truc de bénédiction dans cette maison super-vieille et que ça a tout détraqué. Peut-être qu'elle a donné vie à ta maison.

Il ne paraissait pas très convaincu de ce qu'il racontait, mais le sang de Gavin ne fit qu'un tour. Il espérait qu'il était en train d'imaginer ces mouvements du plancher sous ses pieds. Il avait envie de vérifier dehors si les arbres ne tournaient pas leurs feuilles vers les fenêtres, si l'air restait calme, assez silencieux pour que Maison puisse entendre ce que disait Dhaval.

D'un seul coup, tout prenait sens et Gavin éprouva la peur de sa vie. Son souvenir le plus détesté lui revint en mémoire, celui du jour où il avait découvert la voiture dans le garage.

Il entendait encore les oiseaux, sentait l'odeur de la terre et de l'essence rancie, alors qu'il était assez grand et fort pour enfin soulever la porte du garage. Il voyait encore la voiture, caressait le satin de la carrosserie, appréciait la douceur du cuir.

Et s'il fermait les yeux, il percevait encore cet enthousiasme, les battements tonitruants de son cœur quand il s'était assis au volant. Aussitôt, il avait décidé de la conduire le jour même et commencé par régler son siège, avant d'allumer la radio. Il avait essuyé la poussière sur le tableau de bord puis relevé la tête vers le rétroviseur, le manipulant jusqu'à y voir la crasseuse lunette arrière.

Mais ce fut là que son cœur s'était arrêté de battre, que sa respiration s'était bloquée dans sa poitrine. Un court moment, il eut l'impression que les oiseaux ne chantaient plus, que les feuilles ne bougeaient plus. Le silence était devenu tel qu'il entendait son pouls dans ses oreilles ; il avait dû serrer fort les paupières et secouer la tête pour y faire le vide avant de regarder de nouveau. Parce que là, derrière, se trouvait un siège de bébé – le sien ; il en était certain. Poussiéreux, oublié, avec un petit lapin posé de travers comme s'il attendait qu'on revienne le chercher.

Parce que sa maman avait disparu.

Voilà des années qu'il avait oublié ce siège de bébé et ce qu'il pouvait signifier. Mais maintenant, en contemplant la salle d'attente derrière Dhaval, il se rendait compte qu'il n'aurait pas davantage la possibilité d'y songer.

Les parents de Delilah étaient là.



22 Elle

Le Dr McNeill regarda sa courbe de température puis tourna la page du contrat d'assurance pour se reporter aux déclarations d'examen de la patiente. Trois témoignages rapportaient ce qui était arrivé à Delilah, rédigés dans trois écritures distinctes, chacun ayant été transcrit par une infirmière différente. L'une d'entre elles – celle qui portait le badge au nom de LISA – restait adossée au mur.

Inutile de se demander pourquoi : elle était là pour que Delilah ne se retrouve pas en tête à tête avec un homme.

– Il est écrit ici que vous avez été enveloppée dans un rideau de douche.

Le médecin la regarda fixement et elle perçut tout de suite son inquiétude ; il devait penser exactement la même chose que les infirmières : *votre petit ami vous bat.*

Elle prit une longue inspiration avant de répéter ce qu'elle avait déjà raconté trois fois, cette histoire horrible et idiote à laquelle elle s'accrochait désormais :

– J'ai répandu mon dîner sur moi. Je suis montée prendre une douche, j'ai dérapé dans la cabine de douche et je me suis emmêlée dans le rideau.

– Il n'y a que votre bras qui a été touché ?

Tout en posant ses questions, le médecin regardait le rapport, revenait en arrière, comme pour vérifier ce qu'elle disait. Elle entendait bien, au son de sa voix, combien il était sceptique ; il tenait à se faire une idée de lui-même.

– Enfin, tout mon corps a été touché, mais je ne me suis blessée qu'au bras.

– J'ai du mal à me représenter la chose.

– Je suis tombée et il était là, accroché devant la douche, il était en plastique et il s'est enroulé autour de moi.

– Et il se serait déchiqueté, ce qui fait que vous avez cru voir des doigts.

– Non. Il ne s'est pas déchiqueté...

Il attendit encore quelques secondes, mais elle n'avait rien d'autre à dire. Son histoire paraissait aussi nulle qu'elle. Elle sentait le poids des larmes qui s'accumulaient derrière ses yeux et commençaient à la picoter.

Fermant son dossier, le médecin poussa un soupir et se rapprocha sur son tabouret à roulettes.

– Delilah.

Elle déglutit, soutint son regard.

– Vous n'êtes pas seule, d'accord ? Si vous avez besoin d'aide pour vous sortir de ce...

– Je sais ce que vous croyez, mais Gavin ne me ferait jamais ça.

Le Dr McNeill ferma les yeux en secouant doucement la tête. Quand il les rouvrit, ce fut pour demander :

– Y aurait-il quelqu'un à qui vous voudriez parler en ce moment ?

Sans hésiter, elle répondit :

– Oui. Gavin.

– Vos parents pourraient lui demander de ne plus s’approcher de vous. Je ne vous cacherais pas que ça s’annonce mal. Si vous étiez ma fille, je me demanderais quel rôle a pu jouer Gavin dans cette histoire.

Une voix s’éleva de la salle d’attente, traversant le couloir jusqu’à eux. Elle ne saisit pas les paroles mais reconnut l’intonation furieuse de son père qui interpellait Gavin comme une mitrailleuse.

– C’est terrible pour lui, soupira-t-elle, en larmes.

Elle regardait le rideau qui entourait son lit et leur cachait le couloir.

– C’est une torture pour lui, continua-t-elle. Et il n’y peut rien. Ça va le tuer de ne pas être avec moi en ce moment.

– Mais vous comprenez sûrement pourquoi.

Elle eut un rire désabusé.

– Je vais rentrer chez moi avec mes parents, et mon père va se remettre à regarder les infos et ma mère à lire un livre. La seule personne qui s’inquiète vraiment de l’état de mon bras se trouve là, dans la salle d’attente, en train de se faire engueuler pour une chose qu’il n’a pas faite.

Le Dr McNeill jeta un coup d’œil vers l’infirmière avant de revenir sur Delilah :

– Je veux vous revoir ici la semaine prochaine pour m’assurer qu’il guérit bien.

Quand Delilah sortit de la salle d’examen, un pansement autour du bras, la tête bourdonnante, il lui suffit d’un seul regard vers le visage de son père pour savoir qu’elle n’avait pas besoin de lui demander ce qu’il avait dit à Gavin. Elle s’aperçut qu’elle n’avait pas son téléphone ; elle le lui avait donné. Impossible maintenant de lui envoyer un SMS pour lui demander où il était ou s’il avait vu Dhaval.

La salle d’attente était déserte, contrairement à ce qu’elle aurait cru en entendant les voix et le raffut qui lui étaient parvenus pendant son examen. Comme le Dr McNeill leur faisait signe, ses parents le suivirent dans un bureau adjacent, derrière un mur de verre. Si bien qu’elle le vit leur expliquer ce qu’elle avait subi en désignant son propre bras qu’il saisit d’une poigne brutale en parlant avec emphase. Elle ne pouvait s’empêcher de le scruter, essayant de saisir s’il rapportait ou non sa version à elle des événements. Elle en doutait. Il suffisait d’apercevoir Gavin avec son jean sombre et moulant, ses chaussures éraflées, ses cheveux en bataille, pour qu’un adulte le trouve plus que bizarre et le croie capable de toutes sortes d’insanités. Delilah était la seule à le connaître assez bien pour savoir que la pire violence qu’il pouvait lui infliger était un de ces baisers mordants qu’elle aimait tant.

Après quoi, le médecin énuméra une liste avec ses doigts, ainsi qu’il l’avait fait devant elle avant de la renvoyer dans la salle d’attente. Elle savait ce qu’il disait :

N’exposez pas cette plaie à l’eau avant vingt-quatre heures.

Ôtez le pansement au bout de deux jours pour laisser la blessure respirer et appliquez-y la pommade antibiotique toutes les six heures.

Pas de piscine, pas de bain, et ne la laissez pas humide, ne la plongez pas non plus dans l’eau.

Si elle paraît s’infecter, revenez immédiatement.

Le trajet de retour, à l'arrière de la voiture, lui parut suffocant. Il n'y avait pas assez de place dans l'habitacle pour eux trois, l'affolement mal contrôlé de Delilah, la fureur de son père et les bavardages anxieux de sa mère.

– Mon Dieu, ça faisait une éternité qu'on n'était pas revenus dans cette clinique. Ce Dr McNeill est quelqu'un de bien... n'est-ce pas, Frankie ?

Sans attendre de réponse de son mari, elle poursuivit :

– Il est là depuis quand ? Les années quatre-vingt ? Et avant, c'était son oncle qui dirigeait. Comment est-ce qu'il s'appelait, déjà ? Edwin quelque chose ou alors...

– Miller, lâcha le père de Delilah.

– C'est ça ! Edwin Miller. Oh, et quel coureur !

– Tu confonds avec son frère, Douglas.

– N'empêche qu'il a dragué au moins cinq filles de ma classe. Rosemary à coup sûr, et aussi Jennifer et Deborah.

– Hum hum...

– Qu'est-ce qu'il est devenu ? J'ai entendu dire qu'il avait eu des ennuis à cause d'une gamine.

– Jamais entendu parler.

– Qu'il avait déménagé dans le Missouri, mais ça venait de Jennifer, et tu sais qu'elle n'a jamais su ce qui se passait vraiment...

Malgré sa sensation de claustrophobie, Delilah aurait encore voulu que Gavin soit là avec elle. Elle ne portait plus les vêtements qu'il lui avait prêtés. Les infirmières avaient dit à ses parents de lui en apporter et on avait dû jeter ceux-là à la poubelle. Maintenant, alors qu'elle s'éloignait de la clinique, de cet étrange besoin de le protéger à tout prix, la réalité commençait à poindre. Le tremblement lui saisit d'abord la main droite, pour se répandre jusqu'à son épaule, tandis que la panique lui envahissait la poitrine, tel un bloc de glace.

C'était fou, non ? D'avoir été ainsi attaquée par la maison de Gavin, de le voir ainsi accusé et de se retrouver à présent pleine de pansements et de médicaments, alors que lui était parti. Allait-il bien ? Avait-il été arrêté ? Ou était-il rentré chez lui, là-bas, pour tenter de concilier ce que sa maison avait fait à Delilah avec ce qu'elle avait fait pour lui ? Ces questions lui trottaient dans la tête et, malgré le froid glacial dehors, elle ouvrit sa fenêtre car elle avait besoin d'air.

– Delilah Blue, cria sa mère. Remonte-moi cette vitre ou tu vas attraper une pneumonie !

Elle obéit mais ferma les yeux en essayant de respirer, de réfléchir et de comprendre ce qui avait pu se passer.

Pas de réunion familiale une fois rentrés à la maison, pas d'entracte ensemble dans le salon, pour lui demander ce qui s'était passé, comment elle se sentait. Ses parents retournèrent à leurs occupations habituelles ; alors, elle les interrompit d'une déclaration claire et nette :

– Ce n'est pas Gavin qui a fait ça.

Seul le silence lui répondit.

– Je sais ce que vous croyez, insista-t-elle. Je sais que le Dr McNeill croit la même chose. Je sais que vous avez parlé à Gavin dans la salle d'attente, mais, maintenant vous l'avez vu, vous avez vu ses grandes mains. S'il m'avait attrapé le bras, il m'aurait fait beaucoup plus de mal que ça.

– Ils ont dit que tu avais le bras... cassé, siffla son père. Que tu avais perdu des morceaux de peau.

À ces paroles, elle sentit son bras lui faire plus mal que jamais.

– Ça ne veut pas dire que c'est lui qui l'a fait.

– Le jour où tu voudras bien raconter la vérité sur ce qui t'est arrivé...

– Tu ne me croirais pas, Papa.

Il lui jeta un long regard scandalisé avant d'aller s'installer devant la télévision.

– Essaie de ne pas dormir sur le côté gauche, ma chérie, lui dit sa mère en montant, armée d'un livre. Et lave-toi les mains et la figure avant de te coucher. Dieu sait ce que tu as touché toute la journée.

Le calme retomba sur la maison peu après vingt-trois heures. Un calme qui était devenu la normale pour Delilah ; on n'entendait plus que des bruits de la tuyauterie qui soufflait de l'air chaud, mais aucun battement de cœur ni mouvement furtif. Elle se rassura en se disant que, peut-être, les fantômes Maison – la vie, les esprits frappeurs, ou quoi que ce soit d'autre – pouvaient passer d'objet en objet, de lieu en lieu, au sous-sol ou à travers le courant d'air, mais que la vie en elle-même n'était pas contagieuse. Elle ne pouvait vraiment se répandre.

Mais comment fait-elle ? se demanda Delilah. Et là, l'angoisse redoubla, en même temps que la douleur, alors que l'effet des antalgiques disparaissait.

Comment nous entend-elle ?

Comment nous suit-elle ?

D'où provient ce qui donne vie à cet espace fou, menaçant ?

Delilah n'avait pas encore beaucoup réfléchi au « comment » et, en ce moment, avec d'innombrables semaines de retard, il lui semblait bêtement naïf de juste se laisser éblouir par le miracle de son existence. Mais à présent que quelque chose lui disait – dans l'ombre discrète de ses pensées – qu'elle pourrait avoir un jour à détruire cette maison, elle s'avisait qu'il lui faudrait déjà se demander comment.

Elle ferma les yeux en évaluant ce qu'elle savait :

La maison et tout ce qu'elle contenait étaient vivants.

La maison les suivait dans le parc, à travers un réseau d'herbes, de racines et d'arbres.

La maison pouvait posséder les objets que Gavin voudrait emporter avec lui – le tricycle, les petites choses qu'il pouvait fourrer dans sa poche. Le pull qu'elle-même portait en y arrivant avait été possédé. Ce n'était pas un mauvais rêve.

Quelque chose était arrivé à son père quand il s'était garé dans la propriété. Et la maison possédait sans doute aussi Dave, l'épicier. Avait-elle également tenté de s'infiltrer dans l'esprit de Delilah, ce premier jour ? Quels étaient ces doigts fantômes qu'elle avait sentis sur ses tempes ? Avaient-ils essayé de la posséder ? La maison lui en voulait-elle davantage parce que Gavin sortait avec elle ou parce que Delilah était incontrôlable ?

D'ailleurs, cette maison pouvait-elle contrôler tout ce qui passait sur son domaine ? Jusqu'où pouvait-elle s'étendre dans la ville, hors de la ville ?

Le cœur de Delilah battait la chamade. Il fallait absolument qu'elle parle à Gavin.

Soudain, elle fut certaine qu'il n'était pas chez lui, qu'il ne serait pas rentré sans s'assurer qu'elle allait bien. Aussi, quand l'horloge du salon sonna minuit, Delilah enfila une jupe, un pull, ouvrit la fenêtre de sa chambre et accrocha la gouttière de sa main saine. Elle passa une jambe par-dessus le rebord, gardant le corps près du tuyau. Presque aussitôt, elle perdit prise et glissa vers le sol, où elle

atterrit si violemment qu'elle en perdit le souffle et fut prise d'une lourde quinte de toux. C'était bien la dernière chose dont elle avait besoin ce soir : retourner aux urgences pour un bras cassé en essayant de sortir en catimini pour voir le garçon que ses parents accusaient de la battre.

Sa tête ressentit l'impact de la chute ; ses membres pesaient des tonnes maintenant que le Percocet ne lui faisait plus d'effet. Elle s'arrêta un instant sur la pelouse, regardant autour d'elle tandis que le froid s'infiltrait sous ses manches et lui envahissait la peau, comme si l'air du jardin tâchait de lui dire qu'elle ne devrait pas s'obstiner.

Une fois encore, les arbres se penchèrent et le ciel sembla disparaître dans la nuit noire. Mais, cette fois, Delilah regarda les branches en fulminant :

– Touchez-moi encore et vous le perdrez à jamais. C'est peut-être déjà fait.

Delilah ne savait pas trop comment Gavin s'y était pris pour entrer, mais il se trouvait exactement où elle l'avait prévu, réfugié dans l'obscur salle de répétition des caravanes derrière le lycée, penché sur un piano. Il leva la tête quand elle ouvrit la porte, l'air immédiatement soulagé.

– Pardon d'être parti, commença-t-il. Je voulais rester mais...

– Je sais. Mon père a été terrible avec toi, n'est-ce pas ?

Gavin se passa une large main sur le visage.

– Tu vas bien ?

– Très bien. J'ai eu droit à quelques drogues et à des pansements, mais c'est bon maintenant.

Il hocha la tête, tout en contemplant chacun des traits de son visage comme s'il voulait se convaincre que la seule blessure qu'elle ait subie se situait sur son bras.

– Écoute, reprit Delilah en s'approchant. Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi.

– Tout ce que tu voudras.

Elle lui tendit une petite pile de vêtements qu'elle lui avait pris dans son casier.

– Il faut que tu portes ceci.

– Attends ! Tu veux que je me mette en tenue de gymnastique ?

– Tu me fais confiance, non ?

Sans un mot, Gavin se leva et ôta son t-shirt. Delilah lui fit signe de patienter et alla fouiller dans le placard du professeur. Elle en revint armée d'un sac-poubelle.

– Là-dedans, d'accord ?

Il y jeta son t-shirt puis sa ceinture, haussa les sourcils l'air de demander : *Devant toi ?* Comme elle ne détournait pas les yeux, l'air déterminé, il sourit et continua de se déshabiller.

Avant d'attaquer son caleçon, il l'interrogea encore du regard.

– Enlève tout, répondit-elle.

Voilà un moment qu'il désirait se déshabiller avec elle, mais ce n'était pas vraiment ainsi qu'il imaginait les choses.

Cependant, Delilah n'était pas aussi résolue qu'elle voulait bien le laisser entendre car, le temps qu'il descende son caleçon sur ses jambes puis le jette dans le sac avant de se redresser et d'attaquer les vêtements qu'elle avait apportés, elle avait reporté son attention ailleurs, les joues un peu plus roses qu'à son arrivée. Jamais il ne s'était ainsi dénudé devant personne – loin de là – bien qu'il y ait beaucoup songé. Il aimait être nu devant Delilah. Il la trouvait ravissante quand elle rougissait et, bien qu'elle ait tout fait pour ne pas regarder, il croyait bien l'avoir vue jeter un coup d'œil furtif.

– Delilah, lança-t-il d'un ton autoritaire alors qu'elle s'éloignait, tu es toute rouge.

– Chut !

Elle ouvrit la porte, juste le temps de jeter le sac dehors, et la referma en hâte.

Dans l'air froid de la salle de musique, il se hâta de se rhabiller.

– Tu dis ce qui se passe ? demanda-t-il.

Elle vint se planter face à lui.

– Tu vas me prendre pour une folle.

– C'est déjà fait, marmonna-t-il en enfilant son t-shirt.

– Tu m'avais dit que tout ce que fabriquait la maison... absolument tout, pouvait s'accrocher aux choses qui portaient de la propriété. Comme c'est arrivé avec le tricycle ou avec les objets qu'elle te laissait emporter si tu avais un examen important ou besoin de te rassurer ?

– Oui, murmura-t-il.

– Peut-être qu'elle a toujours fait ça avec toi, ou non. En tout cas, depuis que notre relation a commencé... j'ai l'impression qu'elle se trouve toujours dans les parages, accrochée à toi dès que tu pars.

Gavin hocha la tête, comme s'il partageait cette sensation.

– L'autre soir chez Dhaval, reprit-elle. Je me suis endormie et j'ai rêvé que je tenais une main, la main décomposée d'un mort. Quand je me suis réveillée en hurlant, j'ai vu que c'était juste mon pull, celui que je portais en t'accompagnant chez toi. Mais je savais que je n'avais pas rêvé. Le pull m'a vraiment... fait quelque chose.

– Bon sang ! souffla Gavin, les genoux soudain si flageolants qu'il dut s'asseoir. Je n'arrive pas à croire qu'elle pourrait...

Il s'interrompt, regarda sa tenue de gym.

– Mais ça, ça provient de chez moi. Je les ai lavés là-bas.

– On n'a plus qu'à espérer qu'elle ne les habite qu'en certaines occasions bien précises. Pourquoi elle occuperait ton jogging ? Tu ne devais pas le mettre ces jours-ci ?

– Mais pourquoi ? Pourquoi elle me suivrait ?

– Pourquoi les parents suivent leurs enfants ? Pour les surveiller. Pour leur sécurité. C'est juste... qu'elle va trop loin.

– Et tu crois qu'on est tranquilles ici ?

– J'espère. Je crois qu'elle peut aussi posséder les gens... on dirait... Mon père m'a paru si bizarre cette nuit, après qu'il s'était garé dans ton allée. Et Dave, l'épicier ? Tu as dit qu'il venait toutes les semaines et, pourtant, il ne t'a pas reconnu l'autre jour ?

– Tous les gens qui viennent à la maison... ils ont ce regard vitreux.

– Sauf qu'elle ne peut pas nous faire ça, à toi ni à moi. Sans doute parce qu'on sait.

Il fallut quelques minutes à Gavin pour absorber ce qu'elle disait.

– Désolé, dit-il en la faisant asseoir près de lui. Désolé de t'avoir entraînée là-dedans.

Il passa un doigt sur son bandage.

Sur le coup, elle eut envie d'agiter les bras pour lui montrer qu'elle allait bien, mais il semblait trop éperdu pour le moment. Réprimant un sourire, elle baissa la voix.

– Je te jure que ça va. On ne m'impressionne pas si facilement.

Il posa la tête sur les touches du piano, provoquant un accord dissonant.

– Je sais de quoi ça a l'air, mais jamais je ne pourrais te faire du mal.

– Non, bien sûr. Tu n'y es pour rien.

– Ton père croit que c'est moi qui t'ai fait ça. Je te jure, Delilah, jamais je ne pourrais. Je t'aime.

Elle en oublia tout le reste – la douleur vibrante de son bras, la peur de ce que pourraient devenir

leurs relations, l'énigme terrifiante de la maison – et son visage se détendit sur un large sourire.

– Je t'aime, moi aussi.

Il releva la tête, prenant conscience de ce qu'ils venaient de dire, tous les deux.

– C'est vrai, tu sais, assura-t-il avec un mince sourire. C'est comme ça depuis le début. D'habitude, je me fiche de ce que les autres pensent, mais c'est différent avec toi. Je ne veux pas qu'on croie que je pourrais te taper dessus. Surtout pas tes parents.

– Tu sais, ça m'est un peu égal, ce qu'ils pensent. Mais je suis sûre qu'ils ne t'accusent plus maintenant. Regarde tes mains gigantesques. Tu aurais laissé une empreinte deux fois plus grosse sur ma peau.

Il regarda ses doigts posés sur les touches.

– Excellent argument, même si je le trouve un peu gênant.

– À peine. Je passe des heures à penser à tes grandes mains.

Il enfourcha la banquette, posa les doigts sur ses genoux.

– Ah oui ? Raconte.

Troublée, elle s'abîma un instant dans l'observation de ses longs membres, de ses épais sourcils noirs, au point d'en oublier ce qu'elle voulait lui dire.

– Te raconter quoi ?

– Ce que tu penses de mes mains...

– Là, tout de suite ?

– Oui.

– Tu veux changer de sujet ?

Il eut un petit sourire triste.

– Peut-être.

Elle se rapprocha de lui.

– Tu ne préférerais pas parler de ça ? Pas de mon bras, non. Mais de ce qui s'est passé dans cette pièce...

Il la dévisagea plusieurs longues secondes, son expression passant de la gêne à la culpabilité, puis à l'abattement.

– Si tu veux bien... on pourrait en parler plus tard ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure tandis qu'il la regardait en se passant les mains sur les cuisses. Apparemment bouleversé. Ils n'avaient jamais pu se promener ensemble après le dîner, alors qu'elle avait tant espéré partager du temps avec lui – pour bavarder, se tenir les mains, laisser l'espace entre eux s'échauffer, se magnétiser jusqu'à ce que Gavin n'en puisse plus et la plaque contre un mur ou un arbre ou... enfin...

Ils étaient seuls maintenant ; le lycée était obscur et peuplé d'ombres et d'échos quand elle était entrée, et sans doute depuis des heures. Le cœur battant à tout rompre, elle se leva, se débarrassa de sa culotte tout en gardant sa jupe.

Il déglutit, se gratta la nuque.

– Euh... qu'est-ce que tu fais, là ?

– J'enlève ma culotte.

– Je vois bien.

Lui qui s'était senti si décontracté en se déshabillant devant elle avait soudain perdu de sa belle assurance.

– Lilah, je ne sais pas quoi faire... là...

D'un mouvement de la tête, il désigna sa jupe qui couvrait toujours les parties les plus secrètes de sa personne.

Elle sentait bouillir toutes les veines de son corps.

– Je vais t'expliquer.

Elle s'approcha de lui tout en souhaitant qu'il lève enfin les yeux vers elle, au moins pour manifester qu'il était d'accord. Mais elle comprit que c'était le cas quand il lui posa les mains sur les hanches pour l'attirer vers lui, lui embrasser les côtes, juste sous les seins.

Finalement, il se redressa en murmurant :

– Je ne veux pas faire l'amour pour la première fois dans une salle de répétition du lycée.

– D'accord, souffla-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

– Juste pour le cas où tu pensais faire ça avec moi.

– Je n'arrive pas à penser à quelque chose en ce moment...

– C'est bien ce que je voulais dire.

Il sourit et, cette fois, ça lui plissa le coin des yeux.

– Tu étais aux urgences il y a quatre heures, et maintenant tu n'as plus de culotte.

– Il y a un monde entre ça et l'amour. Caresse-moi, Gavin.

Il hésita mais ne se détourna pas.

– J'ai peur, reconnut-elle alors.

Elle voulait se montrer sincère tout en espérant qu'il ne s'arrête pas.

Il s'assombrit aussitôt.

– De ça, là ? Ou de... Maison ?

– Non, je sais que cette maison est tout ce que tu connais. C'est ta famille. Je sais que ça te rend malade de voir combien c'est dur pour Maison en ce moment, et aussi pour moi. Mais voilà, je suis à toi. Je n'appartiens à personne d'autre qu'à toi. J'ai peur que tu ne sois jamais à moi de cette façon.

Fermant les yeux, il appuya le visage sur son ventre.

– Lilah, ne dis pas ça.

Il posa les mains au creux de ses genoux et cambra la nuque pour l'embrasser. Delilah se sentit prise de vertige, les membres tremblants. Les choses ne se passèrent pas vite mais, en y repensant par la suite, dans son innocente chambre mauve, elle serait incapable de se rappeler comment ils étaient passés d'un baiser prudent aux grandes mains qui se baladaient sur ses cuisses dénudées puis remontaient sur ses hanches, aux pouces qui appuyaient si fort qu'elle espéra en retrouver les traces par la suite.

Quand enfin il se montra audacieux et impatient, il l'embrassa davantage à coups de dents et de grognements qu'avec ses lèvres, et il plaça une main entre ses cuisses. Il lui avait demandé quoi faire, mais peu importait. Elle lui enveloppa le poignet d'une main pour lui montrer, tandis qu'elle lui prenait les cheveux de l'autre afin de s'assurer qu'il ne décolle pas la bouche de la sienne. La salle réverbéra la quiétude qui s'ensuivit et il la dévisagea une longue minute sans dire un mot.

Delilah aurait juré que personne n'avait jamais ressenti ce qu'elle éprouvait lorsque Gavin lui embrassa une lèvre puis l'autre, avant de dire :

– Je suis déjà à toi. Totalement.

– Tu es sûr ?

Il fit oui de la tête, jeta un coup d'œil sur son bras bandé, et déjà son expression se rembrunissait.

Il la raccompagna chez elle, la souleva dans ses bras pour pouvoir prendre le temps de l'enivrer de baisers avant de la regarder regagner la sombre quiétude de sa maison.

Delilah avait mille choses à penser – les mains de Gavin, son sourire, l’aveu qu’il l’aimait et son soulagement quand il l’avait vue s’effondrer – ce qui allait l’aider à tenir le choc car, après avoir disparu au coin de la rue, il ne réapparut pas avant deux jours.



23

Elle

Curieusement, elle parvenait à se concentrer sur son travail quand il assistait aux cours, mais n'arrivait plus à rien quand il n'était pas là. Il n'avait pas écrit pour dire qu'il ne se sentait pas bien, n'avait pas téléphoné ni envoyé d'email pour la prévenir qu'il ne viendrait pas aux cours le lendemain.

Delilah déjeuna sous l'arbre avec un Dhaval d'autant plus bavard qu'il était anxieux. Il raconta tout et n'importe quoi sur le cours de maths, sur ce que Kirk Teller lui avait dit au déjeuner. Il parla de ses nouvelles chaussures et de la nouvelle voiture de son père. Il pouvait utiliser un million de mots qui dégringolaient en un torrent infini.

Et Delilah ne le comprenait que trop bien. Quand Gavin était près d'elle, elle se sentait en sécurité car, si Maison la détestait, elle le chérissait. Jusqu'à la dernière nuit, Delilah n'avait pas pensé devoir s'en méfier, et surtout pas quand il était dans les parages.

Mais désormais, elle savait qu'elle ne serait plus en sécurité nulle part. Il n'était pas là, et quand bien même, apparemment ça n'y changerait rien. Ne risquait-il rien lui-même ?

Comment vivre une telle vie ? Nul n'était censé connaître constamment la terreur ni se demander si l'arbre écoutait ses conversations ou si l'herbe empoisonnerait sa peau. Elle n'était pas censée se demander quel danger la guettait quand elle rentrait chez elle, si le trottoir n'allait pas subitement s'effondrer et lui casser ainsi la cheville. Ou si elle ne devrait pas rester éveillée la nuit.

– Dee, tu écoutes ce que je te dis ? marmonna Dhaval.

– Euh, pardon, non.

Il poussa un long soupir en regardant les enfants qui jouaient au basket non loin de là, puis finit par demander.

– Tu vas me dire ce qui se passe ?

Elle demeura muette.

– Tu te rends compte de quoi ça a l'air ? insista-t-il en désignant son bras blessé. On dirait qu'il t'a frappée, ou alors c'est toi qui divagues.

Elle regarda les branches – qui ne semblaient pas s'approcher d'eux – avant de murmurer :

– Je t'ai déjà dit que c'était la merde, mais tu ne m'as pas crue.

– Alors redis-moi ça. Allez, je veux tout savoir. Je te croirai maintenant.

– Pas ici.

Elle se leva, essuyant l'herbe séchée et les feuilles restées collées à sa jupe, avant d'entraîner Dhaval vers les caravanes puis vers la salle de répétition déserte. Elle le fit asseoir sur la banquette même occupée par Gavin la nuit précédente. Cette banquette où il l'avait caressée avec une tendresse si douloureuse. Elle sentait encore la pression de ses doigts.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ? s'enquit Dhaval en regardant autour de lui.

Revenant à l'instant présent, elle observa :

– On se sent à l'abri, ici.

– Tu...

Il s'arrêta net, sur le point de dire « tu délires », mais se contenta d'un :

– Ça fait flipper, Dee.

Sans s'occuper de la cloche qui sonnait la fin du repas, Delilah lui raconta le jour où elle avait rencontré Maison, comment elle la trouvait, la ressentait. Elle dit l'amour que celle-ci portait à Gavin, combien il lui semblait impossible que ces objets inanimés puissent en fait prendre vie, mais elle en avait été témoin.

– Je n'avais jamais rien vu de si incroyable, reconnut-elle.

Après quoi elle revint sur l'après-midi passé à embrasser Gavin dans le parc, ces branches qui se penchaient sur lui, se faufilaient sous sa chemise, qui la bloquaient, lui attachaient les poignets. Elle lui rapporta la réaction de Maison quand ils avaient parlé de l'avenir de Gavin, cette impression de se retrouver dans un mixeur quand le sol s'était déroché sous ses pieds.

Cette fois, Dhaval parut nettement moins sceptique et beaucoup plus livide.

– Après tout ça, il a voulu m'inviter à dîner, poursuivit-elle. Je crois qu'il voulait qu'on se réconcilie avec Maison, ou quelque chose comme ça. Mais moi je sentais trop qu'elle était en colère contre moi. Il y avait certaines choses – comme la cheminée ou les objets du salon – qui paraissaient plutôt gentilles, alors j'ai cru qu'il me suffirait de les apprivoiser un peu.

– Jouer de ton charme.

– Exactement.

Elle parla de leur projet de balade, du moment où elle avait voulu se laver les mains et aperçu la statuette de sa mère ; elle raconta comment elle s'était retournée pour se concentrer sur une bulle de peinture, apparemment si innocente.

Elle lui raconta son hystérie grandissante, et tout ce qui était alors arrivé : les cafards, les pièges de la maison alors qu'elle tentait de fuir.

– Je suis entrée dans la douche pour les chasser. J'ai jeté mes vêtements à travers la pièce et voilà que ces bestioles me suivaient et que le rideau remontait le long de mes jambes, m'enveloppait et...

Un hoquet l'interrompit, elle ferma les yeux.

– Et il s'est déchiré sur mon bras. J'ai hurlé, alors Gavin a fini par arriver mais quand j'ai regardé...

Rouvrant les paupières, elle découvrit à l'expression de Dhaval, qu'il savait déjà ce qu'elle allait dire.

– Quand j'ai regardé, il n'y avait rien. Ni insectes, ni rideau de douche possédé, ni statuette. Juste la peau déchirée de mon bras, comme si je m'étais fait ça moi-même. Ou Gavin.

– Dee, c'est...

Il se passa une main tremblante sur le visage.

– Je ne vois même pas comment te dire...

– Je sais.

– Et sa mère ?

Elle le dévisagea un instant, avant de répondre d'un ton vague :

– Je n'en sais rien.

Et s'il y avait bien une mère ? Dans ce cas, où était-elle passée ?

– Dhaval, tu la connais ?

– Non, mais j'ai dit à Gavin que ma mère la connaissait, enfin, plus ou moins.

– Il te l'a demandé ?

– Oui. Maman lui avait parlé de bénir la maison ou quelque chose comme ça – mais c'était quand

il était tout petit – et si je le sais, c’est parce qu’elle m’en a parlé, l’autre soir, quand tu es passée.

Delilah écarquilla les yeux.

– Quoi ?

Apparemment, il n’était pas plus surpris que ça.

– Elle n’a plus vu la mère de Gavin depuis des années. J’ai l’impression que Mme Timothy est... un peu excentrique. Maman ne veut pas la déranger, alors elle ne t’en a pas parlé.

– Dhaval ? Ta maman ne m’a même pas demandé pourquoi je passais chez vous si tard. Elle ne m’a pas laissé dire un mot. Tu te rappelles ? Elle m’a dit de respirer et que tout allait bien.

– Oui, et alors ?

– Alors... souffla-t-elle lentement dans l’espoir de se faire comprendre, alors, ta maman savait que je sors avec Gavin ou tu le lui as dit après ?

Il réfléchit un instant, secoua la tête.

– En fait, ni l’un ni l’autre.

– Bon et pourquoi elle t’a parlé de Gavin ?

Il la considéra d’un air amusé.

– Elle a dit que le fils d’Hilary avait le même regard grésillant que toi.

– Dhaval ?

– Hum ?

– Je n’ai jamais vu Hilary. Je suis allée quatre fois chez elle – j’y ai même passé une heure toute seule, une fois – mais je ne l’ai jamais ni vue ni entendue.

Un immense malaise s’empara de Delilah, formant comme un trou dans sa poitrine, qui grandissait sans cesse et allait bien finir par exploser. *Je dois avoir l’air d’une dingue*, se dit-elle en rentrant chez elle au pas de course – en évitant les fissures du trottoir, en s’éloignant des arbres, des tuyaux, des lampadaires. Les tempes douloureuses, elle se sentait mal à l’aise, comme si cette migraine provenait non pas de ses pensées tourmentées mais de la maison qui essaierait de s’introduire dans son esprit. Elle sauta sur les marches du perron, ouvrit la porte d’entrée en soupirant et pénétra dans la demeure de ses parents, toujours aussi banale et sans vie.

– Maman ? appela-t-elle.

– Dans la cuisine !

Delilah se débarrassa de son sac à dos au pied de l’escalier et se dirigea vers l’arrière de sa maison, en inspectant chaque objet comme elle ne l’avait jamais fait. Rien ne semblait aller de travers. Les étagères regorgeaient de centaines de minuscules statuettes de porcelaine – y compris le faon.

Elle savait bien que tout se passait désormais dans sa tête. Jamais elle ne retournerait là-bas. Elle se tiendrait à jamais éloignée de Maison qui se tiendrait à jamais éloignée d’elle, jusqu’à ce qu’elle finisse le lycée et quitte Morton pour de bon.

Avec Gavin dans son sillage.

Elle s’assit à la table de la cuisine.

– Longue journée ? lui demanda sa mère sans lever les yeux de l’évier.

– Ouais.

– Tu as bien gardé ton bras au sec ?

Pas *Comment va ton bras ni Ça te fait très mal*, mais *Tu as bien gardé ton bras au sec ?* Elle regarda son pansement.

– Oui.

– Bon.

Sa mère se retourna pour déposer une poignée d'épinards sur une planche à découper, puis sortit un couteau d'un tiroir.

Delilah l'avait déjà vu, mais il n'allait pas bien dans cette pièce, avec son manche d'ivoire et cette longue lame brillante comme un miroir. Saisie d'angoisse, elle sentit le froid se répandre sur ses bras, dans sa gorge.

Il venait de la remise.

– Maman, il est à toi, ce couteau ?

– Sans doute, dit Belinda en le soulevant pour le regarder de plus près.

Puis elle se mit à couper les épinards.

Sans plus y réfléchir, Delilah lui arracha le couteau des mains. Il lui brûla presque la paume et le manche blanc parut sursauter de dégoût. Poussant un cri, Delilah le jeta contre le mur où il se planta dans un horrible grincement. On n'aurait pas dit une lame qui transperçait de la peinture, du plâtre ou du bois, mais plutôt une poitrine, des os et un organe vital. Sur le coup, elle s'attendit presque à en voir couler du sang – ou sortir des cafards.

Au lieu de quoi, il vibra un instant sous la force du coup puis s'immobilisa.

La pièce fut engloutie dans un silence abasourdi.

– Delilah Blue, balbutia sa mère choquée. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Ce couteau n'est pas à toi, maman. Il n'est pas à toi. Il...

Sa voix s'altéra dans un souffle court. Sous la pâle lumière de la cuisine, le couteau restait planté dans le mur bleu habité d'ombres. Mais, au lieu d'ivoire, son manche n'était plus que de bois ; un couteau des plus ordinaires...

Belinda jeta les bras en l'air en hurlant :

– Mais on s'en fiche de savoir à qui il est ! Il marche aussi bien qu'un autre. À quoi tu joues ?

Delilah recula, incapable de détourner les yeux de cet objet enfoncé dans le mur.

– Enfin, comment... ?

– Je ne sais pas ce qui se passe, mais... n'y touche surtout pas !

Elle put enfin soutenir le regard de sa mère avant d'ajouter gravement :

– Ne le regarde même pas.

Peu après, elle l'entendit appeler son père au téléphone d'une voix hystérique qui emplit toute la maison, traversant la porte de sa chambre.

– C'est vrai ! Elle l'a lancé ! Dans le mur ! Frankie, je ne sais pas si on peut la garder ici. Je ne sais pas si on va pouvoir... voilà, non. D'abord cette blessure, ensuite, elle lance des couteaux ?

Pause.

– Je sais.

Autre pause.

– Oui, je vais bien.

Enfin, dernière pause, plus longue, suivie d'un énorme soupir tremblé.

– D'accord. Oui, c'est bien, mon chéri.

Delilah ferma les yeux, appuya les doigts sur ses tempes, sans chercher à savoir ce que ses parents avaient décidé. Sa tête lui faisait encore mal, comme si quelque chose cherchait à y pénétrer.

Arrête, arrête, arrête ! songea-t-elle en essayant de chasser ce que ça pouvait être. Elle se leva de son lit, tira tous ses vêtements du panier de linge sale – sans chercher à choisir ce qu'elle pourrait porter

chez Gavin – ouvrit la fenêtre et les lança sur la pelouse. Puis elle referma les volets.

Sa mère bavardait toujours.

– Renvoie-moi quelque part, marmonna Delilah. Vas-y, où tu voudras.

Sur le moment, c'était la meilleure idée du monde.

Jusqu'au moment où elle se rappela Gavin. Elle allait bientôt fêter son anniversaire et, bien qu'elle ait alors le droit de faire ce qu'elle voudrait, elle n'était pas certaine qu'il la suivrait.

Elle sentait la folie germer au bord de ses pensées. Ça la ramena à l'étrange souvenir d'un soir où, petite fille, elle avait été invitée à une fête donnée par l'entreprise de son père au country club, à dix kilomètres de la ville. Elle s'amusait alors avec la jolie nappe de lin, jusqu'au moment où elle l'avait soulevée – dévorée par l'irrésistible curiosité de regarder sous la table. La planche de formica blanche était remplie d'horribles taches et d'éraflures.

Elle imagina une nappe recouvrant ses pensées, s'efforçant de masquer toute son hystérie. Si je fais une chose à la fois, se dit-elle, tout ira bien.

Lui envoyer un SMS.

Faire mes devoirs.

Dormir, aller au lycée, oublier que cette maison existe. Je ne suis pas folle.

Ne parler à Gavin que de choses agréables et sympas, jusqu'à ce qu'on trouve comment s'en aller. Ça suffira.

La maison m'oubliera.

Les doigts tremblants, elle tapa un message pour Gavin : *Tu m'as manqué aujourd'hui. J'espère que tout va bien. J'ai l'impression de perdre l'esprit.*

Vingt minutes après, elle était plongée dans ses devoirs et n'avait presque encore rien fait quand elle sursauta aux vibrations de son téléphone.

Ce n'est pas tout ce que tu vas perdre, ma fille.



24

Lui

De toute sa vie, Gavin n'avait jamais séché un jour d'école. Bien sûr, il avait déjà été malade, un rhume par-ci, une indigestion par-là ; les fois où il avait la grippe, il ne parvenait plus à penser qu'à sa maman – ou plutôt à toutes les mamans – qui viendrait caresser son front fiévreux, ou juste le serrer dans ses bras.

Quand il ouvrait les yeux, il trouvait un médicament sur Table, sans nom sur la bouteille, juste une étiquette avec des instructions. Du jus de fruit et un bouillon chaud arrivaient régulièrement, pour disparaître aussitôt que bus ou refroidis. Piano jouait des berceuses et il somnait dans un sommeil moite et agité.

Ainsi, il manquait un jour ou deux, pour n'y retourner que quand il se sentait mieux.

Mais là, il n'était pas malade.

Ce matin, il s'était réveillé avec un sentiment d'urgence, s'était étiré avant de se retourner sous ses couvertures trop chaudes. Pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir qu'il faisait encore noir dans la chambre ; alors, tant pis pour sa vessie et ses pensées obsédantes, il devait essayer de se rendormir.

Des voix lointaines attirèrent son attention – des voix familières – les rires et les cris d'enfants qu'il connaissait, galopant dans la rue en direction de l'école. Mais pas besoin de regarder la pendule pour savoir qu'il lui restait encore une heure, au moins.

D'autres cris résonnèrent, suivis par le bruit du camion poubelle devant lequel il passait chaque semaine en partant.

Gavin s'assit, laissant retomber sa couverture sur ses genoux, il regarda sans comprendre les lourds rideaux bleus en face de lui, sous lesquels apparaissait un rai de lumière. À cette époque de l'année, l'arbre géant de la rue, face à sa fenêtre, était dénudé, tout en branches maigrichonnes et en courbures. Chaque matin, il laissait passer la lumière du jour naissant, leur pastel après leur pastel. C'était pour cette raison qu'il ne fermait jamais les rideaux, pas plus cette nuit que les autres.

Écartant des mèches de son front, il attrapa son téléphone, sursauta en le trouvant juste posé sur Table. Il était certain de l'avoir branché avant de se coucher.

Quittant son lit, il se dirigea vers la fenêtre. Le sol était froid sous la plante de ses pieds, l'air glacé sur sa peau nue. À chaque pas, les rideaux semblaient plus clairs, la lumière de l'autre côté confirmait ses soupçons : à un moment pendant la nuit, Maison avait fermé les rideaux et pris son téléphone.

Il écarta les tentures, regarda dans la rue gelée. De sa place, il se trouvait assez haut pour voir au-dessus de la barrière couverte de plantes grimpantes, assez haut pour voir que les trottoirs étaient déserts, la plupart de ses voisins étaient partis travailler depuis longtemps, à part quelques traîneurs encore sur le chemin de l'école au bout de la rue.

Il devait être près de huit heures et Gavin était en retard.

Il n'arrivait jamais en retard.

– Pourquoi personne ne m’a réveillé ? cria-t-il.

Il fila vers son placard, plongé dans l’obscurité, râla que la lampe ne s’allume pas.

– Lumière ! cria-t-il.

L’ampoule s’éclaira et il prit un jean dans un tiroir, un sweat dans l’autre. Il sortit un t-shirt et un caleçon puis s’enferma dans la salle de bains.

La douche ne se mit pas en marche. Il eut beau tourner les robinets, rien ne vint.

– Qu’est-ce que... ?

Il recula, essaya de nouveau ; les robinets tournaient très bien, mais pas une goutte d’eau. Jamais il n’avait rien vu cesser de fonctionner dans cette Maison. Si un pied de table bougeait, si une fenêtre grinçait, c’était toujours réparé le lendemain, si bien que Gavin n’y avait pas trop réfléchi.

Il vérifia Lavabo, comprit encore moins en voyant couler l’eau, claire et fraîche. Toilettes marchait très bien également.

Qu’est-ce qui se passait, bon sang ? Il était tellement fatigué en rentrant hier. Après ce qu’il avait fait avec Delilah – enfin il avait pu la toucher –, il voulait interroger Maison sur ce qui s’était vraiment passé dans la salle de bains, mais elle réagissait bizarrement depuis qu’il était rentré. Foyer s’était embrasé brutalement, éblouissant et brûlant. Télévision s’allumait et s’éteignait sans cesse et Lustre au-dessus de Table se balançait dangereusement, l’air de demander où il était passé.

Au fond, Delilah avait raison : Maison les avait privés d’une promenade et, en ôtant ses vêtements, il s’était rendu invisible.

– Je voulais juste m’assurer qu’elle allait bien, dit-il à haute voix. Tu lui as fait du mal. Tu t’en rends compte ?

Silence.

Le feu diminua ; Lustre s’immobilisa.

– J’aimerais bien passer quelques moments seul avec elle, reprit-il paisiblement. Pas pour te trahir, juste pour être avec elle.

Il grimpa lentement l’escalier, sentant les murs du couloir se courber comme pour s’excuser. Les lampes s’éclairaient maintenant toutes seules sur son passage, jusqu’à sa chambre puis de retour dans la salle de bains. Piano avait même joué pendant qu’il s’endormait, et il ne se rappelait pas quand c’était arrivé pour la dernière fois.

Finalement, il était tellement épuisé qu’il n’avait pas exprimé son désarroi lorsque Couverture s’était doucement enroulée autour de lui, tandis que Chambre cherchait la meilleure température pour l’empêcher de trop s’agiter.

Maison essayait de se racheter mais, aussi étrange que ça paraisse, il savait que ce ne serait pas possible. Après ce qui était arrivé à Delilah, il n’était pas sûr de pouvoir rester plus longtemps. Il s’était endormi le cœur serré, habité par cette seule idée : « Dès que j’aurai mon diplôme, je m’en irai. »

Maintenant qu’il était habillé – sans avoir pu prendre sa douche à cause de Maison –, il descendit l’escalier, s’arrêta un instant dans le vestibule. Il savait très bien qu’il avait ôté ses chaussures en arrivant, la veille. Comme tous les soirs. Il y laissait en permanence trois paires : celle qu’il avait portée, celle qu’il utilisait pour la gymnastique et les noires, pour travailler. Là, il n’y avait plus rien.

Ce n’était pas une simple coïncidence, et il sentit l’irritation lui monter dans les veines. Il essaya de garder son calme, de respirer. Rien ne prouvait que ses chaussures avaient disparu. Elles étaient peut-être sur le perron. Parfois, il se réveillait dans une exquise odeur de cire fraîche, découvrait des parquets brillants et, en général, ses chaussures l’attendaient dehors.

Sans trop savoir pourquoi, il retint son souffle en allant ouvrir la porte. Ses chaussettes glissaient sans peine sur le parquet.

Pas de poignée à la porte.

D'ailleurs, il n'y avait plus de place pour la poignée, du bois poli, un panneau bien fermé. Gavin eut un geste de recul, comme s'il venait de se brûler, ferma les yeux et compta jusqu'à dix avant de les rouvrir. Hier soir, Maison avait paru s'excuser. Aujourd'hui, elle le punissait.

Une bonne odeur de petit déjeuner monta de la cuisine, mais son estomac se retourna. Comment pourrait-il avaler quoi que ce soit ? Croyait-elle qu'il allait s'asseoir comme un bon petit garçon et se gaver ? Oublier qu'il était enfermé ? Qu'il était privé de sortie sans raison.

Il reprit son souffle, redressa les épaules, tourna les talons et traversa la cuisine. Il passa devant les assiettes de bacon et de galettes, de quoi nourrir une famille entière, et se dirigea vers la porte du fond, le cœur battant à tout rompre. Il promena les doigts sur le bois lisse. Aucune trace d'un trou bouché ni l'ombre d'une poignée. Il essaya ensuite la fenêtre ; pas de loquet. Et ainsi de suite, finissant par courir d'une pièce à l'autre. Il songea à casser un carreau mais s'en abstint, instinctivement, de même qu'il s'interdit de faire trop de bruit en remontant au premier ou d'avoir aucun geste brutal.

Il pourrait la blesser.

Une fois dans sa chambre, il s'adossa au mur, se laissa glisser sur le sol.

Il y passa le reste de la journée, ainsi que la suivante. Maison s'y prenait sans doute d'une manière ridicule, exagérée, pour le retenir mais il n'avait pas l'intention de lui parler ni de se manifester, sauf quand c'était indispensable. Il ne descendit pas dîner, préférant finir le paquet de chips qu'il avait trouvé dans la poche d'une veste ; puis il dessina jusqu'à s'endormir, les pieds sur l'oreiller, la tête au bout de Lit.

Le lendemain matin, ce fut à peu près la même chose – toujours pas d'issue, pas de téléphone, pas de chaussures – mais il mourait de faim. Maudissant son estomac jusqu'à la cuisine, il se sentit plus heureux qu'il n'aurait voulu l'admettre en découvrant que son petit déjeuner préféré l'attendait sur le comptoir. Il mangea en silence, refusant de répondre aux tentatives de Maison de le dérider. Mais à la fin de la journée, il en avait tellement assez d'être enfermé qu'il dit la seule chose qui lui passa par la tête – la seule chose que, selon lui, Maison voulait entendre :

– Je n'irai pas parler à Dhaval. Je ne l'interrogerai pas sur ma mère.

Un grand bruit métallique retentit à l'avant de la maison. Il se leva d'un bond, fonça à travers la cuisine, dans le vestibule, s'arrêta net devant la vue qui s'offrait à lui. La poignée de la porte était revenue.

Il avança d'un pas, jeta un coup d'œil derrière lui avant d'en effectuer un autre. Les yeux fermés, il tendit les doigts vers le fin métal. La sensation était exactement la même que d'habitude : fraîche, laquée. Il posa la paume dessus et tourna... Elle s'ouvrit.

– Je ne veux pas que tu retournes là-bas, dit Delilah le lendemain devant son casier.

C'était en fait la seule chose qu'elle lui ait dite jusque-là, ce matin, après être pratiquement tombée dans ses bras et l'avoir plaqué contre le mur de toute la force de ses petits muscles. Il lui posa les mains sur les hanches un peu plus longtemps qu'approprié dans ce couloir plein de gens, caressant le fin ruban de peau dénudée à l'endroit où sa jupe rencontrait son chemisier. Elle se raidit, recula,

prit le temps de lisser ses habits et ses cheveux avant de se retourner pour composer le numéro de sa serrure.

Mais Gavin n'alla pas sans remarquer la roseur de ses joues, alors qu'elle lui passait un tas de vêtements propres, ni la façon dont elle mâchonnait sa lèvre avant de s'en aller. Il aimait la troubler ainsi. N'importe qui à sa place aurait pu croire qu'elle était gênée par leur petite séance d'exploration charnelle, mais Gavin savait parfaitement qu'elle n'avait pas l'ombre d'une tendance à la timidité.

– C'est parce que j'ai manqué les cours ? demanda-t-il en courant derrière elle.

– On en reparlera plus tard.

Là-dessus, elle s'arrêta devant les toilettes pour hommes et désigna les vêtements qu'il portait dans les bras.

– Je les ai achetés d'occasion. Espérons qu'ils t'iront.

Il ne voulait pas attendre davantage. Il jeta un coup d'œil sur le jean noir, le t-shirt noir, les chaussettes et les souliers égratignés.

Il se changea en hâte, fourrant ses vieux habits dans son casier avant de suivre un groupe d'élèves dans leur classe, pour aller se glisser à sa place, derrière Delilah. Il se sentait un peu comme dans un aquarium, entouré d'yeux et d'oreilles qui pourraient capter son secret. Il s'avisa un moment que c'était peut-être ainsi que Delilah voyait déjà les choses, comme si quelqu'un surveillait le moindre de leurs mouvements et cherchait un moyen de les tenir séparés. Gavin avait grandi dans cette ambiance – entouré par tant de choses – mais pour Delilah, ce devait être terrible, surtout après l'autre nuit.

– Je suis désolé.

Elle se retourna légèrement sur son siège, murmura :

– Désolé pour quoi, au juste ?

Il se pencha pour ne pas avoir à élever la voix :

– Parce que c'est la première fois qu'on se dispute, et c'est ma faute. Tous ces trucs qui te sont arrivés, c'est ma faute.

Elle fronçait les sourcils quand son regard se tourna vers la fenêtre, avant de revenir vers son bureau. Elle déchira un morceau de papier millimétré de son classeur, pour y griffonner des lignes qu'il ne parvint pas à lire. Une minute plus tard, elle se retournait et lui déposait une note dans la main.

Il jeta un regard hâtif vers le professeur en train d'écrire un texte au tableau, puis ouvrit le papier.

Où est ton téléphone ?

Je ne sais pas. Juré, je l'avais branché, mais quand je me suis réveillé le lendemain matin, il avait disparu.

Il le repassa devant et vit ses épaules se crispier. Puis elle enveloppa son téléphone dans la feuille de papier pour le lui passer. Il lut d'abord la note.

C'est Maison qui l'a. Je le sais. Regarde.

L'écran ne s'était pas encore éteint et il écarquilla les yeux en voyant le texte qui apparaissait devant lui : *Ce n'est pas tout ce que tu vas perdre, ma fille.* Texte expédié de son propre appareil, bien après que lui-même s'était endormi. C'était Maison qui l'avait envoyé.

Ce n'est pas moi qui ai écrit ça, Lilah. Juré.

Elle acquiesça.

Je sais ! Mais tu comprends maintenant ?? On ne peut pas rester ensemble à Morton. Maison ne te fera peut-être pas de mal, mais elle n'applique visiblement pas les mêmes principes avec moi. Je veux vivre avec toi, seulement le seul moyen pour ça c'est de partir, très loin. Je vais retourner dans l'Est pour mes études. Dès que j'aurai trouvé un établissement je veux que tu me rejoignes.

Gavin lut et relut ce message, la gorge serrée, le cœur battant, battant si fort, si vite, qu'il crut étouffer. On était en avril. Dans deux mois, ils auraient leur diplôme et Delilah s'en irait, avec ou sans lui.

Il se frotta les yeux au point d'en voir des étoiles. Il devait décider s'il allait rester là ou trouver un moyen de partir. Mais à présent, l'idée de rester là à jamais lui semblait démente. Chaque fois qu'il se permettait d'y songer, il voyait Maison sous un tout autre angle. Elle avait naguère représenté pour lui un refuge magique contre les terreurs et l'ostracisme du monde extérieur. Il pensait toujours qu'elle l'aimait, mais pas de la bonne façon. Elle n'était pas humaine ; elle ne suivait pas les mêmes lois. Elle voulait s'en prendre à la fille qu'il aimait dans le seul but de le garder pour elle.

Cependant, il ne pouvait pas partir comme ça. Il ne possédait strictement rien.

Lilah, bien sûr que j'aimerais venir avec toi. Mais il faudrait s'organiser. On doit trouver de l'argent et il me faudra du temps pour m'arranger avec Maison. Je pense que j'arriverai à lui faire comprendre, pour ne pas m'en aller comme un voleur.

Perdue dans ses réflexions, Delilah tournait son crayon entre ses longs doigts. Il vit bien qu'elle était déçue à la façon dont elle soupira puis se prit le visage dans les mains. Mais elle se remit à écrire. Il s'efforça de ne pas trop la regarder en attendant sa réponse.

Il promena son attention autour de la salle, posant les yeux sur la fenêtre, sur l'arbre d'en face. Était-ce son imagination qui lui jouait des tours ou les branches se rapprochaient-elles de la vitre, à moins qu'il ne soit devenu complètement parano ?

Le message atterrit sur son bureau et il l'ouvrit d'une main légèrement tremblante.

Alors, tu as 2 mois jusqu'à la fin des cours. Prends de l'argent dans le pot. Tu as dit qu'il était toujours là, commence par te servir discrètement. Tu me le donneras dans la salle de musique et je le cacherai, comme ça Maison ne s'apercevra de rien. Si elle n'a toujours pas changé d'ici là, au moins,

on aura de quoi s'en aller.

Finalement, il n'avait pas eu trop de mal à décider de s'en aller car il allait devenir claustrophobe à l'idée de rester enfermé dans Maison. Un nouveau rituel s'établit : dès qu'il arrivait au lycée, il se changeait pour des vêtements qui n'entraient plus jamais dans Maison et Delilah les emportait après les cours pour les laver chez elle. Il prenait de l'argent dans le pot, cinq dollars par-ci, vingt dollars par-là, les déposait dans son bureau, où Dhaval les récupérait afin de les remplacer par des billets de son propre porte-monnaie et les déposait sur son propre compte où Maison pourrait les surveiller tant qu'elle voudrait. Chaque après-midi, Gavin retrouvait Delilah dans la salle de musique et, sans un mot, elle prenait l'argent pour le dissimuler en rentrant chez elle. Il ne voulait pas savoir où, de peur que Maison, si elle se doutait de quelque chose, ne parvienne d'une façon ou d'une autre à lui faire cracher la vérité.

Ce qui rendait la manœuvre des plus compliquées ; au point que, de temps à autre, ils s'interrogeaient sur leur santé mentale, tout en cachant soigneusement leur relation tant qu'ils ne se retrouvaient pas dans la salle de musique sans fenêtres. En quelque sorte leur sanctuaire, où ils pouvaient bavarder tranquillement, où il l'embrassait et la caressait à loisir, où elle le caressait. Il ne vivait plus que pour ces moments furtifs.

Et ça marchait. Au bout d'une seule semaine, ils avaient déjà amassé quatre-vingt-treize dollars. Il fut payé la semaine suivante, ce qui en ajouta cent soixante. Avec un peu de patience, à la fin de l'année scolaire ils auraient assez pour pouvoir partir. Maison semblait s'être calmée. Delilah semblait avoir moins peur. Gavin ne savait pas trop ce qui allait se passer après – il n'avait pas encore cherché d'université et c'était sans doute trop tard maintenant.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il se prenait à espérer.

C'était son premier samedi libre depuis des semaines. Il commença par rester à la maison pour y nettoyer sa salle de bains à l'étage, tout en profitant de la douceur de l'air qui entrait par la fenêtre. Il en laissait toujours une ouverte, ces derniers temps, en la bloquant avec un morceau de bois qu'il avait subtilisé à Remise. À coup sûr, ça ne suffirait pas à empêcher Maison de l'enfermer si elle le voulait encore mais, au moins, il se sentait un peu mieux ainsi. Ça l'aidait à dormir.

La douche fonctionnait de nouveau, sans interruption, depuis qu'il avait promis de ne pas se rendre chez Dhaval ni de l'interroger sur sa mère. Promesse qu'il avait tenue jusque-là. En revanche, inexplicablement, le lavabo se vidait mal. Gavin ne s'y connaissait pas trop en plomberie, aussi s'était-il rabattu sur la même source de renseignements que lorsqu'il avait voulu réparer la voiture : les livres.

Il posa une bassine sous le siphon pour récupérer ce qui en tomberait. Il avait réussi à ôter l'écrou coulissant rouillé et s'apprêtait à débrancher le siphon.

– Beurk ! marmonna-t-il en s'essuyant le nez du dos de sa main gantée.

L'odeur était effroyable. Essayant de ne pas respirer trop fort, il ôta ce qui restait coincé dans le tuyau courbé : un Lego, la roue d'une voiture miniature, un infâme magma noir et tant de cheveux qu'il en vint à souhaiter se raser le crâne. En revanche, il ne s'attendait pas à entendre le *plouf* provoqué par un objet qui venait de tomber dans la bassine. Il eut presque peur de regarder.

Une clé. Il se leva, alla fermer la porte, regardant autour de lui avant d'ôter ses gants et de mettre la

douche en route. La clé à l'abri dans sa paume, il se déshabilla complètement, entra dans la cabine, tira le rideau de vinyle sombre. Et là, il examina sa trouvaille sous le jet.

Argentée, elle devait mesurer cinq centimètres de long et portait l'inscription VICTOR COFFRE ET SERRURE CO. gravée sur la longueur. Elle ne ressemblait en rien à ce qu'il connaissait, ni pour les voitures ni pour les portes – d'ailleurs, il n'y avait aucune serrure dans Maison – mais peut-être un coffre ? Ou une espèce de cadenas ?

Pendant, il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Piano commençait à jouer en bas, c'était l'heure du déjeuner.

Gavin se rinça et sortit de la douche ; le temps de se sécher et de s'habiller, il garda la clé soigneusement cachée dans sa main. Les dents de métal tiède semblaient lui mordre la peau. C'était pourtant un objet crucial. À part celles, minuscules, de la voiture, il n'en avait encore jamais utilisé. Plus important, il n'avait jamais eu celle-ci entre les mains, autrement dit, au contraire du Lego ou de la roue de voiture, si elle était tombée dans le tuyau du lavabo, ce n'était pas parce qu'il l'y avait jetée.

* * *

Malgré lui, Gavin devait bien reconnaître qu'il ne se sentait plus vraiment seul nulle part, même pas dans sa salle de bains « privée ». Il était certain que Maison savait tout de son aventure de plomberie du samedi mais, qu'elle ait vu la clé ou non – qu'elle en ait même compris la signification –, Gavin n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait toutefois que Maison pourrait décider de l'enfermer de nouveau dès lundi, jusqu'à ce qu'il lui rende son petit trésor.

Une fois habillé pour le lycée, il glissa la clé dans sa poche. Il avait passé le dimanche à lire, à préparer une dissertation et à travailler une demi-journée au cinéma. Pour plus de sécurité, Delilah n'était pas venue le voir une seule fois. Tout semblait parfaitement fonctionner, si bien que, quelque part, il ait commencé à présumer que Maison n'avait finalement pas vu la clé.

Mais, en descendant l'escalier, il comprit qu'elle l'avait vue.

Ses dessins accrochés aux murs avaient été remplacés par des photos de lui bébé. Alerté par un éclat de rire monté du salon, il trouva Télévision allumée sur d'anciennes vidéos prises quand il apprenait à marcher. Dans la cuisine, Rideau se tendit pour lui caresser la joue et Plante lui effleura les cheveux. Le petit déjeuner l'attendait déjà et, comme chaque fois que Maison avait des projets, c'était assez copieux pour nourrir une armée.

La gorge de Gavin se serra ; ses yeux le brûlèrent de tristesse et de regret.

Peut-être qu'un jour, dans quelques années, il pourrait revenir pour Noël, pour repasser les fêtes avec cette famille improbable. Peut-être qu'à la longue, Maison comprendrait ce qu'elle avait fait et comment elle avait gâché ce qui avait été naguère si simple.

Elle les avait espionnés dans le parc.

Elle avait terrorisé et blessé Delilah.

Elle l'avait enfermé pendant deux jours.

Et, au fond de lui, Gavin la soupçonnait de toujours lui cacher la vérité sur ce qui était arrivé à sa mère.

Il savait très bien qu'il pourrait suivre Delilah partout ; c'était l'amour de sa vie. Le cœur lourd, il contemplait le festin familial et magique qui s'étalait devant lui – énormes muffins au citron, œufs brouillés mousseux, confitures de mûres et de pêche faites maison. Une fois parti, il ne voudrait – ni ne pourrait – revenir.

– Merci de m’encourager ainsi, dit-il en prenant un fruit. Je sais que j’ai été souvent absent, ces derniers temps, mais j’ai reçu un email de Delilah cette nuit. Avant d’aller travailler.

Il avala une bouchée en essayant de ne pas tenir compte de la légère fraîcheur qui s’installait dans la pièce, comme si elle retenait son souffle.

– Elle vient d’être acceptée dans une université du Massachusetts. Elle n’y est pas attendue avant août, mais elle croit pouvoir s’en aller avant. Je ne sais pas... c’est sans doute une bonne idée.

Maison ne réagit pas immédiatement, les feuilles sur l’arbre devant la fenêtre s’ouvrirent dans sa direction, telle une main devant une oreille, pour écouter la suite.

– Elle m’a même suggéré de venir avec elle, sauf qu’elle ne me connaît pas encore, non ? dit-il en espérant mettre une colère assez authentique dans son intonation. Je ne veux pas partir. J’habite ici. Dans ma famille... je ne pourrai jamais partir.

Pause significative, puis :

– Je n’aimerais pas.

Il fut lui-même surpris de sortir un mensonge pareil et encore plus que Maison le gobe ainsi. Même Salle à Manger se réchauffa. Les lumières brillaient de tous leurs feux et les aiguilles d’Horloge se lancèrent dans une danse de joie.



25

Elle

Gavin arriva en retard. Il se changea vite, enfilant les vêtements que Delilah avait laissés dans son casier, puis se rendit à grandes enjambées dans la classe, ouvrit la porte, se glissa à sa place. M. Harrington se tut, le temps qu'il s'installe.

– Merci de vous joindre à nous, Monsieur Timothy.

Gavin écarta ses cheveux de son visage.

– Pardon, je suis en retard.

– Allons donc ! Nous allons tous nous conformer à vos horaires.

Avec un petit sourire d'excuse, Gavin se pencha pour sortir de son sac à dos un exemplaire ancien d'*Ivanhoé*. Il jeta un coup d'œil à Delilah qui, au contraire du reste de la classe, n'avait pas encore reporté son attention sur le professeur.

– Salut, toi.

Ils ne s'étaient pas vus de tout le week-end et elle était sur le point de lancer une pétition pour qu'une si longue absence soit déclarée illégale. Gavin avait-il changé ? Avait-il été blessé ? Elle s'inquiétait qu'il se trouve seul dans cette maison et voulait maintenant vérifier les moindres changements dans son attitude, mais elle n'en trouva aucun à part le regard qu'il posait sur elle.

– Salut !

Frissonnante, elle se retourna et se tint droite comme un I.

Bien sûr, ils s'efforçaient de ne pas fâcher davantage la maison en passant du temps ensemble, et Delilah ne s'attendait plus à le voir revenir automatiquement au lycée. Maintenant, c'était un supplice de se retrouver assise devant lui. Surtout depuis que M. Harrington avait repris son cours, car Gavin se penchait tellement en avant sur son siège qu'elle sentit son souffle dans sa nuque.

– Il faut que je te parle.

– Au déjeuner ?

– Non. Avant.

Elle attendit que le professeur se tourne vers le tableau pour répondre par-dessus son épaule :

– D'accord. Ça va, toi ?

– Salle de musique.

Ils séchèrent totalement la troisième heure de cours.

Une fois en sécurité dans la salle, il annonça :

– J'ai trouvé une clé.

– Tu l'as avec toi ?

– Oui.

Peu à peu elle prenait conscience de ce que ça voulait dire. D'abord, elle se rappela qu'il n'y avait pas de serrures dans la maison. Ensuite, Gavin l'avait prise avec lui.

– Tu crois qu'elle savait que tu l'emporterais ? demanda-t-elle en se mordant la lèvre. Tu crois que c'est une manœuvre ?

– Non, si elle savait, elle ne m'aurait pas laissé sortir.

Il la lui tendit et, tandis qu'elle la retournait dans sa paume, il brancha le téléphone de Delilah sur Internet pour essayer de voir à quoi pouvait servir ce genre de clé.

– C'est trop grand pour un médaillon.

Il passa à la page suivante en murmurant :

– Pas une voiture, pas une maison, pas une boîte à lettres...

Soudain, il laissa échapper un bref soupir et redressa la tête.

– Oh !

– Une clé de coffre-fort.

Elle lui reprit son téléphone, regarda les images qu'il avait trouvées. Certaines étaient très proches de la clé qu'elle tenait dans la main.

– Tu crois que c'est dans une banque locale ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

– On est sûrs de pouvoir faire ça ici en toute sécurité ? De chercher sur la toile et d'appeler ? Maison ne peut pas nous entendre, mais avec Internet, on ne sait jamais...

Il frémit mais la regarda d'un air déterminé.

– Trop tard, maintenant. Quoi qu'il arrive, on doit le faire.

Selon la femme qui répondit à son appel, les clés de coffre-fort de la Banque nationale du Kansas avaient la tête plate et des dents régulières. La deuxième banque que Delilah appela ne mettait pas de coffres-forts à la disposition de ses clients. En revanche, non seulement la troisième banque, une Wells Fargo à trois kilomètres de l'autoroute, avait des clés identiques à celle qu'elle tenait dans la main mais on lui dit également qu'il s'y trouvait un coffre au nom de Timothy.

– Est-ce votre prénom ?

– Je...

La voix métallique à l'autre bout du fil s'interrompit dans un soupir.

– S'il vous plaît, insista Delilah avant de brutalement refermer le bouton d'audition. Gavin, dis-lui pourquoi on a besoin de connaître le nom.

Sans la quitter des yeux, il s'éclaircit la voix.

– S'il vous plaît, pourriez-vous m'indiquer le prénom du propriétaire du compte ? Nous pensons que ce pourrait être celui de ma mère. Je ne l'ai pas vue depuis que j'étais tout petit. J'ai retrouvé cette clé et je voudrais savoir si c'était la sienne.

– Si vous m'indiquiez son nom, je vous dirais tout de suite si vous avez raison ou pas.

Gavin ferma les yeux, déglutit.

– Hilary ? Je crois.

– Vous croyez ? Vous n'êtes pas sûr du prénom de votre mère ?

– Pouvez-vous juste me dire si ça appartient à Hilary Timothy ? gronda Gavin.

Delilah contempla l'orage de ses yeux.

– Pouvez-vous préciser l'adresse ? demanda l'homme.

Gavin débita son adresse et, après une longue pause, l'homme reprit :

– Oui. C'est enregistré au nom d'une certaine Hilary Timothy. Elle a ouvert ce compte en novembre 1999, mais n'y a pas accédé depuis février 2000.

– Merci, dit Delilah en coupant machinalement la communication. C'était après ta naissance.

Elle contemplait le visage de Gavin, ces cernes gris bleuté qui se formaient sous ses yeux, ses lèvres plus rouges que jamais, qui contrastaient avec son teint blême.

– Je sais.

– Gavin, on doit vérifier ce qu’il y a dedans.

– Je sais, dit-il encore.

– Il doit y avoir des réponses.

Il alla s’asseoir sur la banquette du piano.

– Je sais, Lilah.

Elle vint se poser à côté de lui sans toutefois le toucher. Sinon, elle aurait trop envie de l’embrasser, et si elle l’embrassait, elle en voudrait davantage. Dehors, il faisait jour, bien qu’aucune lumière, aucun bruit de l’extérieur ne leur parviennent. Dès lors, n’importe qui pouvait entrer ici à tout moment.

– J’ai eu une drôle d’idée, l’autre jour, reprit Gavin en se passant une main sur le visage. Si on s’en allait ? Si on s’enfuyait ?

– Et tu trouves que c’est une drôle d’idée ? Pour moi, c’est la seule solution.

– Attends, je n’ai pas fini. Si on s’enfuyait pour commencer quelque chose de complètement différent ? Si on travaillait comme des dingues pour pouvoir joindre les deux bouts ? Si on suivait des cours tout en prenant trois boulots, sans jamais dormir ? Si on faisait tout ça ensemble et que, finalement, ça ne marche pas entre nous ?

Elle recula.

– Alors comme ça, tu crois qu’il vaut mieux rester pour toujours dans cette maison plutôt que de courir le risque d’une relation ratée ?

– Non, je ne dis pas ça. Je sais que je veux passer le reste de ma vie avec toi.

Fronçant les sourcils, elle essayait de comprendre ce qu’il sous-entendait. Avait-il peur de s’engager complètement, de partir ? La maison était possessive au point d’en devenir violente – en même temps qu’elle était possédée par quelque chose d’affreusement obscur – mais, au moins, elle ne romprait jamais avec lui. Elle ne partirait jamais.

– Toi aussi tu pourrais ne plus être amoureux de moi, observa-t-elle.

– C’est impossible.

– Comme pour moi. Mais sans doute que je ne saisis pas où tu veux en venir.

Il lui prit les deux mains.

– Lilah, c’est ça l’option nucléaire. Celle qu’on trouvera dans ce coffre-fort, et là, il y a des chances pour qu’on doive partir le jour même. Maison nous a suivis dans le parc. Tu as eu l’impression qu’elle te suivait aussi chez Dhaval. On se croit malins – en me faisant changer d’habits tous les jours, en remplaçant notre argent liquide par celui de Dhaval, en faisant tout pour qu’elle ne nous entende pas –, mais on ne sait pas vraiment comment tout ça fonctionne. Bien sûr, on a un plan, seulement je tiens à te préciser que rien ne t’oblige à le suivre avec moi. Maison pourrait faire un truc terrible si on essaie de s’en aller, et on risque de ne s’en apercevoir que quand il sera trop tard.

– Gavin...

– Je peux partir seul, coupa-t-il pour venir à bout de son raisonnement. Tu ne dois plus courir de danger à cause de moi.

– Je ne veux pas que tu fasses ça sans moi.

– Ça pourrait mal tourner. Ce n’est pas comme si on descendait dans la rue sans un regard en arrière. On ne sait pas jusqu’où elle peut nous suivre.

– Tu crois qu'elle nous attaquerait au milieu d'autres gens ?

– J'en sais rien. Mais ça se pourrait. Peut-être qu'elle joue le jeu jusqu'au moment où j'essaierai effectivement de m'en aller, et là... Tu n'as pas l'impression qu'on va devoir finir par se défendre et... la tuer ?

Elle n'arrivait pas à croire que ce soit lui qui dise ça. Elle n'arrivait pas à croire que de telles paroles aient pu franchir ces lèvres qu'elle avait tellement envie d'embrasser. Cependant, un immense soulagement lui détendit la poitrine. Gavin avait parfaitement compris la situation.

– Si on en arrive là, je te protégerai.

Il lui décocha un demi-sourire.

– Alors, dès qu'on aura assez d'argent, dès qu'on aura nos diplômes, on file à la banque pour ouvrir ce coffre, ensuite on quitte la ville. Pour le moment, on patiente. On économise jusqu'au moindre centime et on fait comme si tu partais pour le Massachusetts comme prévu.

– Tu vas me raccompagner à la maison ?

Dressée sur la pointe des pieds, elle lui embrassa le menton. Dehors, ils furent accueillis par des gouttes de pluie qui passaient entre les feuilles et un vent qui fit envoler leurs cheveux.

– Je veux dire, je pars bientôt pour la côte Est. Il ne te reste plus que quelques jours avec moi.

– Je... commença-t-il.

Puis il secoua la tête, incapable de prononcer de tels mots à voix haute, au grand jour. Il lui rangea une mèche derrière l'oreille.

– Je ne peux pas.

– Murmure-le, insista-t-elle. Tout doucement, pour que je sois la seule à t'entendre.

Il se pencha vers elle pour lui glisser à l'oreille ces paroles qui la firent vibrer de tout son être :

– Je dois voir Hinkle aujourd'hui, pour l'université.

Elle recula, jetant un coup d'œil à l'arbre au-dessus d'eux... instinctivement. Mais le monde ne bougea pas, la terre ne s'ouvrit pas, les branches ne s'agitèrent pas pour les séparer.

– C'est vrai ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Mais il n'est pas trop tard ?

– Pour certains élèves, oui, mais il pense qu'on peut tenter quelque chose. Mes moyennes sont excellentes.

– Tu as la liste des facs où j'ai posé ma candidature ? Tu trouveras quelque chose près de moi ?

Il fit oui de la tête.

Delilah était tellement concentrée sur les divers scénarios qui s'ouvriraient à eux – elle se voyait déjà entrer main dans la main avec Gavin dans un bâtiment de briques tapissé de lierre, meubler un minuscule appartement dans un petit immeuble, s'allonger sur un grand lit, la tête contre son torse, à l'écouter raconter sa journée – qu'elle n'entendit pas l'incendie.

Ou peut-être que si. Elle l'entendit mais crut qu'il s'agissait de feuilles leur craquant sous les pieds, d'un vol d'oiseau ou alors de coups de feu sur la ville. Ce fut en levant la tête qu'elle aperçut l'effrayant nuage de fumée qui s'amoncelait au-dessus de la maison des Henderson, ce qui signifiait que c'était soit la leur qui brûlait... soit la sienne.

Elle partit au galop, son sac à dos lui frappait lourdement les épaules, ralentissant sa course. Arrivée au coin de la rue, elle s'arrêta net, poussa un cri. C'était bien de l'arrière de sa maison que s'élevaient ces flammes qui semblaient parties de l'étage pour se répandre plus bas. Le feu n'atteignait pas encore le sol ; il se déversait de sa fenêtre comme un torrent et menaçait de se projeter sur le grand chêne du jardin.

Le hurlement des sirènes retentit dans son dos et elle resta suffoquée par la puissance des engins qui passèrent devant elle.

C'était de la folie. Des pompiers partout. L'eau et la fumée qui bouchaient l'atmosphère. Elle sentit la suie sur son visage dès qu'un tuyau commença d'arroser la maison, sentit les gouttes d'eau ricocher sur elle.

– Reculez !

Une énorme main lui attrapa l'épaule, la guidant derrière un camion. Elle leva les yeux vers ces iris bleu ciel, ce large visage à la barbe rousse naissante, le nez rougi par l'alcool, le souffle empesté de nicotine et de menthe.

– C'est chez vous ?

– Oui...

– Où sont vos parents ?

– Je ne...

Elle ferma les yeux pour essayer de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Les plus petites d'abord : *On est mercredi. Maman fait du bénévolat à la bibliothèque. Papa a un entretien pour un boulot à Emporia.* Ils n'étaient pas à la maison. Ils allaient bien. Et puis les plus grandes : *Comment le feu s'est-il déclenché et pourquoi juste dans ma chambre ?* Il n'y avait rien dedans qui ait pu s'enflammer seul – ni fer à friser brûlant ni bougies allumées. Même pas une veilleuse restée branchée au mur.

Elle porta une main à sa bouche mais ne put retenir un sanglot.

– L'argent. Oh, mon Dieu ! Tout l'argent qu'on avait mis de côté !

– D'accord, d'accord, dit le pompier d'une voix apaisante. Il n'y a personne à la maison... c'est bien ce que vous me dites ?

– Mais l'argent ! cria-t-elle en se débattant.

Il la retint, lui soufflant des paroles qui se voulaient apaisantes, cependant elle était prise d'une panique qui lui enserrait le cœur et le faisait battre, battre et battre à tout rompre.

Elle le voyait encore, cet argent, en haut de son placard, dans une boîte à chaussures. Des centaines de dollars, tous partis en fumée. Adieu l'évasion. Adieu l'université de briques et de lierre. Adieu leur appartement meublé d'un lit et d'une table. Oubliées toutes les possibilités du monde qui s'offraient à eux. Fini.

Elle se sentit glisser contre la paroi du camion à incendie, sentit le caoutchouc brûlant du pneu dans son dos, l'asphalte froid du trottoir sous elle, et elle colla sa tête sur ses genoux.

Des talons claquèrent non loin d'elle et la voix hystérique de sa mère résonna trop sèchement dans l'air, telle une lame de couteau, grinçante, vibrante.

– Je suis Belinda Blue ! C'est ma maison ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Il y a eu un incendie, Madame, lança le pompier.

Il s'approcha d'elle pour expliquer ce qu'il savait :

– Nous avons reçu un appel il y a à peu près un quart d'heure. Il semblerait que ce soit un accident, mais nous allons pouvoir le vérifier en entrant. Nous pensons qu'il a pris dans les

connexions du premier...

Delilah cessa d'écouter. Elle savait que ce n'était pas un accident.

Finalement, le feu fut éteint en quelques minutes et la suite des opérations se révéla des plus banales. Les policiers et fonctionnaires affairés sur les lieux semblaient tous accréditer la thèse d'un accident causé par des fils électriques surchauffés au-dessus du jardin. Delilah les regarda, qui pendaient lamentablement, dans un silence défait. Elle ne voyait pas comment un tel danger pouvait naître des branchements bien sages de sa chambre, mais elle paraissait être la seule à se poser la question. Les poings serrés, elle tressaillait au moindre bruit derrière elle.

Elle finit par sortir son téléphone et envoya un court SMS à Gavin : *Appelle-moi.*

Après quoi, elle contourna la maison pour ouvrir la porte d'entrée. Les pompiers avaient isolé sa chambre à l'aide d'une épaisse bâche noire. Ça sentait la cendre et la suie et le bois mouillé. Pour le moment, Delilah dormirait dans le salon, mais on n'avait rien pu récupérer chez elle, si bien qu'elle se retrouvait au milieu de cette pièce sombre, lustrée, encombrée d'innombrables statuette de céramique.

Belinda se comportait comme une étrangère à ces lieux, ou une folle. Sinon, comment, après avoir vu sa maison flamber, pouvait-elle émerger de la cuisine, tout sourires, armée d'une pomme épluchée et d'une pilule pour sa fille ?

– Ça t'aidera à te calmer.

Elle tendit à Delilah un verre d'eau et posa le fruit à côté d'elle, sur la table basse.

Me calmer ? Delilah n'avait pas dit un mot depuis que son père était arrivé en jurant tout ce qu'il savait après le départ des pompiers.

– Tu vois ? Encore heureux que j'aie gardé ces tapis de plastique, avait gloussé sa mère en entrant dans le salon à la moquette crème intacte.

Depuis, la police avait officiellement déclaré qu'il s'agissait d'un accident et la bâche séparait le foutoir de la chambre de Delilah du reste de la maison.

– Je n'en veux pas, maugréa celle-ci en ne prenant que le verre d'eau.

– Tu m'avales cette pilule ou tu es privée de sortie.

Sa mère souriait, mais ça ne suffit pas à rendre sa voix moins mordante.

– Tu viens de subir un traumatisme. Je viens de subir un traumatisme. J'ai envie de m'allonger sur le lit dans ma chambre sans me demander où tu en es.

– C'est bon, marmonna Delilah en prenant la pilule qu'elle cacha dans sa paume. Je vais appeler Dhaval et faire mes devoirs.

Et attendre que Gavin téléphone.

Le murmure de la télévision s'éleva de la pièce voisine et Delilah s'avisa qu'elle ne savait même pas si son père avait été embauché ou non. De toute façon, si cette soirée avait ressemblé à toutes les autres, ce n'était pas une bonne nouvelle qui y aurait changé quelque chose. Cependant, Belinda regardait par la fenêtre, l'air soucieux. Delilah n'eut pas besoin de vérifier pour savoir que certains de leurs voisins s'attardaient toujours devant la maison, soi-disant inquiets mais surtout ravis de pouvoir y aller de leurs commentaires. Il ne se passait jamais rien dans le coin. Du moins pas à leur

connaissance. Car elle avait du mal à imaginer leur réaction s'ils apprenaient la vérité sur la maison de Gavin. S'ils savaient que ce n'était pas seulement ce curieux chef-d'œuvre d'architecture mais quelque chose de méchant, possédé, malveillant.

– Ce n'était pas un accident, Maman.

Delilah ne savait pas trop d'où provenaient ces paroles, mais elle avait besoin d'un signe, d'un coup de pouce, pour s'assurer que Belinda pouvait être une bonne mère. Qu'elle allait peut-être percevoir le désespoir de sa fille dans l'intonation métallique de sa voix, que ça la toucherait, que ça la rendrait plus protectrice et sincère. Au lieu de quoi elle se tourna vers sa fille, l'air abattue. Sur n'importe qui d'autre, le cardigan rose qu'elle portait aurait pu paraître délicat et féminin, mais sur Belinda Blue, il semblait trop rose, trop en contraste avec la poudre compacte qu'elle utilisait en guise de fond de teint.

– Ne commence pas !

– Je t'assure, Maman. Ça ne tient pas debout. Une étincelle qui aurait jailli par ma fenêtre fermée ? Arrête ! Il pleuvait cet après-midi.

– Tu vas dire aux pompiers comment faire leur métier ?

– Oui, parce qu'ils se trompent, c'est évident.

Sa mère désigna le poing où elle gardait sa pilule.

– Prends-la ou tu es privée de sorties et de téléphone ; tu ne pourras même pas voir ce drôle de garçon.

Elle regarda Delilah la placer sur sa langue et avaler ce qui devait apparaître comme une longue goulée d'eau.

Sauf qu'elle ne la vit pas tout recracher quelques minutes plus tard.



26

Lui

Gavin n'était jamais entré dans une maison par effraction, mais était-ce si difficile que ça ?

Caché dans l'ombre, il attendit que les fenêtres de la maison des Blue s'éteignent.

L'air se refroidissait et, de sa place, il vit les derniers curieux s'éloigner du trottoir pour regagner leur voiture ou leur maison. Les voisins jetèrent encore un regard par la fenêtre avant de fermer les rideaux.

La lune ne brillait pas très fort cette nuit, on ne voyait qu'un croissant argenté sur le ciel noir. L'air était humide, au point que Gavin se prit à regretter de ne pas avoir emporté une veste plus épaisse. Il se demandait comment Maison avait pris son absence au dîner et si elle n'avait pas jeté ses tentacules à sa recherche.

Il s'était réfugié dans la cabane des Blue après le départ du dernier camion de pompiers.

Jamais les parents de Delilah ne le laisseraient la rejoindre, alors il avait préféré s'introduire dans le jardin en espérant que les sirènes et ces fouineurs de voisins allaient distraire Maison assez longtemps pour lui permettre de se faufiler dans cette cabane de ciment.

En quittant le lycée pour se rendre chez Delilah – dans le but de lui annoncer que Hinkle le pensait capable d'être accepté partout où elle s'était inscrite, mais un an après elle –, il perçut l'odeur du feu un bon moment avant de constater ce qui s'était passé. À mesure qu'il s'approchait, il put constater à quel endroit exactement l'impeccable revêtement de la façade cédait la place à du bois brûlé.

Il se sentit chanceler en apercevant les lignes électriques intactes au-dessus de lui et la bande jaune de police qui avait été tendue à travers le jardin impeccable des Blue pour empêcher les curieux d'approcher. D'après les conversations qu'il avait pu capter depuis la tombée de la nuit, les pompiers pensaient qu'il fallait s'en prendre à des fils électriques tombés à terre, à un court-circuit ou à un incident imprévu. Mais Gavin savait que c'était Maison qui avait fait ça, et la clé cachée dans sa poche lui sembla soudain peser des tonnes. Maison avait provoqué un incendie. Rien à voir avec un parent qui se fâchait et l'enfermait, ou lui supprimait son téléphone ou ses chaussures. Rien à voir avec une manœuvre pour épouvanter Delilah. Maison voulait prouver qu'elle pourrait l'atteindre où et quand elle voulait.

Maison savait à quelle heure s'achevaient les cours et, si Gavin ne se trompait pas, Delilah devait encore se trouver dans la salle de musique quand l'incendie avait commencé, car elle était restée plus tard que d'habitude pour passer du temps avec lui. Tandis que si elle était rentrée à la même heure que d'habitude...

Il n'osait même pas y penser.

Retenant son souffle, il s'éloignait de son refuge pour traverser le jardin.

Il n'aurait pas cru pouvoir passer aussi facilement inaperçu. La maison de Delilah ne devait pas percevoir ses mouvements dans l'herbe humide ni l'entendre patauger dans la boue en s'approchant de la porte arrière. Elle ne devait pas sentir ses doigts chercher une clé de rechange au sommet du

chambranle ni ses mains qui tâtonnaient le long du mur jusqu'à ce qu'il trouve la seule fenêtre demeurée entrouverte.

Il lui fallut un certain temps pour la bouger – l'encadrement était propre mais restait coincé d'avoir si peu servi – cependant elle finit par céder, s'ouvrant assez pour le laisser se glisser à l'intérieur.

Un étrange silence régnait sur la maison et, avec ses fenêtres fermées et ses ventilateurs éteints, on suffoquait littéralement dans l'odeur de solvants et de fleurs artificielles.

Delilah se trouvait exactement là où il l'avait prévu : sur le canapé, enveloppée dans une couverture si haut sur la tête que c'était à peine si on apercevait quelques mèches de miel au sommet. Gavin s'assit sur la table basse à côté d'elle et se pencha, tirant sur le duvet, juste de quoi dégager son visage.

Encore marqué par l'idée qu'elle aurait pu mourir, il s'étonnait que personne ne veille sur elle dans la maison, ne se soucie des fumées toxiques qui flottaient toujours dans la pièce ni de la chaleur tombant du plafond.

– Lilah, lui murmura-t-il à l'oreille.

Si doucement qu'elle seule pouvait l'entendre.

Il se redressa juste à temps pour la voir ciller puis se réveiller, se rendre compte où elle était.

– Ga... commença-t-elle.

Il la fit taire en lui posant un doigt sur la bouche et en secouant la tête. Clignant des yeux, elle s'assit sans bruit, inspecta la pièce comme si elle s'attendait à voir quelqu'un d'autre à côté de lui.

Alors il se leva, lui tendit la main pour l'aider à s'extraire de sa montagne de couvertures. Soudain, il s'avisa qu'il n'avait aucune idée de ce qui allait suivre ni de l'endroit où ils allaient se rendre. Il savait une seule chose : ils ne pouvaient pas rester ici, mais pas question de la laisser seule chez elle. À vrai dire, il n'avait plus assez confiance en Maison pour tenir Delilah éloignée de lui.

La liste des possibilités était plutôt mince – parc, garage, voiture, lycée – si bien qu'il opta très vite pour l'unique endroit où tous deux pourraient vraiment parler sans crainte.

Dès que Delilah eut enfilé ses chaussures, il s'approcha d'elle pour lui écarter les mains afin de fermer lui-même son blouson. Elle lui lança un regard brillant mais sans agressivité.

– J'ai vraiment peur, reconnut-elle dans un souffle.

Il fit oui de la tête, se pencha pour l'embrasser sur le front. Il n'avait jamais aimé être aussi grand mais, tout près d'elle, il aimait la dominer de plus d'une tête. Ainsi, il pouvait l'envelopper complètement dans ses bras, la cacher de ce qui pourrait la menacer. Delilah n'était pas petite, encore moins fragile, mais il pouvait la protéger, qu'elle le veuille ou non.

Les grincements de son vieux vélo rompèrent le silence de la nuit alors qu'ils se rendaient au lycée. Gavin pédalait aussi discrètement que possible, avec Delilah perchée sur le guidon. Ils ne parlaient pas, ne disaient même pas où ils allaient à haute voix, juste concentrés sur la route qui s'étirait devant eux... et sur les sons qui pourraient s'élever derrière.

Le silence était trop lourd, comme si, autour d'eux, le monde retenait son souffle. Maison avait mis les choses au point aujourd'hui : *Je sais ce que vous faites. Je peux vous arrêter quand je veux.* Maintenant, elle guettait leurs réactions. À l'idée qu'elle puisse attaquer encore plus fort, Gavin se sentait mal à l'aise.

Le lycée n'avait rien de rassurant la nuit, il fallait bien le reconnaître. C'était une bâtisse ancienne,

massive, toute en angles bizarres, composée d'ailes exigües, entourée des lampadaires jaunes du parking. Gavin était souvent venu dans la salle de musique pour y jouer seul du piano, pour profiter de la tranquillité un peu étrange de ces lieux sans vie ; aussi il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour détacher le store de la fenêtre et en faire sauter le loquet.

Aussitôt, il alla ouvrir la porte à Delilah puis la suivit dans le bureau de M. McMannis. Ils y trouvèrent deux matelas de gymnastique qui leur serviraient de lit, des bougies de secours, deux sachets de Doritos, deux jus de fruits et même une barre de chocolat. Une fois réfugiés à l'abri de la salle de musique, ils verrouillèrent la porte, déplacèrent les bibliothèques devant les ventilateurs d'air conditionné, avant d'éteindre le flash du téléphone de Delilah.

Sous l'éclairage d'une bougie au centre de la pièce, elle se mit en devoir de préparer leur lit tandis que Gavin vérifiait de nouveau les moindres détails. Ils n'avaient pas prononcé plus de cinq mots depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus là – un peu plus tôt dans la journée – tant ils redoutaient d'être espionnés. Mais, maintenant qu'ils se retrouvaient à l'abri, le poids de la situation leur tombait soudain dessus et Delilah se laissa glisser sur le matelas, le visage dans les mains.

– Lilah ?

Il ne l'avait jamais vraiment vue s'effondrer ; le faisait-elle en silence ou bruyamment ? Il lui caressa le bras, écarta doucement une de ses paumes de ses yeux.

– Regarde-moi.

– Je... respire, expliqua-t-elle.

Il la vit souffler cinq fois avant de laisser retomber son autre main. Apaisée.

– C'est mignon ici, observa-t-elle en prenant un morceau de chocolat.

Elle s'installa au milieu de leur campement improvisé, entourée des provisions qu'ils avaient chapardées, éclairée par la faible lueur de la bougie.

– C'est là que je viendrai me réfugier, ajouta-t-elle, quand arrivera l'apocalypse des zombies.

– L'apocalypse ?

– C'est inévitable. Manipulations génétiques, armes biologiques, vaudou. Tu ne regardes jamais la télé ?

– En fait, je ne reçois que trois chaînes qui ne passent que des épisodes de vieilles séries à tour de rôle.

– Oh là là ! J'ai un million de trucs à t'apprendre ! Bon, on a de quoi manger, de l'eau, un abri, des toilettes en face. Tout va bien.

Il s'étendit à côté d'elle, croisant les mains sur son ventre et regardant le faux plafond. Elle ne se trompait pas : il n'avait plus besoin de grand-chose à présent. Il avait Delilah, de la nourriture et une porte bien fermée. Que demander de plus ?

– Hum, dit-il en entrant dans le jeu. Et les pistolets ? Et les battes de base-ball géantes ?

– Oui, bon. Mais là, on est bien quand même.

Elle se tut un instant avant d'ajouter tranquillement :

– On saura toujours qu'on a ce refuge si on en a besoin.

Là, elle touchait le point crucial. Cette fois-ci, on ne jouait plus la comédie. Maison n'était pas un secret qu'ils pourraient espérer garder toute leur vie. Il s'agissait de fuir, question de vie ou de mort.

Dès lors s'installa cette effrayante sensation qu'il avait déjà eue plus tôt, la crainte qui lui avait serré le cœur en découvrant les dégâts sur la maison de Delilah.

Il ferma les yeux, acquiesça de la tête. Il avait beau savoir qu'elle détestait cette ville et à quel point ses parents s'en moquaient, c'étaient quand même ses parents, et Morton restait sa ville. Bien sûr

qu'un jour elle voudrait revenir.

– Il faut qu'on parte, Lilah. Demain. C'est devenu trop dangereux pour nous ici.

Il l'entendit déglutir :

– Je sais.

– Il faut juste qu'on vérifie jusqu'où on doit aller, et après on s'en va. On ne peut plus attendre d'avoir assez d'argent.

Elle prit une longue inspiration, comme si elle avait le trac.

– L'argent a disparu, dit-elle. Entièrement. C'est la première chose à laquelle j'ai pensé en voyant les flammes.

Il roula sur le côté.

– Je me fiche de l'argent. Je croyais t'avoir perdue. C'est la première chose à laquelle j'ai pensé en voyant ce qui s'était passé.

Les doigts de Delilah se promenèrent sur sa chemise.

– Où est-ce qu'on va ?

– Je me fiche d'habiter dans une boîte sous un pont tant que je suis avec toi, je me fiche du reste.

C'était l'une des rares fois où ils se retrouvaient tranquillement ensemble, sans la menace d'une sonnerie ou d'un couvre-feu. Ils avaient mille autres choses à penser, bien sûr – établir un plan, songer que dès le lendemain, ils allaient fuir un danger de mort – mais pour le moment, sentant le souffle de Delilah sur son cou, ses mains serrées autour de l'ourlet de sa chemise, il estimait que l'important c'était de se retrouver ensemble.

Il pouvait l'embrasser sans risquer d'être surpris par quiconque ; il pouvait la toucher là où il ne l'avait jamais touchée. Il voulait passer aux choses sérieuses, redoutables, mais, pour le moment, il ne pouvait songer à autre chose qu'à la réalité de sa présence, de ses lèvres, de ses mains, de son corps allongé sur le matelas.

Comme si elle pensait exactement la même chose, son emprise se resserra sur la chemise. Il se pencha pour l'embrasser, d'abord doucement. Comme toujours, il y mit les dents, les grognements ; bientôt, il lui suçait les lèvres et la langue, tandis qu'elle laissait échapper ses petits sons haletants.

Elle lui ôta sa chemise et, le sourire aux lèvres, il en fit autant sur elle.

Il pourrait passer la journée à l'embrasser, songea-t-il en promenant les dents sur son menton. Il pourrait s'enivrer de ce goût de chocolat qu'elle avait encore sur la langue, et de la chaleur de sa peau, de son corps.

Grisé par sa douce odeur, il poussa un soupir :

– Où est-ce qu'on s'arrête ?

Déjà, il embrassait sa lèvre légèrement enflée tout en faufilant la main sous elle pour détacher son soutien-gorge de quelques gestes.

Elle mit un certain temps à répondre ; cambrée contre lui, elle émit d'abord un léger cri implorant quand il abaissa ses bretelles, tandis qu'il poursuivait ses délicates attaques : la bouche dans sa nuque, les doigts sur sa poitrine.

Enfin, elle demanda d'une voix tendue :

– Parce que tu veux qu'on arrête ?

– Non. C'est pour ça que je te demande de me le dire.

Il passait une langue gourmande sur ses côtes et glissait une main sous sa jupe, sur ses cuisses.

– On n'arrête pas.

– Je ne sais pas trop ce qu'il faut faire, avoua-t-il. Avec toi, je veux dire.

– Avec moi précisément ? plaisanta-t-elle.

Il se sentit rougir jusqu'aux oreilles mais refusa de détourner les yeux.

– Plus ou moins. Je n'ai jamais fait ça.

– Moi non plus. Mais... j'y ai beaucoup pensé.

Il laissa tomber la tête sur son épaule.

– Delilah !

– Quoi ? Je ne devrais pas dire ça ?

– Pas si tu veux que je tienne le coup.

– Je crois... je crois que ce n'est pas obligatoire. Tu vois... j'aimerais assez te voir perdre la tête une minute.

– Espérons que ça durera un peu plus longtemps, répondit-il dans un sourire.

C'était si bon de rire quand le reste du monde planait au-dessus d'eux, si énorme, si sombre. Delilah était son soleil, et il avait davantage souri avec elle, ces derniers mois, que durant le reste de sa vie.

Il se souleva sur les bras, la contempla tandis qu'elle essayait de lui détacher son jean.

– Tu es sûre ?

– Absolument. Tu as... quelque chose ?

Il s'étrangla. Il savait qu'elle voulait parler d'un préservatif, et cette question le ramena aussitôt à la réalité du présent.

– Oui.

Bon, il s'attendait plus ou moins à faire l'amour. Il se doutait bien sûr qu'elle allait avoir un peu mal, et il espérait ressentir des choses encore inconnues. Mais il ne s'attendait pas à la calme assurance qui s'installa dans son esprit quand il la sentit se détendre sous lui, quand il l'entendit souffler :

– Je vais bien, je vais bien.

Et de le supplier de commencer, de bouger, de faire quelque chose parce que, disait-elle, elle allait devenir folle.

Il ne s'attendait pas à ce qu'ensemble ils remuent aussi naturellement, comme s'ils battaient d'un seul cœur.

Il ne s'attendait pas à pouvoir s'arrêter en plein milieu juste pour pouvoir l'embrasser et sentir son rire quand elle répondit :

– Je n'arrive pas à croire qu'on fait ça !

Et puis elle s'étira en ajoutant :

– Ça te plaît ?

– Ça me plaît.

Drôles de mots. Les pêches et la couleur noire lui plaisaient. Tandis que là, il vivait une félicité dont il ne pourrait plus jamais se passer.

Après quoi, il eut l'impression d'avoir perdu toutes ses forces, comme si son corps de dix-huit ans avait été vidé de toute son énergie.

La chaleur était telle dans cette pièce qu'ils ne pourraient demeurer longtemps l'un contre l'autre, mais Gavin s'en moquait. Elle passait les mains dans ses cheveux, au point qu'il sentait ses paupières s'alourdir de plus en plus. Si seulement ils pouvaient rester ainsi pour toujours...

– Bon, on va à la banque demain.

C'était la première chose qu'elle disait après avoir lâché ces petits soupirs d'abandon ; il avait la

chair de poule à ce souvenir de quelques minutes.

Il l'embrassa juste au-dessus du nombril.

– Je vais sortir tout ce qu'il y a dans le coffre-fort et on se retrouve dehors à onze heures. Récupère ce que tu pourras chez toi et va là-bas en passant par des rues où tout le monde pourra te voir.

– Je n'ai pas grand-chose à récupérer.

– Prends ce que tu pourras. Et, Lilah, si je ne suis pas à la banque, quitte la ville sans moi. Je te trouverai.

– Pourquoi tu ne serais pas là ? Ne me dis pas que tu vas rentrer.

– Je voudrais bien prendre la voiture mais je ne pense pas... Enfin, je ne crois pas que Maison me laisserait partir. J'irai au coffre. Quant à toi, il va falloir que tu prennes autant d'argent que possible chez toi avant de me retrouver à la banque.

– Ça semble trop facile.

Il l'attira sur lui sans tenir compte de la sourde peur qui s'emparait de lui en disant ça. Lui attrapant les jambes, il les plaça autour de lui, sur ses hanches, ferma les yeux sous la douceur de sa peau.

– Pas grave, souffla-t-il. Il faut juste que ça marche demain. Le reste suivra.

Gavin et Delilah se quittèrent sur un dernier baiser avant le lever du soleil. Ils avaient nettoyé la salle de musique, rangé les matelas dans la réserve de gymnastique et emporté les déchets de leur repas dans un sac-poubelle. Il l'avait regardée se rhabiller sans faire mine de se détourner quand elle avait enfilé sa jupe et son soutien-gorge ; au point qu'elle lui avait lancé sa chemise à la figure en riant. Elle lui avait dit qu'il était à elle, qu'elle était à lui ; il avait le droit de regarder, si ce n'était le devoir...

Après quoi, ils avaient échangé leur dernier baiser, adossés au mur ; il avait essayé de le faire durer le plus longtemps possible, car rien ne serait plus pareil ensuite, sa vie serait à jamais divisée en deux périodes : tout ce qui s'était passé avant, tout ce qui se passerait après.

Quand il se détacha d'elle pour respirer, il lui déposa encore un baiser sur le nez, un autre au coin de la bouche, avant d'appuyer le front contre le sien.

– Tu te rappelles ce que je t'ai dit ?

– On se retrouve à onze heures, répondit-elle, les yeux toujours fermés.

– Et ? insista-t-il en lui soulevant le menton pour qu'elle le regarde.

Elle poussa un soupir tremblé.

– Et si tu n'es pas là... je dois quitter la ville seule.

– Bon, parfait.

– Mais...

Elle sentit son portable vibrer dans sa poche.

– Dhaval, dit-elle. Son signal d'alarme.

Où es-tu ? Sais pas ce qui arrive mais la mère de Gavin a appelé. SA MÈRE.

Elle leva sur lui des yeux écarquillés.

– Quoi ? demanda-t-il.

Elle s'était mise à taper si vite qu'elle faillit laisser deux fois son appareil tomber.

– Lilah ? Il a bien dit... ?

COMMENT ÇA, SA MÈRE ? écrivit-elle.

COMME J'AI DIT. Elle a téléphoné et a dit à ma mère qu'il n'était pas rentré cette nuit. Qu'elle s'inquiétait.

– Ta maman a téléphoné, marmonna-t-elle.

Gavin crut que ses jambes allaient se dérober sous lui. Il attrapa le téléphone de Delilah et, sans chercher à textoter, il appuya sur l'image contact de Dhaval, attendit la sonnerie les yeux clos.

– Dee !

– Dhaval, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Gavin écouta les explications, son bras retombant lentement sur le côté, jusqu'à ce qu'il laisse tomber l'appareil. Il entendait encore la voix de Dhaval hurler, mais il s'en fichait.

– Gav ? commença Delilah. Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Qu'elle avait appelé depuis le fixe de chez moi. Elle est *là-bas*.



27 Elle

- Je vais avec toi, dit-elle.

Le sentant se crispier, elle laissa échapper un sourd grondement.

- Lilah, non ! Il faut que j'y retourne, et toi, tu iras à la banque.

- Tu ne vois pas que c'est exactement ce que veut Maison ? Elle se prend pour ta mère !

- Écoute, elle n'a jamais imité une voix jusqu'ici, d'accord ? Si ma mère... Bon, je ne peux pas quitter cette ville sans vérifier qui a appelé Dhaval.

- Ça va te faire du mal. Tu te rappelles ce que tu as dit ? La voici, l'option nucléaire. Maison vient de déclarer la guerre.

- Je sais qu'elle t'a fait du mal. C'est impardonnable. Mais elle ne s'en est jamais prise à moi. Jamais. Il faut juste que je passe là-bas...

Le reste du schéma semblait encore lui échapper et Delilah sentit un cri monter en elle, lui emplir la poitrine. Elle serra les dents pour s'empêcher de hurler, de braquer davantage Gavin.

- Il faut que je vérifie, Delilah. Tu ne comprends pas ? Je n'ai jamais pensé qu'elle pouvait être là, je ne l'ai jamais cherchée.

- Je n'aime pas ça.

- Il n'est même pas six heures du matin. Rentre chez toi. Remets-toi sur le canapé. Fais comme si tu y avais passé la nuit. Prépare-toi un petit bagage dès que tes parents seront partis, et va à la banque. Je t'y retrouve à onze heures, comme on a dit. Peut-être même que j'arriverai à temps pour y aller avec toi, mais sinon, il faut que tu ouvres ce coffre.

- Il n'y a sans doute rien dedans, lui rappela-t-elle. Rien que ses bouquins hippies et ses colliers de verre.

Gavin poussa un grand soupir.

- Il pourrait aussi y avoir mon certificat de naissance, avec le nom de mes deux parents. Et de l'argent.

- Je te jure que je n'aime pas ça.

- Je n'arriverai à rien si je m'inquiète pour toi. Si Maison a voulu me tendre un piège, je le saurai tout de suite et je m'en irai. Je n'ai jamais cassé un carreau parce que j'étais obéissant, mais ça ne veut pas dire que je ne pourrai pas jeter une table contre une fenêtre si ça me permet de te retrouver. Il faut que j'y aille.

* * *

Delilah était sous ses couvertures quand son père descendit faire du café un peu après sept heures. Elle voulut faire semblant de dormir, mais son cœur battait si fort qu'elle se sentait étouffer. Chaque minute qui passait semblait l'entailler comme une lame de rasoir.

Gavin est presque arrivé chez lui maintenant.

Il a dû entrer à l'intérieur.

Il est peut-être déjà piégé.

Quand son père entra pour la réveiller, elle s'étira et regarda autour d'elle en se demandant ce qu'elle pourrait bien emporter. Les vêtements restés dans le sèche-linge depuis l'incendie. Un peu d'argent liquide que sa mère gardait dans un vase sur le réfrigérateur. Elle emporterait aussi un couteau. De la nourriture. Elle laisserait un message à ses parents, leur disant qu'elle partait plus tôt pour l'université. Le temps qu'ils la retrouvent – même s'ils s'y mettaient immédiatement et la repéraient en deux jours –, elle aurait dix-huit ans.

Gavin et Delilah avaient à eux deux exactement soixante-treize dollars, en petites pièces qu'elle gardait en rouleaux dans sa poche. Elle y ajouta les deux cents dollars qu'elle trouva dans le vase de sa mère. Si la maison voulait lui prendre quoi que ce soit maintenant, elle allait devoir la brûler tout entière d'abord.

Un peu avant neuf heures, elle se trouvait à l'angle de Mercer Street et de Main Avenue, un sac de voyage en bandoulière, et elle faisait les cent pas en attendant l'ouverture de la banque. Elle sentait la brise sur son visage, entendait les arbres bruissier au-dessus d'elle. Le poing serré sur la clé du coffre, elle avait l'impression que cette trace allait se graver dans sa paume à jamais. Et là, chaque fois qu'elle la regarderait, ça lui rappellerait sa frayeur glacée, mordante : *Comme si je pouvais entrer dans cette banque et ouvrir ce coffre sans que l'immeuble s'effondre sur moi ! Comme si Gavin pouvait s'échapper aujourd'hui pour me retrouver ici !*

Le piège parfait. Il avait une telle confiance en Maison que ça l'aveuglait complètement.

Dire qu'elle l'avait laissé partir ! Et si le contenu du coffre ne leur apprenait rien du tout ? Et si au lieu d'argent ou de papiers importants, il ne contenait que des babioles poussiéreuses ou de vieilles photos ? Que faire, alors ? Elle était là, à perdre son temps, quand elle aurait pu être avec lui, à se battre.

Le stress devenait insupportable. Au bord de la panique, elle ne devait pourtant pas trembler. Elle résista à la tentation de regarder encore son téléphone ; deux minutes à peine s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'elle l'avait fait en calculant que la banque allait ouvrir dans dix minutes.

Combien de temps je vais devoir rester là avant de juger qu'il lui est arrivé quelque chose et d'aller le retrouver ? Il croit vraiment que je vais partir sans lui ?

Elle repensait à cette nuit fiévreuse, dans la salle de musique ; les mains et le corps de Gavin sur le sien. Elle vibrait encore de ce qu'ils avaient fait et se laissa aller à en évoquer quelques détails, juste le temps d'un battement de cœur : le souffle tiède et les dents de Gavin sur son cou, ses épaules musclées qui s'animaient au-dessus d'elle, d'abord lentement puis dans un total abandon. Il avait commencé avec retenue jusqu'à ce qu'elle lui dise qu'elle voulait tout autre chose.

Et ensuite : cette bouche gourmande sur son ventre, et cette promesse qu'il serait là aujourd'hui. Mais c'était avant de savoir que sa mère avait appelé.

– Prends tout ce qui te semble important, avait-il dit avant de sortir de la salle de musique. Et si je ne suis pas là vers onze heures, va-t'en. Je te trouverai.

Elle déglutit en jetant un dernier regard à son téléphone alors que la banque ouvrait.

Elle s'était accrochée à l'espoir qu'il allait arriver à temps, qu'il avait pu s'enfuir sans peine de chez lui ; à moins qu'il n'ait changé d'avis devant la grille et réussi à échapper aux arbres penchés vers lui tandis qu'il essayait de revenir vers le centre-ville, vers elle.

Il n'était que neuf heures.

Gavin n'était pas en retard.

Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter maintenant.

Mais son affolement la gagnait froidement, comme si Maison s'était faufilée en elle cette fois, parvenant finalement à la posséder. Sauf que ce n'était pas le cas. Elle était seule sur le trottoir devant la banque, parce que si Gavin restait là-bas, pris au piège, Maison avait déjà gagné la partie.

* * *

La banque était déserte, à part deux employés en train de discuter dans un bureau aux parois de verre, dont un blond, élégant et souriant. Delilah se dirigea vers lui, s'assit, les jambes tremblantes.

– Je voudrais accéder à un coffre.

Une plaque de cuivre indiquait le prénom de son interlocuteur : KENNETH ; il sourit encore et se tourna vers son ordinateur.

– Très bien. Je peux vous aider. Quel est votre nom ?

– Delilah Blue.

Il tapa son nom tandis qu'elle se hâtait d'ajouter :

– Mais ce n'est pas mon coffre.

Il se figea un peu, la regarda.

– À qui est-il ?

– Hilary Timothy.

Il tapa le nom puis secoua la tête, l'air de s'excuser :

– Vous n'avez pas accès à ce compte.

– Pourtant, j'ai la clé, dit-elle en espérant que sa voix restait ferme.

– Malheureusement, ça ne marche pas comme ça. Il faut être un utilisateur agréé.

Était-ce l'expression de Delilah qui donnait à son interlocuteur cet air si inquiet ? Ou quelque chose dans sa voix tremblante, à croire qu'elle avait vu un fantôme, ou mille ? Elle voyait bien que, s'il le pouvait, Kenneth céderait à sa demande.

– Et si... ?

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

– Et si Hilary était morte ?

Il parut surpris mais se reprit assez vite.

– Dans ce cas, elle doit avoir désigné quelqu'un dans son dossier. Pourriez-vous prendre contact avec cette personne ?

Delilah ne comprenait pas. Une clé, c'était une clé, non ? Elle voulait simplement ouvrir ce coffre, sans rien prendre avec elle.

– Je voudrais juste voir ce qu'il y a dedans. Peut-être des réponses à d'importantes questions, Monsieur.

– Il existe une procédure précise à respecter pour ouvrir une boîte de coffre, expliqua patiemment Kenneth. Vous ne pouvez pas y accéder du simple fait que vous avez la clé. Quiconque demande accès à un coffre doit avoir assisté à l'attribution de cette boîte et signé les documents d'identification contre lesquels on lui donne la clé. Vous comprenez ?

– Oui.

Réfléchis, réfléchis, réfléchis.

– Vous avez peut-être une clé mais vous n'êtes pas sur la liste des utilisateurs agréés ; autrement dit, cette clé n'est pas à vous.

– Est-ce que Gavin Timothy est sur la liste ?

Kenneth vérifia sur son écran.

– Désolé, non. Je vous rappelle qu’il nous faut une signature datant de l’ouverture de ce compte. Si Gavin est le fils de Mme Timothy, il devrait avoir...

– D’accord, coupa-t-elle.

Il devait n’être qu’un bambin quand sa mère avait pris ce coffre. Delilah se prit le visage dans les mains. Elle sentait les larmes lui monter aux yeux, les pleurs lui gonfler la gorge. Gavin était retourné chez lui et elle ignorait s’il allait bien, cependant, elle ne voyait pas comment Maison pourrait l’accueillir avec des petits gâteaux. Et impossible de chercher dans le coffre ce que la mère de Gavin pouvait savoir ; pire, tout leur argent était réduit en cendres. Elle ne pouvait compter sur ses parents ; quant à Nonna, elle était atteinte de démence. Delilah se sentait anéantie.

– Accordez-moi juste une minute.

– Delilah.

Kenneth se pencha pour préciser à voix basse :

– Je suis sûr que vous avez de bonnes raisons pour chercher ces informations, mais, à moins de pouvoir revenir avec Hilary Timothy ou Vani Reddy, j’ai le regret de vous dire que je ne peux rien pour vous.

– Vani Reddy ?

Le cœur battant, elle contemplait le chaleureux regard noisette de l’employé. Voilà qu’une lueur d’espoir venait de la rassurer.

– Oui, dit Kenneth avec un sourire poli. C’est l’autre personne enregistrée sur ce compte.

Delilah frappa à la porte des Reddy d’un poing moite et tremblant. Dhaval répondit, en tenue de footballeur, un sandwich à la main.

– Oh merde ! s’écria-t-il. Tu as une sale tête !

Elle essaya de remettre un peu d’ordre dans ses cheveux.

– Il faut que je parle à ta mère.

Vani sortit de la cuisine en s’essuyant les mains sur un torchon.

– Delilah ?

– Pardon, je débarque sans prévenir.

La femme la fit entrer et Delilah déposa son sac à côté du portemanteau.

– Vous connaissiez la mère de Gavin ?

– Je la connais, oui.

– Je crois qu’il a des ennuis et je ne sais pas qui pourrait m’aider, à part vous.

Vani la conduisit dans le salon.

– Hilary a téléphoné en disant qu’elle le cherchait.

Delilah se tourna vers Dhaval :

– Tu lui as raconté ?

Il avala la bouchée qu’il mâchait, avant de répondre :

– Pas encore.

– Me raconter quoi ? demanda Vani en s’asseyant. Qu’est-ce que vous mijotez, tous les deux ?

– Vous êtes déjà entrée dans la maison des Timothy ?

– Ça remonte à des années. À une époque, on était proches, elle et moi... Voilà longtemps que je ne l’ai pas vue.

– Vous en parlez comme si elle était encore vivante.

Vani marqua une pause, le temps de digérer ce que ça sous-entendait.

– Et vous comme si elle ne l'était plus. Mais en principe, les morts ne téléphonent pas.

– Alors, vous lui avez parlé, ce matin ?

– Oui. Pourquoi ?

La gorge sèche, Delilah se pencha vers elle.

– Je suis déjà allée chez Gavin, mais je n'ai jamais rencontré cette dame.

– C'est qu'il s'agit d'une personne très secrète, excentrique...

– Non, Vani, coupa Delilah, l'air de s'excuser. Gavin non plus ne l'a jamais vue. Du moins pas depuis qu'il était tout petit. Il vit seul, là-bas.

Vani posa une main sur sa poitrine, en ouvrant grand les yeux.

– C'est impossible, *jaanu*.

– Je veux dire, seul avec la maison, expliqua lentement Delilah. La maison est... possédée, ou hantée. Elle a élevé Gavin. Elle a été bonne avec lui, durant toute sa vie. Mais quand on a commencé à se voir, lui et moi, elle n'a pas bien réagi.

– Elle dit la vérité, *Amma*, murmura Dhaval.

– Je crois que c'est la maison qui vous a appelée, reprit Delilah. C'est un piège. Je crois que la maison a fait du mal à Hilary.

À son grand effroi – ou plutôt à son grand soulagement, à moins que ce ne fût les deux ? – Vani parut vouloir la croire.

– Vous saviez que cette maison n'était pas comme les autres, insista Delilah.

Son interlocutrice ne répondit pas, préférant demander :

– Pourquoi Gavin ne l'a dit à personne ?

– Parce qu'il ne savait rien d'autre. Quand il était petit, il n'avait reçu aucune information et, plus tard, quand il s'est rendu compte de sa différence, il a eu peur d'avoir des ennuis ou que quelque chose n'arrive à la maison. Qu'on ne le fasse déménager ailleurs.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit, Delilah ?

– Je suis partie près de six ans ! cria celle-ci. On trouvait tous la maison sinistre, mais aucun d'entre nous n'osait s'approcher pour en voir davantage. Jusqu'à ce que je commence à le suivre. Et il m'a fait entrer, continua Delilah. Au début, j'ai trouvé les lieux extraordinaires. Je veux dire, ça tenait du miracle. Mais quand Gavin et moi sommes devenus plus proches, la maison... elle a commencé à m'en vouloir.

– À vous en vouloir ? répéta Vani incrédule.

– C'est horrible, vous savez. Elle nous harcelait. C'est elle qui m'a blessé le bras, pas Gavin ni moi ! Elle a mis le feu à ma chambre pour détruire l'argent qu'on avait économisé, afin de nous empêcher de fuir. Elle peut posséder des objets, comme les habits de Gavin. Elle peut posséder des gens qui entrent dans la propriété. C'est comme ça que personne n'a jamais pu emmener Gavin : les travailleurs sociaux viennent sur le perron et la maison leur fait croire que tout va bien.

Une intonation d'horreur marqua la voix de Vani.

– Comment fait-elle ça ?

– Je ne sais pas, reconnut Delilah à voix basse. Je ne sais pas s'il y a un seul esprit là-dedans, ou un million, mais j'ai l'impression qu'ils sont beaucoup. Tout y a sa propre personnalité. Certains objets sont gentils – comme les meubles du salon. Certaines pièces ne m'ont jamais aimée, comme la cuisine ou la salle à manger. Ou, ajouta-t-elle en sentant ses joues rosir, la chambre de Gavin. Elles ne

veulent voir que lui. Je le jure. S'il quittait un jour cette maison, elle ne s'occuperait de personne d'autre.

– Et il veut s'en aller maintenant ? demanda Vani.

– Oui, mais s'il ne le faisait pas, c'est moi qui la brûlerais pour l'en délivrer.

Vani se leva, se dirigea vers la cheminée où elle avait aligné une rangée de photos de famille : Dhaval à genoux devant une balle de foot, elle le jour de son mariage.

– Hilary ne parlait que de bénédiction et de guérison, d'esprit et d'âme. Elle est venue à moi dans l'espoir que j'en saurais davantage – ma mère était une personne d'une grande spiritualité –, mais je lui ai assuré que je ne faisais que suivre les préceptes de l'hindouisme. Je ne donne pas dans le mysticisme. Hilary mélangeait plusieurs religions en choisissant ce qu'elle préférait dans chacune. Elle me parlait de faire bénir sa maison. Elle possédait... une sorte de pouvoir, mais il paraissait plutôt innocent. C'était un esprit libre, plein de bonnes intentions. Elle avait quitté son mari, qui n'était pas un homme bien, selon moi, et elle est venue dans le coin. Elle voulait faire pousser ses propres aliments, vivre en marge de notre société. Quand elle s'est mise à parler de bénir sa maison, je le lui ai déconseillé. J'avais de la famille qui connaissait ce processus, mais, personnellement, je n'étais pas assez renseignée dessus.

– Tu vois ? murmura Dhaval à Delilah.

– La dernière fois que je l'ai vue, poursuivit Vani, elle voulait que quelqu'un l'aide à ouvrir un compte pour un coffre-fort où déposer ses documents. Elle se méfiait de ces établissements, tels que les banques, les caisses nationales, enfin tout ce qui faisait un peu officiel, vous voyez. Arrivée en bas, elle m'a avoué qu'elle avait eu tort de procéder à cette bénédiction. Je lui ai demandé pourquoi, mais elle a seulement précisé que la maison était maintenant trop remplie. En même temps, ça la ravissait. Voilà tout.

– Vous ne l'avez plus vue ensuite ?

– Non, Delilah. Elle a toujours été un peu ermite ; j'en ai conclu que ça s'était aggravé. Mais les gens font ce qu'ils veulent.

– On a trouvé la clé du coffre. Après l'incendie. On voulait aller l'ouvrir pour voir ce que la mère de Gavin y avait laissé, et tâcher de fuir cette maison. Cette ville. Mais c'est là que sa mère a téléphoné, et il est parti à sa recherche en me disant de me rendre à la banque.

– Vous alliez partir ? s'enquit Dhaval l'air offusqué.

– Évidemment qu'on s'en va !

– Dee, tu as de si bonnes no...

– Dhaval ! Cette chose a mis le feu à ma maison ! Je me fiche éperdument de mes notes en ce moment. Je peux terminer le lycée ailleurs.

Tout d'un coup, il parut comprendre :

– Tu as essayé, mais tu n'as pas pu ouvrir le coffre.

– Non.

– Et, en arrivant ici, vous saviez déjà que j'y avais accès, renchérit Vani.

– Je vous en prie, j'ai besoin de votre aide !

Elle se leva.

– Je vais chercher mes affaires.

Delilah l'arrêta d'une main sur le bras, comme pour s'excuser :

– Je ne pourrai jamais m'en aller sans Gavin.

– Je sais, *jaanu*.

– Vous voulez bien m’aider à le sortir de là ? Je ne sais pas à quoi j’ai affaire.

– J’essaierai. La banque est sur le chemin. Ça ne nous prendra pas plus de cinq minutes, ensuite nous irons chez votre Gavin. Mais, Delilah, il ne s’agit pas que de l’emmener et de quitter la ville. Si tout ça est bien vrai, il va falloir aussi nous débarrasser des esprits qui hantent cette maison, et je n’ai là-dessus que des connaissances élémentaires.

Grâce à Vani, l’accès au coffre fut cette fois très facile. Une vérification d’identité, une signature et ils suivirent tous Kenneth vers le centre du bâtiment.

– Quand vous aurez fini, dit-il de sa voix chaleureuse, rangez la boîte dans le coffre et remontez. Ou, si vous préférez, je peux vous aider.

La boîte en question était longue et plate, trop légère pour apporter toutes les réponses qu’espérait Delilah.

De fait, elle ne contenait que sept pièces : deux photos, trois pages couvertes d’une écriture hâtive, comme arrachées à un carnet de notes, le certificat de naissance de Gavin et l’acte de propriété du terrain en contrebas de la maison. Ils prirent tout et regagnèrent la voiture.

– Nous pourrions l’attendre ici, proposa Vani. Il n’est que dix heures. Il a dit qu’il ne viendrait pas avant onze heures.

– Je ne vais pas rester ici à l’attendre sans rien faire. Les choses ne peuvent pas se passer bien là-bas, c’est impossible.

Dhaval au volant, Delilah se mit à feuilleter les papiers dans l’apaisant ronronnement du moteur. Dans le genre indomptée, Hilary était belle. Sur une photo, elle avait coiffé ses cheveux bruns en arrière, retenus par des rubans de cuir et des barrettes bijoux. Elle portait une robe bleue à la coupe fluide en dégradé. Ses yeux noirs brillaient de bonheur, et elle tenait dans ses bras Gavin bébé, l’air d’avoir remporté le monde entier.

Sur la deuxième photo, Gavin avait grandi et apprenait à marcher, se dirigeant d’un pas hésitant vers sa mère qui l’attendait accroupie sur le trottoir, les bras grands ouverts. Derrière eux se dressait la maison, qui veillait sur eux de ses yeux-fenêtres.

Delilah sentait déjà la vie qui habitait les lieux, et un violent frisson la parcourut.

– Tenez, dit Vani en lui tendant les pages manuscrites.

Les messages étaient courts, rédigés dans une écriture géante et arrondie. Delilah les lut à haute voix :

Achévé la bénédiction aujourd’hui, et je sens l’amour que cette maison éprouve pour moi, pour Gavin. Autour de nous, les choses semblent avoir pris vie, c’est magnifique ! Je me suis assise dans le salon avec Gavin juste pour respirer et méditer sur l’avenir qui s’offre à nous. Nous avons toute la vie devant nous à l’intérieur de ces murs. Je ne me suis jamais sentie aussi entourée.

La fin de la page manquait, à croire que seul ce paragraphe avait de l’importance.

– Si je me souviens bien... commenta doucement Vani, une partie de la cérémonie consiste à accueillir la vie dans la maison. Mais il y a une différence, voyez-vous, entre accueillir la vie dans la maison et juste accueillir la vie. Je crains qu’Hilary n’ait pas fait les choses comme il faut. Qu’elle ne

se soit terriblement trompée. Je crains qu'elle n'ait apporté la vie à tout ce qu'il y avait dans la maison.

Delilah prit ensuite le deuxième message.

J'ai rencontré un homme, un amoureux, un amant. Allons-nous déménager ? Ou non ? Ron n'est pas entré dans la maison et je ne suis pas certaine de vouloir le voir ici. C'est notre refuge, notre pays des merveilles. Et que penserait-il ? Il y a tant de choses que nous ne comprenons pas dans ce monde. Mais, ce soir, chez lui, il m'a demandé d'amener Gavin et de m'y installer avec lui. Je ne veux pas quitter notre maison ! Pourtant, j'aime cet homme ! J'ai dit que j'allais y réfléchir. Maintenant je suis rentrée et Maison se conduit terriblement mal. Il fait froid, je n'arrive plus à trouver ma chambre. Gavin était dans la sienne et, maintenant, je l'ai retrouvé en bas. Je l'ai fait remonter pour prendre un remède contre mes maux de tête mais, quand je me suis retournée, il avait disparu. Il était parti à la cuisine jouer avec les couteaux. J'ai crié contre la maison, lui ai dit de ne pas toucher à mon bébé. Je m'en veux d'avoir dit ça. Maison aime Gavin. Je le sais, mais à présent ça me fait peur.

J'écris ces choses parce que j'ai peur de les dire à haute voix. Je pensais qu'en les voyant sur un papier, j'allais me rendre compte à quel point j'étais idiote. Je les regarde... elles ne me paraissent pas idiotes du tout.

– Vous voyez ? murmura Delilah. Oh, mon Dieu !

Elle savait ce qui était arrivé. Elle le savait. Elle le savait.

Le dernier message était encore plus décousu que les autres. L'écriture semblait hâtive, affolée, les mots déplacés dans cette stérile agence bancaire.

Quelque chose a changé. Mes pensées ne m'appartiennent plus. Mon cœur me fait mal tout le temps maintenant. J'ai peur de ce que j'ai fait. J'ai essayé de purifier l'air avec de la sauge. J'ai essayé de verser de l'encens, de piquer des gousses d'ail, j'ai répandu du sel partout. J'ai prononcé toutes les incantations que je connaissais, mais rien ne marche. La maison m'épouvante à présent. Hier soir, je suis descendue à la cave pour y prendre un pot de pêches au sirop, et je m'y suis retrouvée coincée des heures car la porte était fermée à clé. À CLÉ. Jamais les portes n'avaient été fermées jusque-là, et cette fois c'est arrivé, alors que Gavin jouait tranquillement dans sa chambre. J'ai... Ça peut paraître

fou, mais je crois que cette maison pense que Gavin lui appartient. Non à moi.

Le cœur lourd, Delilah leva les yeux vers Dhaval qu'elle voyait dans le rétroviseur.

– C'est horrible, murmura-t-il.

– Je crois qu'elle est morte.

– C'était elle. J'en suis sûr. On va arriver à la maison et tu verras. Tout ira bien.

Elle continua la lecture du message :

Je ne sais pas quoi faire d'autre. Elle me punit d'une manière terrible. Elle cache mes affaires, elle me fait perdre mon chemin vers mon lit ou la cuisine ou la salle de bains. Comme si elle jouait avec moi. Je suis une souris et elle me tape à coups de patte. Elle reste tranquille ou au contraire se met à trembler imperceptiblement pendant que je travaille ou prépare la cuisine. Je ne sais plus si j'invente. Elle me fait des croche-pieds dans l'escalier, fait tomber les tableaux sur mon passage... et ces cauchemars... Oh, Gaia, ces cauchemars ! Elle me donne des cauchemars tout droit venus de l'enfer avant de me faire comprendre que je ne rêve pas.

Les photos dans le couloir ne représentent que Gavin et la maison. Il y en avait une de nous deux, lui dans sa poussette et moi à côté de lui. Une partie a été brûlée, mon visage n'est plus qu'une boursouflure. Je l'ai décrochée, j'en ai caché quelques autres et j'ai entrepris de préparer ma fuite.

Je vais emmener Gavin chez Ron jusqu'à ce que j'aie réglé cette histoire. Au cas où il se passerait quelque chose, je laisse nos documents dans cette boîte et m'en vais ce soir. Si quelqu'un trouve ceci... aidez-le.

Delilah compta jusqu'à dix avant de se laisser aller à la panique.

1... 2...

Gavin est là-bas.

3... 4... 5...

Gavin est seul.

6... 7...

Hilary a sans doute été tuée par la maison et ceci est un piège. Jamais elle ne le laissera partir maintenant.

8... 9... 10.

La maison ne ferait pas de mal à Gavin.

Jamais.

Jamais.

Jamais.

Delilah prit une brusque inspiration, ravalant sa peur, sa panique nauséuse. Le crissement des

pneus sur la chaussée emplît sa tête. La maison aimait Gavin et voulait qu'elle s'en aille. Elle ne voulait pas la voir. Elle voulait la faire fuir en laissant Gavin derrière elle.

Pas question.

– Dhaval ! Prends cette rue. On va d'abord chez moi !

Delilah contemplait les habitations qui s'alignaient le long de sa rue. Le voisinage semblait désert dans le soleil de cette fin de matinée. Il n'y avait pas un brin d'air et les bâtisses multicolores évoquaient plutôt des jouets innocents ou des pâtisseries.

Sa mère était partie, mais Franklin Blue se trouvait à la maison, dans la salle de séjour, à regarder les informations de la mi-journée. Il ne leva même pas la tête alors qu'elle fouillait dans son sac de voyage dans le salon, se changeait pour un jean noir, un t-shirt noir à manches longues et un gilet. Elle enfila ses bottes et se regarda dans la glace.

Dhaval entra.

– Tu veux jouer les dures ?

– Il faut bien.

– La maison se fiche de la tête que tu fais, j'imagine.

– Peut-être, mais il faut que je me sente capable de faire ça. Une jeune fille en polo et jupe plissée ne pourra rien contre les démons.

Il la suivit dans le living – Franklin ne protesta que lorsqu'ils lui bouchèrent la vue devant sa télé – et dans le jardin.

– Tu vas où ? cria Dhaval alors qu'elle entra dans la cabane.

Il ouvrit les yeux comme des soucoupes en la voyant saisir une hache sur le mur.

– Delilah, tu perds la tête ?

– Tu crois que je pourrai le faire sortir de mes mains nues ?

Prenant l'arme des deux mains, elle paraissait plus déterminée qu'elle ne l'était vraiment. Ne valait-il pas mieux garder les mains libres pour mieux se défendre ? Elle imagina des débris de bois, de plâtre ; elle imagina le feu et le vent et les énormes tremblements de la maison autour d'elle. Aucune arme ne risquait d'impressionner Maison. Delilah pourrait-elle contrôler quoi que ce soit ?

– Une hache ? siffla-t-il. On n'est pas dans l'apocalypse des zombies, non plus ! Ton père n'a pas un pistolet ?

– Parce que tu crois qu'un pistolet fonctionnera dans une maison hantée ? Au moins, une hache, on n'a pas besoin de la recharger !

– Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

La voix bourrue de son père retentit dans l'air froid, et les deux adolescents firent volte-face.

– On a besoin d'une hache pour abattre un arbre mort chez Dhaval, expliqua tranquillement Delilah.

Franklin s'adossa à la porte l'air sceptique, croisa les bras. Il était si énorme qu'un court instant, elle regretta qu'il ne soit pas un peu plus fou par la même occasion, un peu plus aventureux. Il aurait pu faire un excellent acolyte dans leur petite équipe.

– Ravi n'en a pas ? demanda-t-il.

– Non, Monsieur, dit Dhaval. Mon père préfère utiliser des jardiniers pour ce genre d'opération.

Franklin fit comme s'il n'existait pas.

– Je ne tiens pas à ce que tu sortes une hache de ma maison, Delilah. Ça pourrait te créer des ennuis.

S'il savait...

– Tu pourrais l'emporter là-bas à notre place, dit-elle dans un souffle.

C'était un pari, mais elle avait toutes les chances de ne pas se tromper. La paresse physique de son père était à peu près aussi illimitée que ses tendances asociales.

Effectivement, il regagna la maison en grommelant quelque chose d'inaudible. Ils avaient tout ce qu'il leur fallait et s'apprêtaient à partir quand elle eut le regard attiré par un objet sur l'établi. La cabane était le seul endroit de la demeure que la mère de Delilah ne se donnait jamais la peine de venir nettoyer. Et là, tracé dans la couche de poussière, apparaissait un cœur entourant les mots « Gavin aime Delilah », écrits de la main de Gavin.

Assis sur la banquette arrière à côté d'elle, Dhaval lui prit la main.

– Ça va ? demanda-t-il.

Ça n'allait pas du tout.

Vani démarra en soupirant.

– Nous partirons si quelqu'un est blessé.

– D'accord, mentit Delilah.

Elle ne partirait pas tant que Gavin ne serait pas avec elle.

Tout ça se passe trop vite. Mais... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ? C'est dingue.

– Je sais, continua Vani, vous croyez que la maison ne fera pas de mal à Gavin, mais nous appellerons la police dès que quelque chose aura l'air de clocher.

– Si la police vient, la maison s'écroulera.

– Je suppose que les esprits se préoccupent davantage de Gavin et se ficheront de l'endroit où nous nous trouverons. Je crois que l'important, c'est d'abord de le trouver.

– Je le trouverai. Vous deux, vous resterez à l'extérieur de la barrière, jusqu'à ce que je vous l'amène.

Vani les observa dans le rétroviseur, avant de prendre à gauche sur Sycamore Street.

– Une fois que vous l'aurez sorti de là, nous devons attirer tous les esprits où il se trouve et alors...

Elle secoua la tête et s'aperçut soudain que Vani s'efforçait de paraître beaucoup plus brave qu'elle ne l'était vraiment.

– Peut-être que je pourrai les bannir ? Je ne sais pas ! Je n'avais jamais fait ça auparavant. Mon Dieu, si seulement ma mère était là !

– Vous pouvez le faire, insista Delilah. Nous le pouvons tous. D'abord, il s'agit de les rassembler autour de nous, c'est cela ?

– Oui, *jaanu*.

Avec un petit rire terrifié, Delilah murmura :

– Ils me détestent.

Elle ferma les yeux après avoir dit ça car elle osait à peine imaginer ce qu'elle allait trouver en rentrant dans la maison.

Ce serait comme essayer de franchir les portes de l'enfer.

Ce serait comme s'introduire dans le cœur battant d'une bombe.

En relevant la tête, elle capta le regard de Vani qui l'observait dans le rétroviseur.

– Nous n'avons pas le choix, je crois ? dit-elle.

Delilah se redressa et prit le temps de vérifier ce que faisait Dhaval. Il lui paraissait si calme depuis le début, tout songeur, prenant les choses comme elles venaient ; ça ne lui ressemblait pas. En même temps, quand leurs regards se croisaient, elle lui trouvait une détermination...

indomptable. Cela l'aidait à reprendre courage.

– Gavin est là, murmura-t-il. Dans cette maison de folie. Et elle s'en prendra à tous ceux qui voudront s'interposer. Personne n'est en sécurité tant qu'elle sera là ; il faut qu'on fasse quelque chose. Je peux m'en charger.

– Je vais le chercher, déclara Delilah. Elle pourra toujours essayer de tout changer autour de nous, j'y suis déjà entrée. Vous deux, vous m'attendrez sur le trottoir jusqu'à ce que je vous appelle. Quoi qu'il arrive, restez dehors. Il y a une remise dans le jardin. C'est là que je vais emmener Gavin. C'est petit, mais ça reste l'endroit le plus sûr pour nous abriter. Dès qu'on y sera, il faudra que vous soyez prêts.

– Nous serons prêts, promit Vani.

– Et toi, Dhaval ?

Il leva sur elle un regard aussi brun que lumineux.

– Oui ?

– Tu sais toujours faire démarrer une voiture sans clé ?

En revenant d'une visite chez ses cousins, en Californie, il s'était vanté d'avoir appris comment rapprocher les fils de contact. À en juger à l'air offusqué de sa mère, il ne l'avait sans doute pas tenue au courant de ce divertissement de vacances.

– Bien sûr, répondit-il en souriant fièrement.

– Maison a les clés, c'est donc toi qui t'occuperas de la vieille voiture. Gavin et moi, on va quitter cette fichue ville.

Ils se garèrent devant l'entrée et Delilah mit un pied dehors. Les feuilles grisâtres, collées sur le sol de béton, évoquaient des ecchymoses. Le jardin qu'elle avait connu si animé demeurait complètement silencieux, immobile, sans un souffle d'air, sans mouvement des plantes grimpantes ; sans oiseaux non plus dans les alentours pour masquer à Delilah les monstrueux battements de son cœur.

Elle contempla un instant l'édifice qui se dressait devant elle et crut aussitôt y voir deux maisons séparées : d'un côté, l'élégant manoir d'autrefois, de l'autre, l'espèce de monstruosité criarde qu'il était devenu. Autour de cette massive bâtisse flottait une sombre atmosphère à l'odeur putride évoquant bois pourri, ciment craquelé et herbe desséchée.

Pendant, les éléments de la maison en elle-même disparaissaient derrière un nuage de brume et Delilah dut se rapprocher pour mieux en discerner les détails. Il fallut qu'elle franchisse presque la grille d'entrée, qui s'ouvrit dans un grincement aigu, pour bien les apercevoir. L'obscurité parut refermer la rue derrière elle. Tout autour, le jardin qu'elle connaissait si bien entretenu semblait plutôt abandonné depuis vingt ans. Plus de pelouse, ni verte ni jaune, plus d'arbres en fleurs ni de massifs débordant de tulipes. Tout était brun. La maison semblait en ruines, délabrée, comme si toute vie, à l'image des oiseaux, en avait purement et simplement disparu.

Mais Delilah ne s'y fiait pas. Elle savait que tout s'était rassemblé à l'intérieur et la guettait.



28

Lui

La première chose qu'il avait remarquée était le ciel bleu. Non pas qu'un ciel bleu soit surprenant à cette époque de l'année – après tout, on était au printemps – mais, à cet endroit, en bas de la rue bordée d'arbres, il était différent.

En général, on apercevait des taches de fumée sombre, même en été ; une spirale émanait en permanence de Cheminée pour se dissoudre aussitôt qu'elle atteignait les nuages. Aujourd'hui, cependant, peu avant sept heures du matin, le monde au-dessus de Maison paraissait noir comme la nuit, comme si quelque chose d'affreux avait blessé le ciel, empêchant le soleil de dissoudre l'ombre.

Le sol était jonché de feuilles et de rameaux qui craquèrent sous les roues de sa bicyclette quand il s'arrêta. Même dans cette étrange obscurité matinale, il constatait qu'aucune fumée ne s'élevait de Cheminée, parce qu'il n'y avait pas de feu dans l'âtre. Il y avait toujours un feu dans l'âtre. Maison ne faisant jamais rien sans raison, il en conclut sans l'ombre d'un doute que Maison l'attendait.

Le soleil commençait à filtrer à travers les arbres du voisinage et, bien qu'il sente sa tiédeur lui réchauffer le dos, il frissonna devant la température glaciale qui habitait le jardin. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait trouver en ouvrant la porte, mais il savait que le moment était venu.

Il avait bien songé ne pas revenir du tout ; ce serait si facile de rester dans la salle de musique avec Delilah, d'ignorer le reste, de se perdre en elle. Ils auraient pris un bus plus tard dans la matinée, quitté la ville sans tambour ni trompette. Ils auraient peut-être même pu franchir cette distance inconnue qui les mettrait à l'abri de Maison. Delilah aurait dix-huit ans dans quelques jours, lui, dans deux semaines exactement. Il ne savait pas trop lequel des deux risquait le plus d'attirer quelqu'un à leurs trousses.

Certes, le plus malin aurait été de s'en aller tout de suite. Il aurait dû essayer. Le texto de Dhaval avait tout changé. Mais, plus il s'éloignait de la salle de musique, plus il était persuadé que Maison jouait avec lui, jusqu'à trouver un moyen d'imiter une voix de femme au téléphone. Cependant, s'il existait une chance, aussi petite fût-elle, que sa mère soit vraiment là, quelque part, il devait vérifier.

Le cœur battant de plus en plus fort, il se demandait s'il parviendrait à surmonter l'effroi qui l'attendait face à cette bête obscure.

Fermant les yeux, il essaya d'apaiser son souffle en se dressant une liste mentale de choses à faire :
Entrer. Trouver ma mère. Rassembler ce dont j'ai besoin et m'en aller. Retrouver Delilah.
Retrouver Delilah.
Delilah.

Il ne possédait pas grand-chose et ne s'était jamais considéré comme très sentimental – d'ailleurs, il n'avait jamais estimé que les choses qui se trouvaient dans Maison pouvaient lui appartenir – mais, maintenant qu'il se tenait devant l'entrée, il voyait bien quelques objets qu'il ne supporterait pas de laisser derrière lui. Il voulait la bible trouvée sous le plancher, et aussi la photo de sa maman. De même que ses carnets de dessin et, si possible, les clés de la voiture. S'il parvenait d'une façon ou d'une autre à rassembler tout ça, il quitterait la ville sans regret, et ce serait beaucoup plus facile à

bord d'une Buick que sur un deux-roues.

Pour plus de sécurité, il gara son vélo à l'extérieur de Portail pour le cas où le pire arriverait, l'empêchant de récupérer la voiture. Puis il se dirigea vers Maison.

Portail ne s'ouvrit pas tout seul comme d'habitude, aussi le poussa-t-il en rouspétant, puis il s'arrêta net devant le jardin. Non seulement Cheminée était silencieuse mais la pelouse semblait... morte, brune et desséchée, des deux côtés. Et parmi les dalles de l'allée centrale poussaient de mauvaises herbes. Maison semblait bel et bien abandonnée – depuis des années – comme si lui-même n'avait jamais existé.

Les plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des colonnes du perron lui apparurent grêles et desséchées, les volubilis flétris tombaient l'un après l'autre sur les marches. Gavin ne savait trop qu'en penser. Et si Maison... était partie ? Et si sa mère était revenue, laissant Maison s'en aller car il n'aurait plus besoin d'elle ?

Il ne savait qu'en penser. D'un côté, c'était là l'essentiel, non ? Partir ? Vivre sa vie ? Alors pourquoi ressentait-il cette espèce d'épouvante ? Cet effroi à l'idée de se retrouver seul ?

– Je suis là, lança-t-il dans le vestibule.

Il serra les dents pour ne pas crier, fit de son mieux pour empêcher ses mains de trembler en ouvrant son blouson pour le suspendre à un portemanteau près de la porte. Il garda ses chaussures.

Il inspecta les lieux, guettant le moindre bruit qui pourrait provenir des pièces voisines ou d'en haut. Rien.

– Où êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix qu'il parvint à garder ferme.

Foyer reprit vie, les flammes recommencèrent à lécher l'éternelle bûche.

Ainsi, il restait bien quelque chose ici, pourtant pas de mère qui sorte de l'ombre. Il eut l'impression que son cœur tombait au fond d'un trou.

– Tout le monde va bien ? Il fait sombre ici.

D'un pas mesuré, il s'approcha d'une table – prenant garde de ne pas avoir l'air affolé que tout ne soit pas en place – et tomba sur un paquet de courrier entassé là. Il feuilleta les diverses enveloppes et autres publicités comme on en recevait partout dans le voisinage. Aucune facture, rien de personnel n'avait jamais été envoyé à Maison. Il supposait qu'elle n'utilisait ni gaz ni électricité fournis par l'extérieur ; d'ailleurs, il n'y avait pas non plus de câble de télévision. Il ne savait même pas s'ils payaient des impôts. Maison fournissait sa propre énergie ; elle ne devait rien à personne.

Mais, alors qu'il se tenait là, tout en s'accrochant à l'invraisemblable possibilité que sa mère soit dans ces lieux, il se demandait si certaines choses ne requerraient pas au moins une signature ? Qui l'avait inscrit à l'école ? Qui payait quand le médecin passait, hébété, comme un automate ? Et pourquoi Gavin n'avait-il pas songé à se poser ce genre de question avant l'arrivée de Delilah dans sa vie ? Il avait toujours estimé avoir une réalité différente de celle des autres mais, là-dessous, se cachait la sombre conviction que Maison aussi faisait de lui un être à part.

Un seul mot vint heurter ses pensées : *Comment ?*

Comment un garçon pouvait-il vivre en orphelin, tout seul, sans que personne dans cette ville ne sache ce qui était arrivé à sa mère ?

Comment avait-il eu la chance de voir sa propre maison l'élever ?

Comment ne s'était-il pas aussitôt demandé, lorsque la maison s'était mise à terroriser Delilah, si elle n'avait pas également fait de mal à sa mère ?

Et si Maison n'avait jamais été gentille ? Et s'il avait passé toute sa vie dans une confiance aveugle

en ce qu'il considérait comme sa famille et qui n'était que... le mal ?

Luttant pour garder son calme, retenant ses larmes, il continuait à guetter le moindre indice de vie humaine dans la maison. Il rejeta le tas de courrier sur la table et entra dans Cuisine, se remplit un verre d'eau au robinet.

Tout en buvant dans ce verre qu'il tenait d'une main tremblante, il essayait de ne pas s'effrayer de l'étonnante obscurité de l'extérieur. La résurgence du feu dans l'âtre avait réchauffé les pièces du devant. Une assiette de petits gâteaux l'attendait sur le comptoir. Des pâquerettes sur le rebord de la fenêtre s'ouvrirent comme pour le regarder.

– Je crois que je vais monter dormir un peu, annonça-t-il.

Il prit une pomme dans le bac à légumes, se redressa en polissant la fine peau rouge sur l'étoffe de sa chemise.

– Je me suis endormi en répétant pour le concert du printemps, expliqua-t-il. Et j'ai horriblement mal dans la nuque. Un petit somme me fera le plus grand bien. On pourra vérifier les tuyaux d'arrosage quand j'aurai fini ?

Les pâquerettes semblèrent approuver mais ne se penchèrent pas vers lui quand il plaça son verre dans l'évier.

Il grimpa l'escalier marche après marche, en espérant ne pas avoir l'air trop anxieux. Tout paraissait si calme. Il s'était pourtant habitué à l'énergie que dégageait habituellement Maison, à cette constante impression de mouvement qui lui permettait de s'endormir la nuit sans avoir la sensation d'être seul. Il la captait dans les murs, sous le plancher, dans l'air. Aujourd'hui, elle était encore là, quoique différente.

Plus serrée. Plus tendue. Il se sentait comme enserré dans des muscles et il avait beau savoir que Maison ferait tout pour ne pas le blesser, il entendait pulser sa fureur.

Les lampes s'allumèrent dans l'escalier, mais dans un bourdonnement dissonant. Les marches grinçaient à chacun de ses pas, comme si elles étaient devenues moins solides.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Il déglutit si fort qu'il crut avoir rompu le pesant silence.

– Tu es fâchée contre moi ?

Une sorte d'appréhension lui enserra l'estomac et il se hâta de gagner le premier étage, les yeux sur la porte de sa chambre, au bout du couloir, les oreilles toujours aux aguets.

Il y avait un sac de voyage dans son placard et il eut presque envie de le remplir de vêtements, d'affaires de toilette et d'autres choses avant de tenter de prendre la fuite, mais repoussa aussitôt cette idée. Si Maison ne l'avait pas encore écrasé, c'était bien parce qu'il n'avait pas essayé de fuir.

Il s'assit sur son lit, prit son carnet de dessin et un morceau de fusain en s'efforçant de garder l'air calme. Comment faire pour rechercher sa mère alors que Maison pouvait épier le moindre de ses mouvements ? Jamais elle ne lui était apparue ainsi, sombre, morte, sinistre. Existerait-il bel et bien un moyen de la tromper ?

Il se rappela les matins où elle l'avait enfermé, faisant disparaître les poignées des portes et des fenêtres. Delilah assurait l'avoir vue se transformer physiquement le soir où elle était venue dîner. Et s'il existait en Maison des aspects qu'il ne connaissait même pas ?

Repérant une vieille boîte sur une étagère, il reprit un modèle d'avion qu'il n'avait jamais fini de monter, en marmonnant qu'il allait chercher de la colle. Il put ainsi fouiller dans de vieux tiroirs, inspecter des armoires qu'il n'avait pas ouvertes depuis des années, aller voir sous des coussins, sous

les lits. Maison parut presque prête à l'aider, écartant les meubles qui pouvaient le déranger, ouvrant des penderies pour lui. Il fouina ainsi dans tous les placards, passant les doigts le long des murs, à la recherche de toute irrégularité qui ne devrait pas s'y trouver.

Il découvrit quelques anciens flacons de cachets anti-migraine qui avaient dû appartenir à sa mère, mais pas de colle ni de pièce secrète.

Deux heures avant de rejoindre Delilah, il avait abandonné tout espoir de trouver quoi que ce soit.

Il remonta à l'étage, regagna sa chambre et s'arrêta net sur le seuil. Au beau milieu de son édredon parfaitement disposé se trouvait la photo de sa mère qu'il avait collée à l'intérieur du tiroir de la salle de bains.

Maison savait très bien ce qu'il cherchait.

L'atmosphère se rafraîchit, la pièce s'assombrit, comme si le soleil venait de se réfugier derrière les nuages. Des gouttes de sueur lui coulèrent pourtant dans le dos et il sentit la chair de poule sur ses bras et ses jambes.

Au-dehors, il apercevait le ciel bleu et les feuilles qui vibraient dans une brise légère mais, autour de Maison, tout paraissait obscur. Le jardin était plongé dans l'ombre. Le vent balayait les branches mortes de son cerisier préféré.

Un bruit retentit dans le couloir derrière lui. Un grondement qui semblait provenir du ventre d'un fauve, faisant vibrer les planches du sol, grimpant le long des murs, de plus en plus sonore, tel un frisson qui traverserait toute la maison.

Gavin calcula mentalement combien de pas il lui faudrait effectuer pour arriver là-bas.

S'il courait, il savait que Lit pourrait bouger et qu'il devrait alors sauter. Commode pourrait essayer de bloquer la porte. Le couloir était libre, mais Table pouvait vite lui fermer le passage, le ralentir ou même le faire tomber dans l'escalier.

Bon Dieu !

Il tâcha de repousser ces images de bagarre physique mais n'y parvint pas ; il se voyait déjà au pied des marches, la tête dans un sens, les jambes dans l'autre, les yeux vitreux. Maison préférerait-elle le laisser mourir plutôt que partir ? Il en eut le souffle coupé, porta une main à sa bouche pour ravalier la bile qui lui montait à la gorge. Il n'avait pas affaire à un adversaire déconfit et peiné. Il savait maintenant que Maison était prête à tout pour le garder.

Elle n'a jamais eu l'intention de me laisser partir.

Il jeta un coup d'œil sur les fenêtres de sa chambre, sur ces rideaux qui pouvaient l'envelopper, le ligoter. Par la porte ouverte, il regarda la fenêtre de la salle de bains qu'il avait laissée ouverte avec un morceau de bois.

Elle l'était toujours.

S'il faisait vite, il devrait l'atteindre et sauter dehors. Si Maison fermait le châssis, il pourrait encore briser la vitre. C'était sa seule issue. Il calcula la distance. Quinze pas. Juste ce qu'il lui fallait. Quinze pas d'ici à la salle de bains.

Vérifiant que le couloir restait désert, il respira et fonça.

Table du corridor grinça sur le sol en venant se planter entre lui et la porte, mais il plongea dessous, glissant sur le parquet ciré jusque dans le couloir. Son épaule heurta le mur qui se déplaça et changea de forme sous ses yeux ; soudain, il ne savait plus où il était. Normalement, il y avait un couloir sur sa droite, une porte juste ici, qui menait à la salle de bains – à la fenêtre – mais, là, plus rien. Rien qu'un papier mural qu'il n'avait encore jamais vu, couvrant des parois entrecoupées de

portes qu'il n'avait jamais ouvertes.

– Maman ! cria-t-il. Tu es là ? Maman !

Jamais il ne s'était entendu brailler ainsi. Il tapa sur les murs, y passa les paumes tout en essayant de se frayer un chemin à travers le couloir qui ondulait en tous sens.

Comme il n'avait pas le choix, il se mit à courir dans la direction opposée. Le sol se mouvait sous ses pieds, les planches s'écartaient dans des craquements assourdissants, se soulevaient devant lui, comme pour former une porte, après une porte, après une porte. Il en ouvrit une, puis l'autre et la suivante jusqu'à trouver un escalier qui ne menait nulle part, un mur de briques, des abysses noirs et glacés.

Derrière lui, toute la maison semblait secouée, envahie d'un tel froid qu'il voyait son propre souffle, sentait la brûlure du givre sous ses doigts. Le sol s'inclina soudain, le faisant tomber en arrière, sans qu'il cesse d'appeler sa mère. Ses doigts essayaient de s'accrocher au bois, ses ongles s'enfonçaient dans la surface gelée.

Une corde pendait au plafond, l'attache de la trappe qui menait au grenier. S'il n'y était jamais allé, il savait, pour l'avoir vue du dehors, qu'une fenêtre s'y trouvait. Il se débattit contre la houle du plancher pour s'accrocher à la corde, finit par l'attraper au bout de trois fois, et vit la trappe s'ouvrir, l'échelle se déplier pour atteindre le sol dans un craquement. Des cris retentirent, poussés par... qui ? Il n'avait jamais entendu d'autre voix dans cette maison, à part celle de Delilah, et pourtant... il avait l'impression de les connaître. Et si c'étaient les voix qu'elle avait entendues ? Celles qui provenaient de son cauchemar ? Elles prononçaient son nom, en cris et en sanglots provenant de toutes les directions. Les murs se courbèrent et la lumière brilla derrière les fentes du plâtre, comme si un train dévalait du ciel pour foncer sur la maison.

Gavin se précipita sur l'échelle qu'il escalada en s'accrochant de ses mains trempées de sueur, de sang et de Dieu sait quoi d'autre. Ses pieds dérapaient sur les barreaux, ses jambes ne lui obéissaient plus, molles d'effroi. Il avait vu tous les films d'horreur passés depuis quatre ans au cinéma de Morton, mais jamais il n'aurait imaginé une chose pareille. L'épouvante lui saisit le cœur, il n'avait plus l'impression d'habiter son corps. La douleur s'emparait de chacun de ses muscles.

– Arrête ! s'entendit-il crier. Je t'en prie, arrête !

Le sol du grenier semblait couvert de suie, en fait, de plusieurs centimètres de saleté, ce qui n'empêcha pas Gavin d'y entrer, dans un nuage de poussière qui lui retomba dessus tels des flocons dans une tempête de neige. Il avait essayé de monter dans ce grenier quand il était plus jeune sans jamais pouvoir en ouvrir la trappe. Il se demanda pourquoi tout d'un coup elle n'était plus scellée, si les tremblements qu'il sentait sous ses pieds y avaient suffi. À moins que ce qui la retenait n'ait finalement disparu pour suivre l'ordre général : emparez-vous de lui !

Il fouilla les lieux comme un fou, le regard bientôt attiré par deux lucarnes dans le fond. S'il parvenait à les atteindre, puis réussissait à les ouvrir, d'une façon ou d'une autre, peut-être pourrait-il se hisser sur le rebord, glisser le long des avant-toits ou, au pire, appeler au secours.

Il n'avait franchi qu'un pas quand il sentit quelque chose glisser le long de sa jambe, froid, dur, comme couvert d'épines, et vit qu'il s'agissait d'une plante grimpante qui tentait de s'enrouler autour de son genou tout en tirant sur son pied pour le faire tomber. La douleur lui tordit le torse puis tout l'avant du corps et il atterrit lourdement sur le sol. Pris d'une quinte de toux, les poumons emplis de poussière, il était au bord de l'étouffement.

Il roula sur le dos en essayant de reprendre son souffle, cligna des yeux pour distinguer quelque chose dans l'obscurité, la vision brouillée. Des silhouettes flottaient au-dessus de lui, voletant entre

les poutres.

Cher Gavin.

Notre Gavin.

Elle non plus n'a pas pu t'avoir.

L'emprise de la plante se durcit, s'emparant complètement de sa jambe, puis de sa taille, le ramenant lentement vers la trappe.

– Non !

Il voulut hurler, mais toussait encore par manque d'air. Ses doigts s'agrippèrent au sol, mais des échardes s'infiltrèrent sous sa peau et il chercha à l'aveuglette quelque chose à quoi s'accrocher.

Il se sentait ramené vers l'échelle, dans des vibrations qui donnaient l'impression que la maison allait s'écrouler d'un instant à l'autre. Des voix qu'il n'avait jamais entendues, rêches et malingres, épaisses et grasses, emplissaient le vestibule et les pièces en dessous de lui.

Gavin.

Regarde ce que nous avons fait pour toi.

Il n'avait aucune envie de mourir là ; or, s'il ne se défendait pas, c'était exactement ce qui lui arriverait. L'image de son corps brisé au pied de l'escalier ne provenait pas que de son imagination ; cela allait se produire. Si ce n'était dans l'escalier, ce serait enroulé dans un rideau de douche qui le maintiendrait sous l'eau, ou empoisonné par de la mort-aux-rats dans les petits gâteaux, ou bien brûlé dans un incendie pendant son sommeil. Ce n'était pas la maison où il avait grandi. Ce n'était pas celle qui s'était occupée de lui quand il était malade et qui l'avait écouté parler d'avions des heures durant et qui lui avait donné des livres pour répondre à ses questions sur les planètes et les étoiles.

Tout comme l'une des statuette de Belinda Blue dans son vaisselier, Maison l'avait gardé ici comme un jouet dans une vitrine.

Attrapant un des barreaux de l'échelle pour garder son équilibre, il balança un coup de pied à ce qui le retenait mais dérapa et heurta le bois du menton. Il cria de douleur. Cri qui parut distraire suffisamment Maison pour que la plante grimpante relâche son étreinte. Gavin tomba sur le plancher mais parvint à sauter de côté et à redescendre l'escalier en courant. Un coup de fouet retentit, accompagné d'un courant d'air qui lui passa près de la tête, puis un autre qui, cette fois, lui ouvrit le visage. Dans un nouveau cri, il porta les mains à sa joue et sentit un liquide lui ruisseler dans le cou. Un goût de sang lui emplit la bouche, une odeur de poussière et de bois moisi lui envahit les narines.

– Maman !

Les yeux pleins de larmes, il eut du mal à distinguer quelque chose dans l'obscurité ; il ne savait plus où il était. Il voulut tâter les murs pour au moins les suivre, mais se sentit collé contre une tapisserie froide et humide qui ondulait sous ses paumes.

Sursautant, il courut à l'aveuglette vers une lueur qui semblait briller devant lui, à travers une fenêtre. Il distingua son jardin derrière les vitres, non plus mort et sec mais vert, resplendissant. Il y avait des gens dedans, qui se lançaient des balles sous le soleil. Sans trop savoir ce qu'il voyait, si c'était réel ou encore un piège, il continua. Il devait parler à ces gens.

– Au secours ! hurla-t-il. Aidez-moi !

Ils ne levèrent pas la tête. Il tira de toutes ses forces sur le châssis, mais rien ne bougea.

– Au secours ! reprit-il en tambourinant aux carreaux.

Du regard, il chercha ce qui pourrait l'aider à briser la fenêtre. Une lampe gisait sur le sol, aussi

immobile et sans vie que les autres. Il l'attrapa et en donna un coup dans la vitre qui explosa, secouant toute la maison dans un concert de cris de douleur et de désespoir. Il envoya promener les éclats à coups de pied sans se soucier d'y déchirer le bas de son pantalon. C'était son dernier espoir. Il grimpa sur le rebord, jeta un coup d'œil derrière lui. L'obscurité semblait tourbillonner et vibrer sur place. Retenant son souffle, il sauta.

Quand Gavin rouvrit les yeux, il n'était pas dehors.

Il essaya de percevoir ce qui se trouvait devant lui mais n'y parvint pas. Une douleur lancinante envahissait la moitié droite de son corps et il s'aperçut que quelque chose lui retenait les bras sur les côtés, l'emmaillotait du torse aux pieds. Une puissante pression lui donnait de plus en plus de mal à respirer. Chaque centimètre de sa peau le faisait souffrir. Il sentait le poids d'un mur dans son dos, mais l'obscurité avalait tout. Il ne voyait que du noir, un noir pesant, profond.

On n'entendait plus aucune voix, rien que son souffle haletant, alors qu'il tâchait de trouver un peu d'air. Il aurait bien crié s'il l'avait pu, mais sa bouche muselée semblait remplie de poussière humide. Un linge. Un bâillon. Au milieu de son grand jardin, la maison était bien isolée du voisinage. Personne ne l'entendrait s'il criait.

Il sentait encore l'odeur de la terre. Sans trop savoir pourquoi, l'expression « tombe fraîche » lui vint à l'esprit. Il se demanda d'où provenait cette émanation, si Maison ne s'était pas ouverte en deux, du toit aux fondations. On aurait dit des effluves de viande pourrie, d'asticots, et il tenta encore de se débattre pour essayer de respirer.

Il aurait voulu se retrouver dans l'innocence d'un an auparavant. Il voulait sa chambre et son lit tiède. Mais, par-dessus tout, il voulait Delilah. Et qu'elle soit saine et sauve. Il savait bien maintenant que s'il parvenait à s'en sortir, d'une façon ou d'une autre, il ne s'échapperait jamais. L'être aimable qui avait vécu ici et veillé sur lui avait disparu pour laisser la place à un monstre. Et celui-ci le suivrait, ici, ou dans la rue, ou dans des centaines de rues, le pourchasserait, le ramènerait de gré ou de force et le garderait ici pour l'éternité. Maison ne savait peut-être pas qu'il pouvait changer, que si elle le tuait, il ne redeviendrait pas bébé Gavin, ni même le Gavin avec son cône de glace dont le portrait était accroché dans le couloir du premier.

Comme si elle lisait dans ses pensées, il sentit quelque chose onduler autour de lui, le serrer. « Chhhut, sifflait-elle. *Chut.* »

Finalement, durant une minute – rien qu'une minute – il se laissa aller à hurler encore, de chagrin, d'horreur, parce qu'il était aveugle. Maison ne l'avait pas encore tué. Elle attendait. Et s'ils se connaissaient tous les deux aussi bien qu'il le croyait, il savait exactement ce qu'elle prévoyait.

Delilah devait l'attendre à la banque à onze heures, comme prévu ; elle comprendrait vite qu'il n'allait pas venir. Alors elle viendrait le chercher, dans l'espoir de le sauver. Maison le savait très bien.

Elle ne l'avait pas encore tué car il lui servait maintenant d'appât.



29

Elle

Une fois qu'elle eut atteint le perron, Delilah se rendit compte qu'elle avait oublié à peu près un million de choses. À commencer par la porte d'entrée : serait-elle seulement ouverte ? Ou allait-il falloir casser un carreau pour entrer ? Elle jeta un coup d'œil aussi apeuré que soulagé sur la hache qu'elle tenait toujours à la main. Les carreaux étaient-ils seulement faits de verre ici ?

Un son retentit derrière la lourde porte, un profond grognement qui secoua toute la façade, vibrant à travers les bardeaux et les fenêtres closes. Maison savait qu'elle était là.

Delilah ferma les yeux, prit une longue inspiration.

Cette fois, ça y est.

Elle cherchait l'inspiration parmi toutes les héroïnes qu'elle avait adorées petite fille : Buffy le poing serré autour d'un pieu. Michonne brandissant son scintillant katana. Kirsty Cotton contre Pinhead, Ginny contre Jason. Clarice Starling face à Hannibal Lecter, Alice Johnson contre Freddy Krueger – *deux fois.*

Cette maison s'attend à ce que tu échoues.

Mais à l'idée que Gavin lui aurait ouvert s'il en avait eu la possibilité, qu'il ne le pouvait donc pas et qu'il était piégé là-dedans – *vivant, par pitié, qu'il soit vivant !* – elle continua. Elle leva la main sur la poignée, ravalant un cri terrifié et sautant de côté lorsque quelque chose jaillit sur le bois de la porte, des images de bêtes hurlantes aux têtes horriblement torturées, aux dents maculées de sang, aux griffes capables de la couper en deux. Elles semblaient prendre forme sur le panneau, tourbillonnant devant elle, se pressant, s'effaçant, cherchant à l'atteindre ; d'un seul coup, Delilah fut prise d'une pensée sinistre : et si l'une d'elles parvenait à se libérer ?

Depuis le trottoir, Vani cria :

– Vous devez entrer, Delilah !

Elle les vit tous les deux, Dhaval et sa mère, arriver en courant au coin de la maison. Dans un profond soupir tremblé, Delilah bouscula les démons grinçants, poussant un cri quand l'un d'entre eux lui saisit le bras. Des dents s'enfoncèrent dans sa chair, mais elle le frappa de sa main libre et saisit la poignée.

La porte sursauta mais s'ouvrit et Delilah fut entraînée à l'intérieur, trébuchant sur le parquet tandis que le panneau claquait derrière elle. Dans un bruit sec, l'extérieur disparut, comme pour mieux l'enfermer, et tout en contemplant le vestibule décrépit, elle se demanda dans une palpitation fiévreuse si l'opposé était vrai : quelqu'un dehors pourrait-il entendre ses cris ?

La maison paraissait abandonnée : les meubles s'écroulaient, les murs suintants s'affaissaient. Des toiles d'araignées pendaient au plafond et dans tous les angles. Des piles de bois carbonisé débordaient de la cheminée, de la cendre maculait le sol. Ce qui avait si bien entretenu ces pièces avait totalement abandonné le rez-de-chaussée. Pour un peu, Delilah croirait s'être trompée de maison. En fait, Gavin avait dû partir depuis longtemps et ces quatre derniers mois dans ces lieux

monstrueux ne provenaient que de sa propre imagination.

Un bourdonnement s'éleva des planches du premier étage, lui indiquant que tout se passait là-haut.

Avec Gavin.

Frissonnante, elle s'inquiéta davantage de cette atmosphère gelée. Ce froid n'avait rien de naturel ; il descendait du plafond, épais, givré, et se répandait sur sa peau, avec ses doigts glacés qui se glissaient sous le col de son t-shirt, le long de sa poitrine et de ses côtes. Elle se frotta les bras et appela :

– Gavin ?

Les bruissements cessèrent et le silence fit le vide dans ses pensées. *Bizarre que le silence puisse paraître si dévorant.*

Dans ce genre de moment, Delilah avait toujours imaginé qu'elle pourrait se montrer soit courageuse soit muette d'épouvante, pourtant elle ne ressentait aucun de ces sentiments extrêmes. Elle restait en alerte, guettant plus intensément que jamais le moindre son humain.

Cependant, le petit grondement fou qui lui parvint n'avait rien d'humain. Monté d'un entrebâillement invisible sur sa gauche, il ne fit que la glacer par son agressivité.

S'ensuivirent des craquements de bois, des fractures de plâtre.

Le cœur battant, Delilah ravala un sursaut de panique et s'élança vers l'escalier tout en luttant contre la frayeur que lui inspirait ce vide. On ne voyait plus aucun meuble, comme s'ils s'étaient rassemblés dans une seule pièce pour mieux la piéger.

– Gavin ?

Elle sursauta en voyant la télévision s'allumer à quelques pas de l'endroit où elle se tenait. Comment se faisait-il qu'elle ne l'ait pas encore repérée ?

– Gavin ?

Dans la boîte noire retentissait sa propre voix, cassée, tristement copiée sur elle-même.

– *Gavin, ta maison va me tuer et tu n'y peux rien.*

– Non, dit-elle en trébuchant vers le mur.

Elle s'y appuya, faisant claquer la hache contre le plâtre.

– Dis-moi où il est, reprit-elle.

Sa propre voix ricana doucereusement.

– *Dans tes rêves, Delilah.*

Elle se sentit prise de petits sanglots hystériques qui lui envahirent la gorge. La voix sortie de la télévision se déforma pour se transformer en un cri perçant.

– *Ne pleure pas, ne pleure pas, pleurnicheuse, ne pleure pas, ne pleure pas, pleurnicheuse, ne pleure pas, ne pleure pas.*

Elle pouvait rester plantée là, terrifiée par cet écran qui s'était allumé tout près d'elle. Elle pouvait se laisser engloutir par ce moment, le cœur battant si fort qu'elle crut en mourir ; ça ne l'empêchait pas, à l'idée de ce qui pouvait l'attendre là-haut, de transpirer, de pleurer à chaudes larmes.

Sauf, songea-t-elle, si elle parvenait à grimper au premier et à faire parler sa hache.

Tremblante, elle balança son pied de toutes ses forces dans la télévision, qu'elle envoya contre le mur opposé. Des craquements de verre emplirent le couloir. Des vrilles de papier tombèrent à ses pieds en crissant, lui picotant la nuque, de plus en plus fort, à mesure qu'elles lui atteignaient la peau.

Elle les chassa d'une main, avant de taper à nouveau dans la télévision, puis saisit la rampe et se précipita dans l'escalier.

La maison va essayer de t'avalier, se dit-elle. Mais tu es plus rapide, plus intelligente. Prouve-le.

Sous le vent et les chuintements, les petits gloussements hallucinés et le froid glacé, Delilah commençait à percevoir un léger bruit creux. Quelque chose vint à plusieurs reprises frapper un mur dans un

poc, poc,

poc,

poc... poc, poc.

Il ne semblait pas vraiment menaçant comme tout le reste autour d'elle. Il semblait réel et Delilah s'empourpra, comprenant soudain.

– Gavin ! cria-t-elle en grim pant les marches deux à deux.

Se prenant les pieds dans le tapis, elle tomba en haut de l'escalier, heurta du genou la table qu'elle envoya promener à son tour.

– Gavin ! Gavin !

Le bruit s'arrêta avant de reprendre, plus rapide, plus fort, plus intense, jusqu'à ce que deux sons se répercutent régulièrement. Les pieds de Gavin tapant dans le mur ? Et s'il ne pouvait pas parler ? Prise d'effroi, elle redoubla de vitesse. Mais, à mesure qu'elle progressait, la longueur du couloir semblait augmenter et il se mettait à tourner, à rétrécir, l'entraînant dans un véritable labyrinthe de virages et d'impasses. Le tapis se déroba sous ses pieds, la faisant reculer.

Elle donna un coup d'épaule sur la porte de la salle de bains et la referma si violemment que celle-ci se fendit en claquant. Un sang épais jaillit de l'entaille pour aller s'égoutter dans le couloir, léchant les pieds de Delilah.

Sans prendre garde au chemin parcouru ni aux dizaines de fois où elle se retrouva sur le palier pour repartir ouvrir d'autres portes, s'enfoncer davantage dans le labyrinthe de la maison, elle constatait seulement que le bruit de Gavin tapant dans le mur ne diminuait jamais. Il restait constamment sur sa gauche. Elle s'arrêta net, reprit sa respiration, essuya la sueur de son visage.

Elle ferma les yeux, sans tenir compte de la montée des flaques de sang sur ses talons, tandis que les jacasseries reprenaient si fort sous ses oreilles qu'elle eut peur de toucher ceux qui les émettaient.

La maison pouvait fabriquer les illusions qu'elle voulait, Gavin n'avait pas bougé.

Le sol sursauta quand elle se retourna pour faire face au mur, tandis que le froid augmentait violemment et que le couloir semblait encore rétrécir.

– *Va*, siffla la maison. *Va !*

– C'est du cinéma, balbutia-t-elle en sortant la lampe torche de sa poche. Il est là-bas, depuis le début. C'est du cinéma, Delilah. C'est du cinéma.

Le sang ne parvenant pas à détourner son attention, ce fut une procession d'insectes qui longea le bord de ses chaussures et, quittant les plinthes, vint se faufiler sous son jean, à même sa peau, sur ses cuisses, jusqu'à ses hanches. Elle les sentit grouiller sur son abdomen, comme pour l'éloigner du mur la séparant de Gavin.

– C'est du cinéma ! cria-t-elle en pointant la lumière sur le mur afin d'évaluer où elle devait planter sa hache.

Toute la surface était d'un blanc aveuglant. Elle rangea la lampe dans sa poche et souleva la hache. Des tableaux lui volèrent dans les jambes, dans le dos, manquant sa tête de justesse avant d'atterrir

sur le parquet.

Delilah sentait les esprits qui l'envahissaient, tâchant de s'en prendre à ses vêtements, à sa peau. Elle en ressentait des picotements, de froid ou de chaleur, comme si des doigts maladroits essayaient de la tirer mais, pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la maison, elle éprouvait un sentiment de triomphe. Ils étaient faibles physiquement. S'ils restaient dans la maison, il faudrait que celle-ci s'écroule pour vraiment lui faire du mal, de même qu'à Gavin. En dehors de cela, ce n'étaient que des leurre.

– Gavin, recule ! cria-t-elle. Je traverse le mur !

Un cri étouffé lui répondit et la haine de Delilah envers la maison ne fit que décupler, à lui en bouillir les sangs. Gavin était bâillonné là-dedans, rendu muet, immobilisé par ce qui, toute sa vie, prétendait l'avoir aimé.

– Espèce de monstre !

Là-dessus, elle envoya la hache aussi fort qu'elle le put dans le mur.

La maison cria, de mille voix douloureuses et furieuses, un coup de vent brutal traversa le couloir avec une telle force que Delilah faillit perdre l'équilibre ; mais elle se retint et consolida sa position, sifflant entre ses dents, alors qu'elle frappait de nouveau le mur. Le sang coula sur la tapisserie, suivi d'un liquide plus épais, une illusion d'organes, de cœurs et d'intestins qui tombèrent sur le sol.

Avec un cri étranglé, Delilah sauta en arrière, s'accorda trois secondes pour surmonter le choc.

C'était du cinéma.

Les insectes rampaient maintenant dans son cou, sur son visage, mais elle ferma la bouche, respira par le nez – *c'est du cinéma ; c'est du cinéma* – et se remit à frapper le mur avec une violence redoublée.

Il y avait une grande différence entre balancer sa hache et la porter. C'était une arme très lourde avec son énorme lame, mais Delilah mettait plus de conviction chaque fois qu'elle l'enfonçait dans le mur ; jusqu'à ce qu'un courant d'air souffle dans le couloir glacé.

Le visage de Gavin apparut dans la fente, la bouche bâillonnée d'un linge, les joues, le nez, le menton égratignés, couverts de poussière et de sang séché. Cependant, lorsqu'elle croisa ses yeux terrifiés, elle laissa échapper un sanglot, désespérant de ne pouvoir encore arriver jusqu'à lui.

– Recule, Gav. J'y suis presque. Tiens bon. J'arrive. J'arrive.

Il hocha la tête, le regard suppliant, puis disparut à sa vue.

La fente dans le mur s'agrandissait à chaque coup de hache ; jusqu'au moment où Delilah ne sentit plus ses bras. Mais l'espace dégagé était assez grand pour lui permettre de s'y faufiler et elle s'y jeta, la tête la première, pour atterrir sur lui.

Tout de suite, elle eut envie de l'embrasser, sur le visage, partout, mais, déjà, ses mains lui dégageaient la bouche de son bâillon puis détachaient les liens qui enserraient tout son corps.

Dès qu'il fut libéré, Gavin poussa un hurlement, s'étira, se cambra ; à croire qu'il était ainsi immobilisé depuis des heures. Son cri parut horrible de souffrance à Delilah, plus torturé que tout ce qu'elle avait entendu le temps d'arriver jusqu'à lui. Il exprimait ainsi sa défaite, sa colère mais, avant tout, la plus effroyable épouvante. Était-il ainsi ligoté depuis son arrivée dans la maison ? Il semblait faible et déshydraté, pâle, abattu.

– Lilah, geignit-il. Il faut qu'on sorte d'ici.

Elle fit oui de la tête et attaqua de nouveau la fente dans le mur pour l'élargir encore, envoyant autour d'eux des morceaux d'une substance poisseuse dont elle préférait ne pas connaître la provenance. Elle avait presque l'impression d'attaquer un torse, d'envoyer sa hache à travers des os

et du cartilage, des muscles et des organes. Elle avait les mains couvertes d'une matière sombre et humide, et ce qu'elle avait pris jusque-là pour du bois émettait d'étranges bruits de succion sous ses coups.

– Gav, prends ma main.

Il la saisit, encore secoué, abasourdi, tandis qu'elle le guidait à travers le mur. La maison sursauta autour d'eux, des nuages de poussière et de débris s'amoncelaient sur leurs visages. Gavin la fit passer la première puis se faufila à son tour dans le trou, mais une énorme secousse agita toute la bâtisse et, dans un craquement écoeurant, son bras claqua sous une planche écroulée.

Il hurla de douleur, fermant les yeux tout en essayant d'écartier la planche de l'autre main. Delilah courut sur les tableaux cassés et le tapis déchiré pour lui venir en aide et aperçut son bras tordu dans le mauvais sens et qui pendait lamentablement. Le teint blême, il la regardait sans la voir.

– Gavin ! s'étrangla-t-elle.

Nauséuse, elle se prit les côtes entre les bras.

– Gavin, regarde-moi.

Il leva les yeux sur son front, sur ses joues, mais son expression s'illumina lorsqu'il retrouva enfin son regard.

– On n'a plus qu'à sortir, d'accord ? demanda-t-elle. Ensuite, on pourra s'en aller, et tout se passera bien. Je ne te lâche pas. Il faut que tu te lèves et me suives dans l'escalier, à travers la cuisine et dans le jardin.

Visiblement choqué, il hocha tout de même la tête. Elle ignorait combien de temps il parviendrait à supporter la douleur – sans doute intolérable et, à le voir grimacer ainsi, elle comprenait qu'ils devaient faire vite. Jamais elle n'avait ressenti une telle impression d'urgence mais elle ne pouvait penser qu'à une seule chose : leur fuite. Peu importait ce qui se passerait ensuite. Avant tout sortir de cette maison, de peur qu'elle ne s'écroule autour d'eux. Delilah voyait déjà le plafond fendillé du couloir, la crevasse dans le parquet. La maison avait fait tout ce qu'elle pouvait pour les empêcher de partir mais, jusque-là, ils avaient tenu le coup. Sauf qu'elle ignorait comment ils allaient arriver jusqu'au jardin.

Gavin se leva en titubant, gémissant de douleur. Il ferma encore les yeux et tendit sa main valide vers elle, l'appelant à l'aide.

– Regarde ce que tu as fait ! cria Delilah à la maison.

Elle ôta vivement sa veste pour aider Gavin à en envelopper son bras blessé.

– Regarde ce que tu lui as fait ! Il t'aimait ! Il avait besoin de toi ! Tu l'as piégé, tu lui as fait peur, tu l'as brisé !

La poussière retomba, les murs cessèrent leurs bredouillages, le tapis ne bougeait plus ; tout était calme, non pas comme avant la tempête mais plutôt après...

Cependant, Delilah ne se fiait pas à ce silence alors qu'ils remontaient ensemble le couloir. Ils débouchèrent sur l'escalier habituel, qui menait au vestibule, à la salle à manger, à la cuisine. Delilah sentait chacun des fantômes qui les suivaient, qui s'agitaient dans leur dos pendant qu'ils traversaient la paisible cuisine puis franchissaient la porte menant au jardin.

Voilà tout.

À cette différence près que ce calme se transforma en un violent orage lorsque les esprits de la maison aperçurent Dhaval agenouillé dans l'herbe ; il faisait signe à ses amis de le rejoindre d'un air tellement confiant que Delilah sentit ses jambes flageoler, elle trébucha sur la pelouse avec Gavin et le saisit aussitôt dans ses bras.

– Reste avec moi, lui murmura-t-elle à l'oreille. Reste avec moi, d'accord ?

Il fit oui de la tête, incapable d'émettre une parole, appuya le visage dans sa nuque trempée pour respirer de profondes goulées d'air. Delilah ignorait totalement ce qui allait se passer maintenant. La pelouse était brune et craquante sous leurs genoux. Les arbres pliaient sous le vent. Il n'y avait aucun fruit, aucun sens de la famille ici. Et rien n'était encore garanti. Delilah, Vani, Dhaval et Gavin pouvaient irriter ces spectres, les attirer encore sur eux dans la plus furieuse des tempêtes, et ils resteraient piégés dans le jardin.

Il lui suffisait de regarder Gavin pour comprendre que rien n'était joué. Qu'ils pouvaient encore tous mourir.

Pourtant, elle éprouvait un calme profond : *on pourrait tous mourir maintenant*. Les fantômes semblaient hésiter – fallait-il rester près de Gavin ou s'en prendre à Dhaval ? – alors qu'ils auraient pu facilement déraciner un arbre, écraser la maison, ouvrir la pelouse dans un gouffre béant qui les avalerait tous.

Le sol trembla sous eux et, à l'intérieur de la maison, retentirent une série de craquements : les murs qui s'écroulaient, les meubles qui se brisaient, les fenêtres qui s'effondraient tandis que les esprits s'envolaient dans les airs.

Impossible de se concentrer sur les centaines de nuages dans le ciel, sur les ondulations de chaleur transparentes. Cependant elle les sentait, qui ne faisaient pas que tourbillonner mais aussi bouillonner, crier au-dessus d'elle en une terrifiante vocifération.

À une vingtaine de pas de là, Vani et Dhaval restaient agenouillés, dans les bras l'un de l'autre, en priant pour que ces esprits disparaissent.

Tout cela faisait un bruit insupportable. Leurs prières. Les poltergeists qui criaient et tambourinaient au-dessus de leurs têtes. La structure de la maison qui s'écroulait.

Un mouvement capta son regard, derrière cet essaim de terreurs : dans la maison, des bras s'agitaient en tous sens, des mains frappaient les carreaux, une bouche s'ouvrait en un appel silencieux.

Une femme. C'était une femme derrière la fenêtre, qui criait.

Delilah cria à son tour et se redressa. Gavin laissa échapper un sourd geignement.

C'était un piège.

C'était du cinéma.

Mais si c'était

si c'était

si c'était...

Gavin ne se pardonnerait jamais d'être parti sans elle.

Se relevant avec peine, Delilah le laissa sur la pelouse.

– Lilah, balbutia-t-il. Ne retourne pas là-bas...

Mais elle était déjà partie, les bras tendus devant elle pour bloquer l'assaut des débris, de la poussière et de cette terre noire et pourrie. La cuisine avait commencé à se creuser, si bien que Delilah prit garde où elle posait les pieds et préféra sauter par-dessus une large crevasse au sol pour atterrir dans le vestibule. L'escalier ne présentait plus qu'un amas effondré et elle dut se servir de la hache pour se frayer un chemin parmi ces décombres. Le bois et le verre déchiraient ses vêtements, ses cheveux, sa peau et, une fois atteint le sommet, elle dut respirer un grand coup de poussière pour écarter la panique alors qu'elle ne savait plus du tout où elle se trouvait dans la maison.

– Hilary ! Venez vers moi ! cria-t-elle.

Un bruit sourd retentit derrière elle, au fond de la maison. Ce pouvait être quelqu'un qui jetait quelque chose contre un mur ou à travers le sol du grenier. Ce pouvait être une chambre qui s'écroulait. Mais, quelques secondes plus tard, Delilah perçut un gémissement épouvanté. Sans en écouter davantage, elle se remit à courir sur le bois brisé et le plâtre éclaté, frappant un mur avec sa hache.

Les structures étaient faites d'un bois sec qui produisait de dangereux éclats et, le cœur lourd, elle s'avisa qu'elle n'était pas tant en train de se battre contre une maison hantée que d'assister à l'effondrement d'une vieille demeure.

Frappant le mur de ses bras épuisés, elle se mit à sangloter en sentant le poids de la folie s'insinuer en elle. Elle ravala d'énormes soupirs, laissa échapper des cris aigus. Y avait-il vraiment quelqu'un encore dans cette maison ? N'avait-elle pas perdu l'esprit ? N'allait-elle pas finalement mourir dans l'éboulement ?

Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à frapper, à créer un trou large de quelques dizaines de centimètres, et son cœur cessa de battre.

Une femme se tenait à l'intérieur.

Elle était menue. Flétrie. Sa chevelure brune indisciplinée avait viré au gris ; son dos s'était courbé et ses bras apparaissaient maigres et faibles.

– *Delilah.*

Celle-ci ouvrit la bouche, écarquilla ses yeux pleins de larmes.

– Hilary ?

– Je suis réveillée, dit la femme d'une voix rauque. Sortez-moi de là.

Pas le temps de lui demander depuis quand elle était là ni comment elle connaissait son nom, ou si elle était juste bien réelle. Delilah recula vers le mur qu'elle avait sauvagement entamé et y fit passer Hilary en la tenant par la main. Elles sortirent de l'autre côté sans tenir compte de ces bruits d'étoffe déchirée, de ce cri lorsqu'un objet pointu frappa la jambe d'Hilary. Delilah recula, l'attirant dehors, puis se tint dans le couloir, emmenant la mère de Gavin dans son sillage alors que la maison s'écroulait au fur et à mesure de leur passage : les plafonds qui s'émiettaient, les sols qui se désintégraient, les murs qui prenaient feu. Elles descendirent l'escalier en ruine, puis Delilah dut pratiquement porter la femme dans le couloir vers la cuisine et par la sortie de derrière. Le feu les suivait, venant parfois lécher le dos du t-shirt de Delilah, la pointe de sa natte.

Celle-ci se laissa tomber sur l'herbe à côté de Gavin, se pelotonnant contre lui et sanglotant encore plus fort à mesure qu'elle prenait conscience de ce qui venait de se passer : elle aurait pu mourir là-dedans et alors, qui aurait veillé sur lui ?

Hilary s'effondra auprès d'eux, et son fils se tourna vers elle, l'air stupéfié. Son choc s'exprima en violents sursauts qui secouèrent Delilah.

– C'est elle ?

– Je crois.

Il tendit son bras valide vers Hilary, pour lui prendre la main. Elle était inconsciente, minuscule tas de vêtements noirs sur la pelouse.

Le feu dans la cuisine explosa comme un coup de tonnerre et Delilah comprit sans l'ombre d'un doute que cela marquait soit leur victoire soit leur fin à tous. Des ombres se glissèrent dans ses vêtements, des doigts glacés se promenèrent sur sa peau. Ses oreilles résonnaient des gémissements inarticulés des poltergeists dont elle apercevait par flashes les bouches béantes et putrides, tout près de son visage, jusqu'à ce qu'ils se dissolvent dans l'ombre. Et ils revenaient, la heurtaient,

l'encerclaient, s'éloignaient en une boucle sans fin ; leur haleine évoquait un siècle de pourriture et de désespoir ; leurs corps informes lui flagellaient la joue comme autant de lanières glacées.

Elle n'avait jamais perçu de tels sons, une telle épouvante. Impossible de couvrir Gavin de son corps, cependant elle essaya, autant qu'elle le pouvait, posant ses épaules tremblantes sur les siennes, lui enveloppant la tête de ses bras comme pour lui faire un rempart.

Il ne réagissait plus. Complètement immobile, au point qu'elle l'aurait cru mort si elle n'avait capté le souffle léger qu'il exhalait sur son cou. Elle se savait impuissante à saisir l'horreur qui l'habitait devant un tel spectacle, mais sentait les larmes de ses joues collées contre sa nuque avec une telle force qu'elle en garderait la marque à jamais.

Le vent balaya ses cheveux. Un million de pointes atterrirent sur elle, de toutes tailles, comme pour tenter de l'écarter de lui. Elle tint bon en leur criant de s'en aller dans ce ciel noir comme en pleine nuit.

Dhaval et Vani arrivèrent en rampant près d'eux et, à leur tour, enveloppèrent Gavin de leurs bras en proclamant leur soutien par-dessus les criaileries discordantes :

– *Nous ne vous laisserons pas l'emmener.*

– *Il ne viendra pas avec vous.*

Au milieu de ce glacial vacarme, de ces griffures, de ces atroces non-visages mutilés, une évidence frappa Delilah telle une bouffée de douceur : *On ne peut pas me blesser ainsi, c'est du cinéma.* Ses lésions provenaient des objets qu'elles jetaient, non des terreurs elles-mêmes. Sans la maison, elles n'étaient rien du tout.

Le ciel se rida et s'éclaircit et, dans une légère poussée sur sa poitrine, un bruit sec dans ses oreilles, le monde trembla puis le silence retomba.

Ce silence était tel, en fait, qu'il en devenait oppressant, comme s'ils se retrouvaient tous enfermés dans un pot de verre. Il frappait à ses oreilles, poussait, poussait, poussait jusqu'à éclater, jusqu'à ce que la brise revienne, agitant les branches légères du cerisier. Un parfum de printemps emplit l'herbe et la boue sous leurs genoux, mêlée de bois brûlé et de ciment brisé. Gavin se tourna vers la maison et Delilah suivit son regard.

L'édifice tenait à peine debout : des clous pendaient aux bardeaux, la peinture ruisselait sur la façade penchée vers le sol. Les fenêtres étaient brisées, le perron à moitié écroulé. À croire qu'une tornade était passée par là.

Toute vie avait quitté la maison.

Alors Gavin se pencha vers sa mère, le visage grimaçant.

Delilah ferma les yeux et s'effondra contre lui, pour ne plus les rouvrir avant de sentir le soleil percer à travers une fenêtre tandis qu'une main douce la secouait pour la réveiller.



30

Lui

Elle était si courageuse ! Il avait compté dix-sept points de suture rien que sur son visage mais, quand elle ouvrit les yeux et le vit, son expression ne marqua aucune frayeur, juste un immense soulagement.

Elle s'assit lentement, regardant autour d'elle, et finit par remarquer les vêtements qu'il portait : une chemise de coton.

– On est à l'hôpital, expliqua-t-il. Ils nous ont emmenés là après... enfin...

Bien que ses souvenirs remontant à un jour et demi ne soient qu'un turbulent mélange d'images fragmentées par l'effroi et l'horreur, il se rappelait combien il avait fallu de calme et de détermination pour les séparer la veille au soir, une fois que la première ambulance eut emmené sa mère. Il s'était tant accroché à Delilah que ce souvenir en restait clair au milieu du chaos des flashes, des journalistes, de la folie de la découverte.

Il se rappelait avoir supplié les infirmiers de le laisser monter avec Delilah dans l'autre ambulance.

Il se rappelait, après une heure de confusion où grouillaient policiers, pompiers et infirmières, l'arrivée de cette femme – Gayle – venue précisément pour le voir, pour s'occuper de lui. Et tout le monde comprit alors : Gavin avait toujours cru qu'il habitait seul dans cette maison. Mais non : sa mère y était restée enfermée, tout juste gardée en vie dans une chambre secrète, à côté de la sienne.

Gayle le prit dans ses bras, lui promettant que jamais personne ne le séparerait de Delilah.

Pour un peu, il s'en serait voulu de cette hystérie, s'il n'en sentait encore l'inquiétude dans sa poitrine et le long de sa colonne.

Mais, finalement, les douces paroles de Gayle et la vue des parents de Delilah, muets de stupéfaction derrière elle, lui avaient permis de la laisser emmener, inconsciente, dans une autre ambulance, tandis qu'on commençait à examiner son bras brisé.

– Après tout ça, j'ai fini par m'évanouir ? s'écria-t-elle indignée.

Il lui décocha un petit sourire.

– Disons que tu avais choisi le meilleur moment pour ça. Je dois te remercier de ne pas l'avoir fait avant.

– Et toi, ça va ?

Tendant la main, elle l'attira contre elle. À mesure que les souvenirs lui revenaient, elle tremblait de plus en plus fort. Ça lui était arrivé, à lui, ce matin, quand il s'était réveillé dans une brume de sédatifs pas assez forts pour lui faire tout oublier.

– Gavin, oh, mon Dieu !

Sentant les secousses qui agitaient ses bras, il se rappela qu'elle les avait épuisés à frapper les murs de sa hache, et que Maison ne les avait pas épargnés en lançant dessus toutes sortes de fragments de bois et de ciment pour l'arrêter. Combien de temps avait-elle subi ces attaques, d'abord pour le libérer, lui, ensuite sa mère ?

Accroché à elle, il lui raconta tout ce qu'il se rappelait : d'après lui, une fois que le silence était retombé, il n'avait pas fallu une minute à la police pour arriver. Les agents avaient commencé par menotter Dhaval et Vani, avant d'interroger Gavin, mais, malgré leur scepticisme, on ne pouvait nier qu'il s'était produit un événement complètement surnaturel. La maison était littéralement en ruines. Les meubles disparaissaient sous les murs écroulés, quand ils n'avaient pas été projetés par les fenêtres pour atterrir dans les arbres. Plusieurs incendies s'étaient déclarés à la fois dans divers endroits. Mais, par-dessus tout, il y avait l'horreur de la découverte de sa mère, sous-alimentée, qu'il n'avait pas vue durant dix-sept années. Apparemment, il était tellement terrifié quand il l'avait aperçue, sous les lampes de la police, qu'il n'avait pu s'empêcher de hurler pendant plusieurs minutes.

La ville, l'État et bientôt le monde entier devaient apprendre ce qui s'était passé cette nuit dans la maison Patchwork.

Gavin pensait avoir pleuré toutes les larmes de son corps. Pourtant, il pouvait encore en verser et prononcer des paroles hallucinées, et ressentir plus de douleur qu'il n'aurait cru pouvoir en éprouver.

Delilah le retenait, en prenant garde de ne pas heurter son bras blessé, parlant doucement de la vie qu'ils allaient mener ensemble après cela, de l'amour qu'elle éprouvait pour lui et de ce qu'ils avaient réussi tous les deux. Elle avait raison, bien sûr. Cela devait se passer ainsi ; si ce n'était hier, à un autre moment dans l'avenir, parce que l'être qui avait occupé Maison, quel qu'il soit, l'être qui l'avait élevé, aimé, séquestré et finalement torturé, avait également séquestré sa mère presque tout le temps qu'il avait vécu, afin de le garder pour lui.

Mais, même maintenant, il avait encore du mal à oublier une époque où les choses ne paraissaient pas si terribles.

Fermant les yeux il posa les lèvres sur le cou de Delilah. L'air semblait follement léger, dégagé du poids des esprits qui l'avaient traqué toute sa vie. Passé ces instants de choc et d'angoisse, alors qu'elle lui effleurait la nuque de ses mains, il put vraiment respirer pour la première fois et se dit que les choses en seraient ainsi, à jamais.

Delilah se blottit contre lui, passant une main tiède sur ses côtes, puis vers son cou et ses cheveux. Au-dessous d'eux, les couvertures s'amoncelaient sur les matelas qu'ils avaient installés à même le sol de la salle de musique. Ces derniers temps, ils n'avaient pas eu beaucoup de moments à eux mais là, dans leur forteresse secrète, quand la pendule hésitait entre deux et trois heures du matin, la peau nue de Delilah glissait sur la sienne à chaque respiration. Alors, il pouvait oublier la folie des semaines passées.

– Puget Sound, dit-elle en lui embrassant le menton.

Il contempla ses grands yeux verts.

– Pourquoi là-bas et pas Northwestern ? Ou Harvard ?

C'était vrai qu'ils devaient choisir, maintenant. Après le Silence, comme tous deux l'appelaient désormais – ou après la Chute de la maison Patchwork, comme disaient les autres – ils étaient devenus les chouchous des médias du monde entier. Mais l'aveuglant intérêt de la presse leur apportait certains avantages. D'abord des donations. Ensuite, une visite approfondie de toutes les universités qui les intéressaient. Mais aussi l'attention chaleureuse d'un million d'inconnus. Gavin était passé d'une famille sans parents à une planète qui en regorgeait, à commencer par une mère

biologique qui allait sortir de l'hôpital dans quelques jours. Il la voyait quotidiennement, passait des heures à côté de son lit, à lui lire des livres, à lui jouer de la musique, à lui raconter ce qu'il faisait quand il quittait la maison et qu'elle ne pouvait plus l'entendre vivre. La maison lui avait permis de le regarder dormir mais aussi de l'écouter jouer sur Piano. Elle la faisait même sortir, en transes, quand elle avait besoin d'une signature, d'une présence à une réunion scolaire obligatoire, d'un témoignage auprès des services sociaux et, une fois, de la police. Mais Hilary n'en gardait que des souvenirs fragmentés et, pire, se laissait dévorer par la culpabilité. Gavin s'appliquait tant qu'il pouvait à la rassurer. Oui, il avait vécu une belle vie.

En fait, il avait été chéri.

Jour après jour, elle semblait le croire davantage ; après tout, elle en avait été témoin. Hier, elle avait même souri.

Finalement, Delilah reconnut :

– Je crois que je préférerais vivre au bord de la mer.

Au moins se montrait-elle précise, mais il la comprenait. Rien de plus différent de la petite ville enclavée de Morton qu'un archipel d'îles et d'eau sans cesse en mouvement.

– D'accord.

– Et voilà tout ?

Il l'embrassa en souriant sur la joue.

– Et voilà tout.

– Hilary pourra venir ?

Haussant les épaules, il détourna les yeux. Sa mère était physiquement très délabrée mais, émotionnellement, elle était brisée.

– Je sais qu'elle finira par venir dans les parages. Mais j'ignore quand.

À Delilah de comprendre le message caché : *On l'amènera dès qu'elle sera prête. Je ne resterai pas à Morton un jour de plus que nécessaire.*

– Gavin ?

– Oui ?

Il se détacha d'elle pour mieux la regarder, et sa gorge se noua devant l'expression déterminée qu'elle lui opposait. Gavin ne croyait pas possible de pouvoir ressentir encore plus d'admiration pour elle, plus de désir et de gratitude. Pour le moment, au moins, son monde restait minuscule ; à part sa mère qu'il connaissait si peu, Delilah était la seule personne qui comptait pour lui, mais elle occupait une place si énorme dans sa vie qu'il ne voulait voir qu'elle tant qu'il amortissait le choc et prenait conscience de la réalité qui allait baigner son avenir.

– Je t'aime, dit-elle simplement.

– Moi aussi, je t'aime.

– Tu crois qu'on y arrivera ?

Elle promena un doigt léger sur l'égratignure qu'il gardait encore sur la joue, puis se mit à lui frotter doucement la lèvre inférieure.

– Les gens vont finir par nous oublier. Ta maman ira mieux. Elle trouvera un moyen de s'en sortir. Peut-être pas tout de suite mais, une fois qu'on aura nos diplômes, tu verras, les choses se passeront comme on l'a prévu. La fac dans une autre ville, rien que nous deux. Et on vivra ensemble dans un appartement.

Il se pencha, l'embrassa et l'allongea sur le dos. Les cheveux éparpillés sous sa tête, elle ouvrit les

jambes pour les caler autour de lui. Tout en se plaisant à imaginer l'avenir qu'elle leur prédisait, il ne pouvait nier qu'il appréciait aussi ce qu'il avait sous les yeux en ce moment.

– Tu veux dire qu'un jour on fera ça dans un vrai lit ?

Il avait posé la question en lui décochant le sourire qu'elle aimait, ce sourire affamé qui la faisait rougir et chavirer.

Grisée, elle acquiesça, pourtant il leur était quasi impossible d'imaginer la suite. Leur vie ne serait jamais normale après ce qui leur était arrivé.

Il l'embrassa de sa bouche souriante. Peu importait la vie normale. Il ne savait même pas ce que c'était, et, de toute façon, il n'était pas certain d'en avoir envie.

